

Les Pionniers

Du rang des Ouellette

Saint-Hilaire, Nouveau-Brunswick



Edouard Ouellette et Osithé Bélanger

Renseignements recueillis en 1979,

Dans le cadre d'une fête de famille regroupant les nombreux descendants de ces deux patriarches.

Lise Ouellette
Marcel Ouellette
Monique Ouellette

Plan

Introduction

Généalogie

Chapitre 1 - Les origines

Chapitre 2 - La vie à l'époque de Edouard et Osithé

Chapitre 3 - Le 20 ième siècle

Chapitre 4 - La famille de Michel Ouellette (Béatrice)

La famille de Annie Ouellette-Daigle (Donat)

La famille de Lydia Ouellette-Landry (Denis)

La famille de Céline Ouellette-Lebrun (Wilfrid)

La famille de Amanda Ouellette-Michaud (Joseph)

La famille de Timothée Ouellette (Odile)

La famille de Claude Ouellette (Aline)

Conclusion

Photos supplémentaires pertinentes

Avant-propos

Nous vous présentons l'histoire d'Edouard Ouellette et Osithé Bélanger et leurs enfants, écrite par leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Nous espérons avoir comblé les attentes du comité organisateur de la fête des descendants d'Edouard et Osithé qui nous avait mandaté de retracer l'histoire de nos ancêtres. Devant un mandat aussi large, les membres du comité ont décidé de profiter de l'occasion pour immortaliser un passé cher à tous et à toutes. Nous souhaitons que grâce à ces quelques lignes, nos ancêtres pourront continuer à vivre dans la mémoire de leurs descendants.

Il ne s'agit nullement d'un travail d'historiens et d'historiennes, mais simplement d'amateurs qui aiment et cherchent à faire revivre le passé.

Lise, Monique et Marcel Ouellette

Membres du comité histoire

Introduction

Il y eut des hommes et des femmes célèbres comme Jules César, Jeanne d'Arc, Napoléon Bonaparte, Marie Curie; des découvreurs tels Christophe Colomb et Jacques Cartier; des défricheurs et colonisateurs du nom de Louis Hébert, René Hoûallet, Anne Rivet et Thérèse Migneau, Edouard Ouellette et Osithé Bélanger. Tous ces grands personnages ont profondément marqué leur temps et leur histoire. Deux d'entre eux nous ont touchés plus particulièrement puisqu'ils sont nos ancêtres.

On oublie trop souvent dans l'histoire officielle la contribution de travailleurs, d'agriculteurs de la classe des gens ordinaires. On oublie que ces gens ont une histoire extraordinaire. Certes, le peuple n'a pas toujours le contrôle des événements auxquels il doit faire face, qu'il s'agisse de la guerre, de la grippe espagnole ou de la crise économique. Mais il a néanmoins une capacité créatrice qu'on ne peut se permettre d'ignorer et de négliger.

Edouard, Osithé et leurs enfants nous fournissent des preuves frappantes de cette histoire extraordinaire d'un peuple de travailleurs. De quelques arpents de terre, ils ont créé tout un monde, procuré le pain à de nombreuses personnes, fait tourner de nombreux moulins, construit de nombreuses maisons et granges, mis sur pied de nombreuses institutions et associations, etc....

Il y eut Edouard Ouellette, Osithé Bélanger,

Généalogie

Descendants de René Hoûallet et de Anne Rivet

I

Hoûallet René fils de François et Elisabeth Barré (Saint-Jacques-du-Hautpas, Paris)
Anne Rivet, veuve de Bernard Hiss,
mariés à Québec le 8 mars 1666

II

Hoûallet Mathurin-René fils de René et Anne Rivet
Angélique Lebel, fille de Nicholas Lebel et Thérèse Migneault
Mariés à Rivière Ouelle le 8 janvier 1691

III

Hoûallet Joseph fils de Mathurin-René et Angélique Lebel
Madeleine Michaud fille de Pierre et Madeleine Thibodeau
Mariés à Kamouraska le 19 novembre 1720

IV

Ouellet Joseph fils de Joseph et Madeleine Michaud
Madeleine Tardif fille de Charles et Geneviève LeRoy
Mariés à Kamouraska le 6 mai 1753

V

Ouellet Ignace fils de Joseph et Madeleine Tardif
Josephte Sirois fille de Joseph et Louise Levasseur
Mariés à Kamouraska le 10 janvier 1785

VI

Ouellet André fils de Ignace et Josette Sirois
Marie-Rose Moreau fille d'Alexandre et Marie-Rose Michaud
Mariés à Kamouraska le 24 aout 1812

VII

Ouellet Paul-Hypolithe fils d'André et Marie-Rose Moreau
Priscille Michaud fille de Michel et Priscille Sirois
Mariés à Saint-Patrice de Rivière-du-Loup le 14 janvier 1845

VIII

Ouellette Edouard fils de Paul-Hypolithe et Prisculle Michaud
Osithé Bélanger fille de Michel et Clarisse Dubé
Mariés à Saint-Hilaire le 30 juillet 1877

Chapitre 1 – Les origines

C'est vers Québec, paroisse de la Sainte-Famille, qu'il faut rechercher les ancêtres d'Edouard Ouellette. Nous sommes les descendants directs du premier et seul Hoûllet arrivé en Nouvelle-France, terre canadienne, le Haut-Canada étant à l'époque le Québec actuel. René Hoûllet est arrivé par bateau en provenance de Saint-Jacques-du-Hautpas, Paris, au début des années 1660 alors qu'il était dans la jeune vingtaine. Son mariage avec Anne Rivet date du 8 mars 1666 et il s'installe dans la région de Québec.

Cependant, son épouse Anne Rivet décède à l'âge de 33 ans et le laisse avec trois garçons en bas âge. Il s'installe ensuite à Kamouraska et y épouse Thérèse Migneault veuve de Nicholas Lebel et agrandira sa famille de 7 autres enfants.

Mathurin-René, notre ancêtre et fils du premier mariage de René, épouse Angélique Lebel, fille du premier mariage de la deuxième épouse de René à Rivière-Ouelle le 8 janvier 1691.

Joseph, fils de Mathurin-René épouse à son tour Madeleine Michaud à Kamouraska le 19 novembre 1720. Kamouraska sera le berceau de nos ancêtres pour quatre générations : Joseph à Joseph marié avec Madeleine Tardif le 6 mai 1753; Ignace à Joseph marié avec Josephite Sirois le 10 janvier 1785; et André, le dernier de nos ancêtres à s'établir dans cette paroisse marié à Marie-Rose Moreau le 24 août 1812.

C'est à partir d'André, le grand-père d'Edouard que l'histoire devient intéressante pour nous, ses descendants hors-Québec. Il est le premier ancêtre à venir s'établir dans la région. Cependant, il a fondé un foyer à Kamouraska où le couple a donné naissance à sept enfants : Joseph en 1814, André 1815, Paul-Hypolithe 1817, Germain 1819, Virginie 1821, Marie-Rose 1823 et Marie-Cécile 1826. Après 1826, nous ne retrouvons plus de trace de la famille d'André et Marie-Rose à Kamouraska. Ils semblent avoir quitté leur paroisse natale à cette époque. Ce n'est qu'en 1838 qu'ils font leur apparition dans les registres de la région par le mariage d'André fils avec Anne Albert à Saint-Basile et Virginie qui a épousé Germain Gueret en 1842 à Saint-Basile. Les registres paroissiaux nous indiquent que trois enfants sont nés en route; Alexis 1830, Arthémise 1833 et Godefroi en 1837. On retrouve sept de leurs enfants qui se sont mariés à Saint-Patrice de Rivière-du-loup et Ste-Luce de Rimouski entre 1842 et 1857, mais tous sauf Joseph (Cacouna) sont venus rejoindre leurs parents. On peut donc déduire qu'ils ont « trainé » en route avant de venir s'établir définitivement dans la région.

Pour comprendre la décision d'André et Marie-Rose, il importe de se rappeler la conjoncture économique qui prévalait à l'époque. Lors de la déportation des Acadiens de 1755 à 1760, un bon nombre d'entre eux se sont réfugiés le long de la route du fleuve Saint-Laurent à Québec. De nombreux contacts se sont ainsi établis entre les Acadiens et les 'Canayens'. Lorsqu'ils sont retournés sur leurs terres d'Acadie, après la guerre entre la France et l'Angleterre, ils ont laissé derrière eux plusieurs amis. A cette époque, le Madawaska était occupé par les Malécites. Ce n'est qu'en 1785 que les premiers colons vinrent s'y établir, un bon nombre

étant des acadiens qui s'étaient réfugiés au Québec. L'arrivée des loyalistes à Sainte-Anne des Pays-Bas (Fredericton) obligea d'autres acadiens à monter la rivière Saint-Jean. Étant amis avec les Malécites déjà établis au Madawaska, ils demandèrent au gouvernement de leur octroyer une partie de ces terres et la première paroisse fut établie à Saint-Basile en 1792. Une fois établis, les Acadiens offrirent à plusieurs amis québécois de les rejoindre.

Un certain nombre vint les rejoindre au début du 18^{ième} siècle. Le mouvement de migration se poursuit jusqu'au 20^{ième} siècle. Il faut également se rappeler qu'à l'époque, la colonisation était beaucoup plus avancée au Québec. Il devenait ainsi de plus en plus difficile à un père d'établir ses garçons sur la terre.

Par contre, au Madawaska, de nombreux lots pour la colonisation étaient disponibles. Également, la région était la seule colonie entre la région de la Rivière du Loup et Sainte-Anne des Pays-Bas. Par ailleurs, les échanges commerciaux, achats de biens de consommation, vente de produits et chantiers se faisaient principalement vers le Québec actuel.

Il ne faisait aucun doute qu'André et Marie-Rose avaient entendu parler du Madawaska. Il n'est donc pas surprenant de les voir s'établir en terre acadienne vers la fin des années 1830. Ils obtiennent leur 'Grant' de leur terre en 1848 en même temps que Paul-Hypolithe et Priscile, et un bon groupe de nouveaux colons venus s'établir des deux côtés de la rivière Saint-Jean. Ils s'établirent sur les lots 20 et 21, des deux côtés de la 'Grande Cavée' au début de la paroisse de Saint-Hilaire. Le P'tit Sault, aujourd'hui Edmundston était alors un village. Les contrats nous permettent également de constater, à notre grande surprise, qu'André père savait signer son nom. Il était selon nos recherches, le seul de toute la famille, y inclus sa femme et ses enfants, à pouvoir réussir une telle prouesse. André est décédé le 5 août 1868 à l'âge de 80 ans.

Leurs enfants se sont installés sur les lots paternels pendant que d'autres s'établirent dans les environs et quelques-uns d'entre eux sont partis vers le Maine. Il faut se rappeler qu'à l'époque, les frontières entre le Canada et les États-Unis de même que celles entre le Nouveau-Brunswick et le Québec n'étaient pas délimitées. Le Madawaska s'étendait alors dans le Maine actuel, d'un côté et de l'autre de la Rivière Saint-Jean jusque près de Rivière-Du-Loup. Il n'est donc pas surprenant de voir les familles s'établir des deux côtés des cours d'eau, route naturelle de circulation du temps.

FRANCIS RICE AND ASSOCIATES
MADAWASKA CARLETON

NEW-BRUNSWICK

EDMUND HEAD

Victoria by the Grace of the United Kingdom
of Great Britain and Ireland Queen Defender
of the Faith To all whom these present shall
come.

Greeting Know ye that we of our special Grace certain Knowledge and mere motion have given and granted and we do by these presents for us Heirs and Successors give and grant unto Francis Rice, Michael Tighe, Narcisse Dufour, Francis Picard, Michael Philibert, Firmin Dumont, Michael Lany, Peter Lacombe, Joseph Moreau, John Baptiste Ouellet, Joseph Hebert, Jacques Roule, Eugene Boule, Simon Hebert, Firmin Nadeau, Francis Clavet, Andrew Ouellet, Paul Ouellet, Etienne Gagnon, Eusebe Sirois, Alexandre Ouellet Jr., Alexandre Ouellet, Hubert Sirois, Alexis Nadeau, Joseph Ouellet, Desire Pelletier and Joseph Plourde in severalty that is unto cash of them and to cash and every of them several and respective Heirs and assign in and by the several divisions quantities lots pieces and parcels hereinafter mentioned thirty several lots or piece and parcels of land situate lying and being in the Parish of Madawaska in the country of Carleton in our province of New-Brunswick that is to say unto the said Francis Rice lot number one containing one hundred and ninety-seven acres more or less also lot number sixteen containing three hundred and thirty-eight acres more or less unto the said Micheal Tighe lot number two containing two hundred and thirteen acres more or less unto the said Narcisse Dufour lot number three containing three hundred and fifty four acres more or less unto the said Francis Picard lot number four containing two hundred and twelve acres more or less also lot number nine containing sixty-five acres more or less unto the said Micheal Philibert lot number six containing two hundred and ninety-one acres more or less unto the said Firmin Dumont lot number seven containing seventy-one acres more or less unto the said Micheal Lany lot number eight containing one hundred and twenty-three acres more or less unto the said Peter Lacombe lot number ten containing ninety-seven acres more or less unto the said Joseph Moreau lot number eleven containing seventy-three acres more or less unto the said John-Baptiste Ouellet lot number twelve containing one hundred and twenty-five acres more or less unto the said Joseph Hebert lot number thirteen containing three hundred and ninety six acres more or less unto the said Jacques Boule lot number fourteen containing seventy-eight acres more or less unto the said Eugene Boule lot number fifteen containing one hundred and fifty acres more or less unto the said Simon Hebert lot number seventeen containing one hundred and ninety-two acres more or less unto the said Firmin Nadeau lot number eighteen containing one hundred and forty-four acres more or less also lot number twenty-two containing one hundred and thirty-eight acres more or less unto the said Francis Clavet lot number nineteen containing one hundred and forty-three acres more or less unto the said Andrew Ouellet lot number twenty containing one hundred and sixty-eight acres more or less unto the said Paul Ouellet lot number containing one hundred and forty acres more or less unto the said Etienne

No' 4422

Registered the
28 th day of
November 1848
J.R. Portelow
Regs.

Given under the Great Seal of our Province of
New-Brunswick Witness our trusty and well beloved
Sir Edmund Walker Head Baronet our Lieutenant
Governor commander in Chief of our said Province
at Fredericton the twenty-seventh day of November
in the twelfth year of our reign and in the year
of our Lord One Thousand eight hundred and forty
eight

By His Excellency Command

J.R. Partelow

Mais revenons à Paul-Hypolithe, fils d'André et Marie-Rose qui est notre ancêtre. Il se maria avec Priscille Michaud en 1845 dans la paroisse de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup. Les échanges fréquents entre le Madwaska et le Québec peuvent expliquer la provenance de son épouse. Il n'est pas exclu non plus que Paul soit resté travailler quelque part avant d'arriver dans la région. Quoiqu'il en soit, leur premier enfant naît le 27 août 1845 et est baptisé à Sainte-Luce du nom de Joseph. Ce dernier mourut quelques mois plus tard.

Sainte-Luce comprenait à l'époque tous les habitants des deux côtés de la rivière et qui demeuraient à l'ouest du P'tit Sault. Cinq autres enfants naquirent du couple : André 1847, Priscille 1850, Michel 1852, Godefroi 1854, Edouard 1856. Douze ans après son mariage, soit le 9 mars 1857, Paul décédait à l'âge de 41 ans. Les enfants de Paul se sont éparpillés aux quatre coins de l'ancien Madawaska. André s'est installé à Waterville, Maine; Priscille a épousé Augustin Landry de Riceville; Michel est demeuré sur la terre paternelle et a épousé Nathalie Collin et ensuite Élize Bernatchez; Godefroi (Bebette) épousa Anäise Bélanger (nièce d'Osithé) se rendit à Old Town, Maine et bien entendu Edouard dans les concessions des Barbus qui devint Collin Office et ensuite le Rang des Ouellette. On l'inclut aujourd'hui dans le rang de Riceville en arrière de Saint-Hilaire.

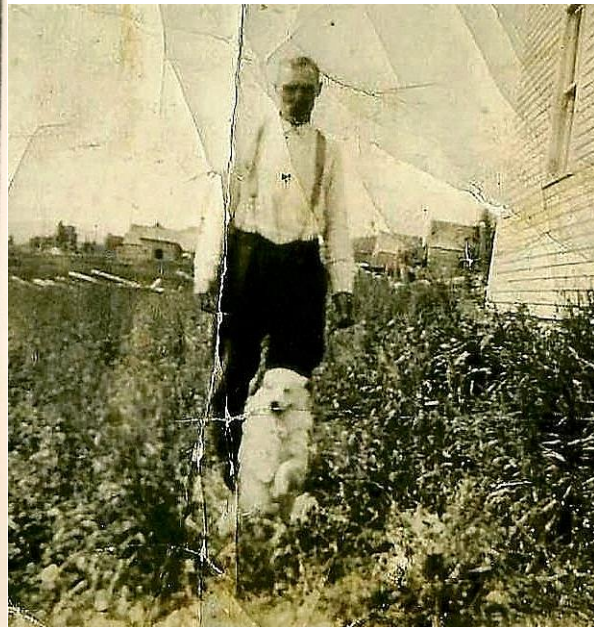
Chapitre 2 - La vie à l'époque d'Edouard et Osithé

Edouard n'était âgé que d'un an lorsque son père mourut en 1857. Cependant, la famille ne fut pas privée trop longtemps d'un pilier puisque Priscille se remaria avec Joseph Carrier. Il semble bien qu'ils soient demeurés sur le lot familial puisqu'au recensement de 1871, nous retrouvons les frères André, Michel, Godefroi et Edouard sous le même toit, sur la terre de leurs parents. Le recensement de 1881 nous révèle cependant qu'à cette date, Edouard a quitté la terre familiale pour venir s'établir dans le rang des Barbus. Il était marié depuis trois ans à Osithé Bélanger, fille de Michel et Clarisse Dubé.

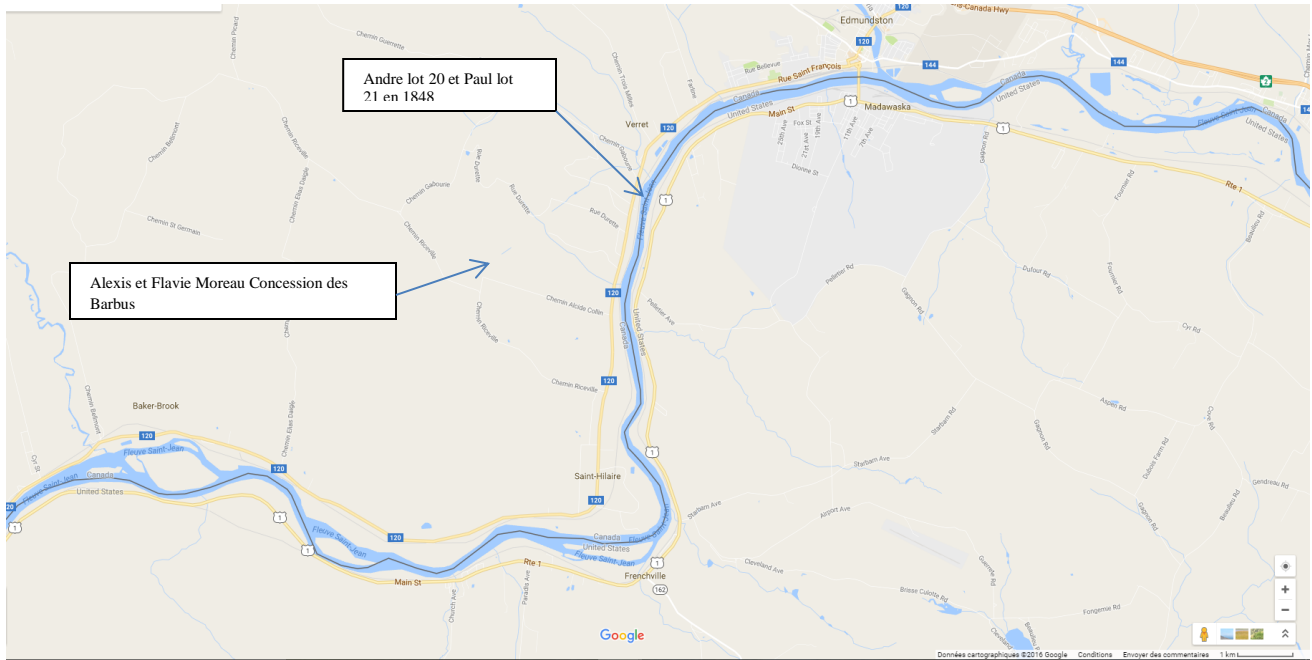
Edouard et Osithé



Michel, frère d'Edouard



Il rejoignit son oncle Alexis Ouellette dit le barbu déjà installé depuis une vingtaine d'années. C'était d'ailleurs ce dernier qui a donné au rang le nom qui lui est resté pendant des décennies. Alexis cultivait en effet une longue barbe. Elle devait être fort respectable puisqu'elle a réussi à identifier les colons de tout le rang...



Arrivés dans un nouveau pays, les colons devaient défricher la terre, Après avoir coupé les arbres nécessaires à la construction de la maison, les nouveaux venus mettaient le feu à la superficie de terre nécessaire à la culture. Par la suite, il fallait tout nettoyer, labourer avec des pioches et d'autres instruments manuels. En attendant le temps des récoltes, la famille subsistait surtout de chasse et de pêche.

Les premières maisons étaient construites en cèdre équarri sur deux faces. Le dehors de la maison était recouvert de papier et de bardeaux. Le grenier n'était pas très étanche. On n'y mettait que quelques planches et on recouvrait le tout en bardeaux. Le toit laissait passer de petits filaments de lumière par ses minuscules fentes. Les meubles étaient faits à la 'plaine' et à la varlope par les habitants. Les morceaux étaient reliés ensemble par des chevilles de bois. Quand le bois venait à sécher et que passait quelqu'un de légèrement dodu, un craquement peu mélodieux en ressortait. La pièce principale était éclairée par deux lampes. L'une était placée sur le bord du châssis et l'autre sur le 'mi-temps' de la table. Quand la femme avait fini de faire la vaisselle, elle soufflait la lampe sur la table pour ménager l'huile.

Edouard travaillait sur la terre l'été et l'automne, bon gré mal gré, la famille pliait bagages pour se rendre aux chantiers de Caribou Me ou elle passait la saison froide. C'est durant l'un de ces hivers, soit le 7 mars 1879 qu'Osithé mit leur premier enfant au monde. C'était un fils, Paul. Malheureusement, Dieu le rappela à lui très tôt cas au recensement du 1881, Edouard et Osithé vivaient seuls au rang des Barbus.

Durant le dernier hiver passé à Caribou, un nouveau fils, nommé Michel, fit son entrée dans le monde soit le 23 octobre 1881. Dès lors, la petite famille d'Edouard s'installa définitivement au rang des Barbus.

À l'époque où le rang des Barbus grandissait, une autre petite localité s'épanouissait aussi. Son premier habitant fut Trefflé Sirois. L'installation de d'autres colons forma un petit hameau qu'on appela Riceville. Les origines du nom Riceville restent quelque peu embrouillées. Deux hypothèses ont été amenées par les personnes interrogées. La première est que durant le mandat du député Frank Rice, il ait octroyé de l'argent pour la construction des chemins de la localité en suggérant... que celle-ci prenne le nom de Riceville. La deuxième hypothèse est qu'un Rice ait possédé une terre sur laquelle il fit construire un petit moulin à bois au bas de la grand-côte. Il coupait et sciait du bois. Il serait parti parce que trop de colons venaient s'installer et que ça lui enlevait trop de bois. L'un d'entre eux, soit Victori Albert aurait par la suite acheté le moulin, l'aurait transformé pour le faire fonctionner à la vapeur et aurait continué à scier et vendre du bois aux colons. Une controverse existe ici car M Francis Rice affirme qu'aucun Rice n'a eu de terre ni ne s'est installé à Riceville. Il se peut aussi que les deux hypothèses soient bonnes puisque deux personnes nous ont dit qu'elles croient que les Rice ont eu des propriétés à Riceville ou dans les environs.

Les habitants qui vinrent s'installer à Riceville par la suite furent Paul Pelletier, Narcisse Picard, Edmond Bérubé, Michel Ouellette, Tommé Pelletier, Pierre Laplante, Willie Cloutier, Félix Albert et Eugène Fraser. Au début, il n'y avait aucun chemin qui reliait le rang des Barbus et Riceville.

Lors d'une élection, Victori Albert, le propriétaire du moulin, se présenta pour le parti conservateur et paraît-il que presque personne de Riceville ne vota pour lui. En réponse à cet échec, il s'en alla avec son bouilleur, ne laissant que la charpente du moulin. C'est Jos Nadeau qui prit la succession mais transforma le moulin pour le faire fonctionner à l'eau car il y avait un ruisseau tout près.

Quand on fit un chemin reliant Riceville et la route du rang des Barbus, les échanges entre les deux groupes s'accrochèrent.

Si on continue dans le rang des Barbus, on retrouve Louis (Tott) Bélanger qui est venu s'installer peu après Alexis. On retrouve ensuite Edouard Collin qui en plus de faire de la culture, avait une épicerie et le bureau de poste. C'est de là d'ailleurs que vient le nom de Collin Office dont hérita le rang des Barbus à cette époque. Vient ensuite Louison Nadeau et paraît-il que sa femme et deux enfants sont devenus subitement aveugles. Son voisin est Michel Bélanger, le grand-père d'Osithé, l'épouse d'Edouard. La famille d'Ephrem Landry s'installa sur la terre voisine. Un peu plus loin, Laurent Pelletier s'établit quelques années plus tard sur un terrain voisin de son père Paul Pelletier. En arrière, on retrouve Octave (Tavé) Pelletier installé sur une ferme d'une assez grande superficie. Narcisse Soucy habitait tout

près et laissa sa ferme à son gendre Thomas (Tomeurse) Daigle. Les fermes de Johny, (Petit) Joe Pelletier et un peu plus loin celle de Hilaire Albert ont été abandonnées faute de successeurs. Vient ensuite la terre de Paul Bélanger frère de Michel Sénior. C'est ensuite la ferme du premier habitant du rang des Barbus, Alexis Ouellette. Pierre Plourde est son voisin d'en face. À côté d'Alexis on retrouve Prim Rossignol et ensuite Victorie Nadeau. On arrive maintenant à la région qu'on appelait à cette époque en bas de la montagne. On y retrouve Edouard Ouellette cotoyé par Edouard Lainey (Tidouard à P'tisel). Ce dernier mourut à l'âge de 104 ans. Vient ensuite Paul Bélanger. Avoisinant la montagne surnommée plus tard la Montagne à Mothé, se trouve une propriété d'une assez grande superficie dont le premier occupant fut Bill St-Jarre. Les acheteurs moururent peu de temps après l'acquisition et c'est l'avocat Arthur Cyr qui en prit la direction à titre de tuteur. Cette propriété est située de l'autre côté du ruisseau (nommé actuellement ruisseau Félix Michaud). On retrouve ensuite Prim Rossignol qui laisse la succession à Tom Rossignol (le violoneux). À remarquer que Prim avait à cet endroit un petit moulin pour scier le bois, mais qui ne sciait que sur deux faces. Il avait comme voisin Octave (Bébé) Lajoie suivi lui-même par son cousin William Lajoie. Vient ensuite la grande terre d'Octave Pelletier.

La vie à cette époque était une lutte constante contre la nature. Chaque heure du jour était planifiée et ils travaillaient de l'aurore au crépuscule. Chacun avait sa terre et le montant d'heure qu'ils y investissaient se reflétait sur les récoltes. Le printemps était la période du labour et des semences. Ils semaient eu blé, du sarrasin, de l'avoine, du lin et assez de légumes pour passer l'hiver. Chaque ferme avait autant que possible toutes sortes d'animaux. Ils avaient quelques vaches (1 ou 2 dans bien des cas), 1 ou 2 cochons, quelques poules, quelques moutons et 1 cheval quand ils en avaient les moyens. Le printemps était aussi le temps de la 'drave'. La plupart des hommes partaient pour Allagash, Me. Les Ouellette n'allaient pas souvent à la 'drave', car ils devaient rester aider sur la ferme.

Il ne faudrait pas oublier que tout le monde faisait son sucre d'érable. Pour ramasser l'eau, les premiers artisans de l'eau d'érable, se faisaient des chaudières en écorce de bouleau. L'automne, ils allaient ramasser leur écorce, les mettaient sous des pesées pour les aplatir. Quand elle était déroulée, ils la taillaient au couteau et en faisaient un carré avec une planche de bois dans le fond. Curieusement, ces petites chaudières étaient très étanches. Avec cette écorce, on faisait aussi des petits moules pour le sucre sous forme de cœur ou cornet. Quand ils entaillaient, ils donnaient deux petits coups de hache en descendant au pied de l'arbre, ce qui faisait une petite fente. Ils y plaçaient un petit conduit également d'écorce de bouleau en forme de bec et l'eau coulait dans le casseau.

Plusieurs semaines après les semences venait la récolte du foin. Elle commençait le 15 ou 20 juillet dépendant du nombre d'animaux à nourrir. Beaucoup de gens croyaient à cette époque que plus le foin était mur et sec, moins il pourrissait vite. Le foin était 'lousse' et monté sur le voyage à la fourche. Une personne était sur le voyage pour tasser le foin. Rendu à la grange, une grosse fourche prenait le foin et l'envoyait dans les 'tasseries'.

Ensuite, on récoltait les céréales. On les fauchait à la faux, on mettait le blé, l'avoine et le sarrasin en bottes et on mettait plusieurs bottes ensemble debout pour les faire sécher. Une fois qu'elles étaient bien sèches, on les rentrait. Il fallait ensuite les battre au fleau individuellement. Le fleau est formé de deux bâtons unis ensemble par une lanière de cuivre. Ceci permettait d'extraire la paille de l'avoine ou la céréale en cause. Une fois la paille enlevée, on prenait les graines et les 'vanait'. Le 'van' est un instrument qui sépare l'avoine, le blé ou le sarrasin des mauvaises graines. On plaçait les graines séparées de la paille sur un grillage et l'homme frappait le bois entourant ce grillage et ce mouvement faisait descendre les petites graines inutiles en bas et les bonnes graines qui étaient plus grosses demeuraient sur le dessus. C'est l'homme qui n'allait pas aux chantiers qui faisait ce travail pendant tout l'hiver.

Pour la femme à l'automne, c'était le temps des conserves. Elle mettait en conserve tout ce qu'il était possible de conserver dans les cruchons ou séché.

Quand l'hiver approchait, on s'assurait qu'il y avait assez de bois pour chauffer tout l'hiver. Les hommes étaient allés couper ce bois le printemps et l'été entre les périodes de gros travaux tels les semences et la moisson. Mais à l'approche des froids, il fallait se préparer pour aller aux chantiers. Dans bien des familles, la femme passait l'hiver seule avec les enfants.

Quand les hommes arrivaient dans le bois, ils devaient coucher dans des tentes jusqu'à ce qu'ils aient bâti le camp qui leur servira de demeure. À un bout du camp, on retrouvait les lits; à l'autre bout, il y avait la meule pour aiguïser les haches. Ensuite il y avait les 'signes' (évier). C'était une grosse buche d'épinette creusée avec des ciseaux. L'eau coulait dehors par un trou fait au vilebrequin. Ils se lavaient plusieurs à la fois et il serait vrai de dire que l'eau n'était pas toujours propre. Pour s'essuyer, il y avait une grande serviette sur un rouleau, elle servait pour tous les hommes (60-65). Cette serviette était fabriquée avec du lin, souvent des petits bouts de paille dépassaient et leur écorchaient le visage. On se servait du savon de pays et pour se raser, il fallait le faire sans miroir. Pour coucher, ils couchaient l'un à côté de l'autre et n'avaient qu'une seule couverture pour tout le monde. On plaçait deux gros hommes à chaque bout, ils s'enroulaient dedans et la couverture devenait tendue comme une planche. Imaginez les petits qui étaient au milieu, ils avaient l'air climatisé, même à cette époque. Ils couchaient sur des branches de sapin recouvertes d'un petit matelas. Ces branches étaient placées de façon à ne pas se briser en se levant.

Très tôt le matin, le contremaître venait frapper à coups de pieds dans la porte pour réveiller les travailleurs. Après une marche d'un mille à un mille et demi, on attendait que la clarté arrive pour donner le premier coup de scie. Le retour au camp ne se faisait qu'à la noirceur. Qu'il était bon de se retrouver le dimanche pour roupiller quelques heures.

Il n'est pas exagéré de dire que les camps étaient des lieux propices au repeuplement de poux. Les matelas étaient roulés à la fin de la saison et servaient de couchettes pour de nombreux rats. A l'automne, on remettait ceux qui ressemblaient encore à des matelas en place et de nouveau c'était la fête des bestioles. Quand les hommes travaillaient au soleil et que le dos leur chauffait, ils enlevaient leur camisole de laine de pays. Les poux étaient tous plantés dans les mailles. Ils prenaient une écorce, y mettaient le feu et la passait près de la camisole. Ils retrouvaient des centaines de petites taches noires sur la neige. Après s'être débarrassés de ces charmants compagnons de travail, ils étaient bons pour une quinzaine de jours avant qu'ils reviennent. Quand les hommes revenaient du camp, c'était la grande campagne de nettoyage avant qu'ils ne rentrent dans la maison. Le menu dans les camps était surtout composé de fèves au lard, de morue séchée, de thé sans sucre, de mélasse et de pain sans beurre.

Le rôle de la femme dans la colonisation n'est pas du tout à négliger. En plus d'avoir un enfant presque tous les ans, elle était la personne désignée à tous les travaux ménagers qui comprennent : la nourriture (le pain, le beurre, le fromage, les conserves etc.), le tissage, la couture, le lavage du linge et toute la routine ménagère de chaque jour. Évidemment, elle se retrouvait aussi à la fois infirmière, institutrice et gardienne d'enfants qui la plupart du temps étaient nombreux. Elle avait de plus de nombreuses tâches sur la ferme.

Au début, la lessive se faisait au badouette. La première cuve était remplie d'eau chaude. En battant le linge avec un bâton sur une planche au-dessus de cette cuve, on extrayait l'eau sale du linge. Une autre cuve recevait le linge fraîchement lavé.

Même si le travail occupait presque tout leur temps, les gens savaient aussi s'amuser. Les fêtes principales étaient bien entendu Noël et le Jour de l'an. Noël était avant tout une fête religieuse. La majorité des réjouissances étaient surtout au Jour de l'an. Le soir du 31 décembre, une voiture partait du bas du rang pour s'arrêter à toutes les maisons. On y entrait, s'embrassait et la maîtresse de maison servait des « croque-signols » (beignes). Après un brin de causettes, on repartait, surtout sans oublier de prendre un p'tit coup et ce n'était pas le premier.

A chaque visite, le groupe de voyageurs s'élargissait. Au bout du rang, tout le monde se réunissait, dansait et chantait au son du violoniste Tom Rossignol. Tout ce qu'il demandait, c'était d'avoir son p'tit verre près de lui, rempli régulièrement.

La fête suivante dans l'année était la chandeleur. Le 2 février, chaque mère faisait de la tire sur la neige pour ses enfants. Lorsqu'ils étaient 'grandette', ils se rassemblaient chez Paul Pelletier pour manger de la tire à la mélasse dans des écuelles de fer blanc. Le prix d'entrée était 15 cents du couple, mais on pouvait payer en victuailles. On y chantait et dansait.

Une rencontre estivale avait lieu au temps des pommes, on parle du 'barland de pomme'. Cette soirée consistait en un jeu de cartes où au lieu de miser de l'argent, on misait des

pommes. Comme tout le monde avait des pommiers, chacun pouvait participer, c'était le rendez-vous chez Paul Pelletier. On s'installait, la fille à côté de son cavalier et la soirée commence... chacun débutait avec 12 pommes et 5 carte. Celui qui réussissait à accumuler 3 valets criait « Barlan de pomme » et gagnait toutes les pommes mises. A la fin de la soirée, la fille héritait des pommes gagnées par son cavalier.

Les familles étaient alors très nombreuses. Pour ce qui est d'Edouard et Osithé, nous constatons qu'ils en ont une respectable. A cette époque, elle était presque complète, chacun de leurs enfants a connu l'époque des camps, de la chandeleur et des barlands de pommes. Après Michel né en 1881, vient Marie-Anna (Annie) le 30 janvier 1884, Wilbrod est né le 28 janvier 1889 mais est décédé la même année. Nous arrive ensuite Ama le 19 avril 1892, elle est décédée en 1908 à l'âge de 16 ans. Pour continuer, Lydia naît le 24 décembre 1893, Céline est née le 6 octobre 1895 et Amanda arrive le 1 mai 1897. Après toutes ces filles, Timothée vient au monde le 24 janvier 1899 et Claude le 23 juillet 1902. Notre petit dernier doit céder sa place à Joseph le 17 juin 1906, mais ce dernier meurt durant l'année.

Si on compare la famille Ouellette à leurs voisins, on retrouve des gens plutôt calmes, très pieux, ils ne buvaient pas et ne blasphémaient pas. Ceci ne les empêchait tout de même pas de se mêler au groupe et de participer aux activités organisées.

Edouard était un ouvrier très réputé, sa spécialité était la construction des granges style américain qu'on appelait grange à deux pignons. Il fut le bâtisseur de la majorité des granges de Saint-Hilaire et des environs. Dans les moments plus calmes, il cultivait la terre et allait travailler aux chantiers.

Osithé était plutôt corpulente, une grande travaillante. On raconte, pour blaguer, que ses hôtes enlevaient les bras de chaise pour la recevoir. Malgré qu'elle n'était pas sévère elle savait tenir sa marmaille à l'ordre.

Le rang des Barbus et Riceville avaient chacun leur école. La première était située près de la terre d'Alexis Ouellette. La première institutrice fut sa fille Lina. Même si elle n'était pas très instruite, elle pouvait quand même enseigner les chiffres, les lettres et les prières. On divisait alors les élèves par livres, il y avait en tout quatre livres. Après le quatrième livre, il y avait la grande invention; les élèves devaient inventer quelque chose. Mais rare étaient ceux et celles qui se rendaient jusque là car vers 11-12 ans, ils devaient demeurer à la ferme pour aider leurs parents.

Tante Lina, comme on l'appelait alors, était une femme très remarquable. Elle était considérée comme le médecin du rang; elle soignait tous les bobos, aidait les femmes à accoucher et était toujours là quand on avait besoin d'elle. Elle s'est mariée en première noce avec Paul Bélanger (frère d'Osithé) et en deuxième noce avec Tom Rossignol, le violoneux.

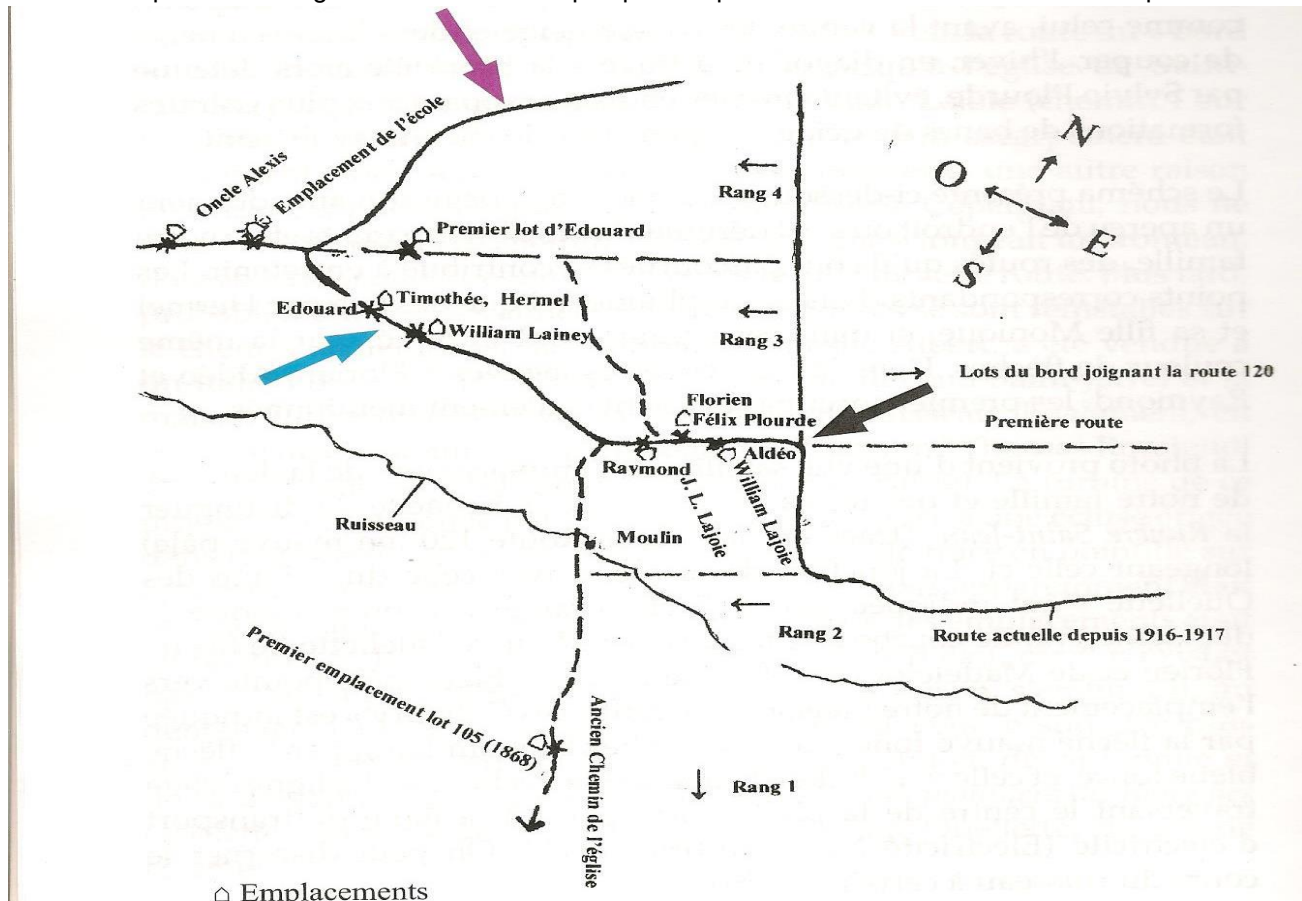
Une autre personne marquante était Mme Prime Rossignol. Cordonnière, elle prenait les pelletons de laine et les doublait de cuire pour en faire des balles à jouer. Comme bâton, on se servait d'une branche d'arbre 'plemée'.

Les relations entre les gens étaient très bonnes. Lorsque quelqu'un bâtissait une maison, tous les voisins accouraient lui aider, c'était le 'frolic'. Il n'y avait pas de distinction entre le riche et le pauvre, tout le monde y mettait du sien pour être le mieux possible.

Un soir de juillet 1916, une des plus violentes tempêtes de vent et de grêle s'abattit sur la région. Les récoltes furent complètement anéanties et plusieurs bâtiments fortement endommagés. Après le tornado qui avait duré pendant deux heures, la route était devenue impraticable. Des arbres furent déracinés et renversés, des ponts et ponceaux furent emportés, les ravins les cavées débordaient de boue. C'est à dire que le soir même les habitants étaient isolés du reste de la paroisse. Il fut décidé de reconstruire dans les plus brefs délais une nouvelle route vers le centre de la paroisse pour l'avantage de la population.

Edouard mourut en 1917 après une longue maladie. S'étant blessé à un œil, il a probablement succombé à une maladie entraînée par cette blessure. Osithé épousa en deuxième nocce Severin dit Ernest Pelletier quelques années plus tard.

Carte d'une partie du Rang des Ouellette avec quelques emplacements des habitants et lieux importants.



Chapitre 4 - Le 20 ième siècle

La première moitié du XX ième siècle fut pour tous une époque très difficile. Effectivement cette période fut témoin de moments fort pénibles pour les habitants de la région.

La première de ces épiques fut la grippe espagnole, à la fin del'hiver 1915, c'était l'épidémie. Elle était tellement contagieuse qu'on fermait les églises et les écoles. Le docteur collait des papier sur les maisons ou il y avait des germes de grippe. Souvent, le soir on voyait passer quelqu'un en cheval avec une tombe, la grippe avait fait une autre victime. Un service religieux fut chanté après l'épidémie à l'intention de tous ceux décédés pendant cette triste période. Dans l'armée, les soldats devaient prendre un sauna pour se libérer des germes de la grippe.

Une autre des périodes les plus difficiles fut la crise de 1929 à 1935. Avec le début de l'industrialisation, la capacité de production dépassait les moyens de consommation. Et c'est le début d'une série de banqueroutes, mises à pied; donc manque d'emplois et de nourriture.

Les gens en vinrent à travailler pour 25 cents à 50 cents par jour ou tout simplement pour leur nourriture et tabac. Les hommes pouvaient couper du bois pour les habitants et on les payait en viande, en patates etc... Le troc fut très utilisé. Les veuves n'avaient aucune aide, n'ayant pas de mari pour travailler. Il n'y avait que le 'secours direct' qui leur procurait le strict nécessaire.

Les chômeurs étaient très nombreux. Baker Brook fut l'une des communauté les plus touchées dans cette région, puisqu'il y avait beaucoup de grosses familles. Beaucoup de ces peronnes sont venues travailler à Riceville. La crise a beaucoup moins frappé les gens qui vivaient de la terre. Plusieurs cultivateurs récoltaient suffisamment pour s'auto-suffir en légumes, céréales, œufs, lait et viande. La forêt était proche, ils ne risquaient pas trop de manquer de bois de chauffage.

En ville, la situation était très différente. La fermé était loin et il y avait beaucoup de bouches à nourrir. Tout était cher et les emplois étaient rares. La forêt étant plus loin et les moyens de chauffage trop chers, il faisait souvent froid. Dans les grandes villes, tout fermait après le souper, même le tramway cessait de fonctionner et les lumières s'éteignaient.

On ne peut évidemment pas parler des crises de l'époque sans parler des deux grandes guerres mondiales. La première, celle de 1914 à 1918, fut beaucoup moins mécanisée que la deuxième, celle de 1939 à 1945. Des la vingtaine, les jeunes hommes devaient aller passe un examen médical à Saint-Jean. Un certain nombre étaient alors retirés de la liste des soldats admissibles à cause d'une invalidité telle la surdité, la claudication ou une maladie pouvant les empêcher de combattre et de comprendre les ordres. Certains, refusant de combattre ont dû déserté et se cacher durant toute la guerre. Plusieurs se sont rendus aux États-Unis et ne sont revenus qu'à la fin de la guerre.

Même si la première partie du XX^e siècle fut une période d'épines de de chardons, on vit quand même fleurir quelques roses. La première fut l'arrivée du téléphone. Dans les environs de 1925, chaque habitant installait son poteau pour installer la ligne commune. Evidemment, lorsque la téléphone sonnait quelque part, tous les voisins accouraient à leur appareil pour entendre les nouvelles les plus fraîches. Le coût du téléphone était alors de \$1.25 par mois.

Cependant, la plus appréciée des roses fut l'arrivée de l'électricité vers 1940. Que de besognes ont été amoindries par cette commodité. Les premiers à en profiter furent évidemment les « charieurs de slobe (pots de chambre) ». Effectivement ce fut l'arrivée de l'eau courante et bien sûre, les toilettes. Pauvres amoureux; finies les soirées tranquilles à la chandelle. Ils devaient maintenant se joindre à la famille pour écouter l'émission de radio préférée sous la surveillance de la lampe 40 watts.

Pour la ménagère, ce fut l'arrivée de toute une gamme d'appareils électriques qui venaient lui faciliter la tâche. Qui n'a pas laissé échapper un soupir de satisfaction en voyant sa nouvelle laveuse électrique? Après le séchage du linge, on pouvait passer le linge sous le fer à repasser électrique. De même, on vit apparaître les poêles électriques à un ou deux ronds.

Pour le fermier, ce fut vraiment une révolution industrielle. L'arrivée de l'électricité signifiait pour lui la fin de l'époque où il fallait traire les vaches à la main durant des heures. Effectivement, les trayeuses électriques vinrent prendre le lait à la vache de façon à ce qu'elle n'ait plus le choix. Ce fut aussi l'arrivée des refroidisseurs à lait qui permettaient un lait plus frais et de meilleure qualité.

L'arrivée de l'électricité fut pour toute la civilisation un tournant primordial dans le développement d'une société industrialisée. Ce fut aussi le début d'une importante période d'émigration. Près de 50% des Madawaskayens sont déménagés au Québec, aux États-Unis et en Ontario à la recherche d'un travail qui leur rapporterait d'avantage.

Ce fut aussi le remplacement de l'homme par la machine. Plusieurs industries se sont développées au profit et au détriment de la population environnante. Ce fut une époque de développement et de découverte.

Depuis nos ancêtres, des pas de géants ont été faits; du défrichement jusqu'au reboisement, un grand bout de chemin a été parcouru. Même si les chaos et les courbes ont souvent été très difficiles, chacun a su assurer à ses descendants une place sûre. Beaucoup a été fait, mais beaucoup reste à faire.

Chapitre 5 - Michel Ouellette et Béatrice Michaud

Histoire écrite par ses enfants en 1979



Michel, l'ainé des enfants d'Edouard et Osithé épousa Béatrice Michaud, fille d'Ubald et de Marie Guérette le 07 septembre 1903 à Edmundston, N.B. Après leur mariage, ils sont demeurés avec les parents de Michel deux à trois ans. C'est là que naquirent Lionel né le 29 juillet 1904 et Hubald né le 30 juillet 1905.

Entre temps, ils héritèrent d'une terre à Riceville, don de Gilbert Guerrette à sa nièce Béatrice.

Inutile de vous décrire avec quelle ardeur et quel amour du travail ce jeune couple se mit à l'œuvre pour défricher et agrandir la terre afin de faire vivre convenablement la jeune famille.

Béatrice devint institutrice à la petite école de Riceville et à l'occasion rendait divers services que son instruction et éducation lui permettaient de rendre à son encourage.

Et peu à peu naissaient d'autres enfants soit Arthur le 18 juin 1907, Albert le 14 août 1908, Yvette (Blanche Yvonne) le 13 août 1913. Ils perdirent ensuite deux garçons, Joseph Antoine le 30 décembre 1914 et Joseph le 01 octobre 1915 tous les deux âgés de quelques jours seulement.

Béatrice était douce, joviale et sympathique. Elle n'enseignait pas seulement à lire et à écrire, elle enseignait aussi le catéchisme, la morale, le civisme et donnait l'exemple.

S'il y avait une fête, Béatrice était approchée pour composer une adresse ou une chanson pour l'occasion. Elle organisait la prière à l'école et les célébrations du mois de Marie. Elle y faisait un bel autel avec des tables recouvertes de draps blancs. La statue de la Sainte Vierge était décorée avec des « courants verts » qu'on allait chercher dans les bois, des fleurs de mai

et même des fleurs de pissenlits et des cierges. On chantait des cantiques et on récitait le chapelet. Tous les gens du rang venaient prier, les vieux comme les jeunes, c'était beau!

Les gens l'admiraient et les enfants étaient émerveillés par ses contes et récits.

Quand les enfants avaient de nouveaux petits chats ou chiens chez eux, ils allaient vite les montrer à la maîtresse d'école (comme on l'appelait dans le temps). Béatrice embrassait les enfants et les récompensait avec du sucre d'érable.

Les enfants qui ont passé à son école ont tous bien tourné. Pas de voleurs, ni violence dans ce coin de pays, tout le monde respectait le bien d'autrui. Elle enseignait la vie, et elle faisait aussi aimer la vie, les animaux, les plantes et les fleurs, elle avait le don de transmettre ses idées.

Michel avait choisi une perle qui a laissé une marque dans son village en transmettant loyalement l'éducation à ceux qui le voulaient.

De son côté, Michel travaillait fort et appuyait Béatrice dans ses projets. Quoique bien différent de caractère, Michel a dû sacrifier souvent son bien-être quand Béatrice enseignait, allait consoler une voisine ou encore organisait une première communion, mariage ou autre.

Michel avait de la machinerie agricole : une presse à foin, un « binder », un engin à gazoline et un moulin à battre la paille. Étant mieux équipé que ses voisins, il finissait ses récoltes avant les autres. Alors il prêtait main forte à son entourage en pressant le foin et battant les grains. En retour, les gens payaient avec « du temps d'hommes » pour d'autres travaux. Le bien-être de ce petit canton dépendait un peu de lui, il n'hésitait pas à les aider.

Michel ne parlait pas beaucoup, mais il écoutait bien. Quand il disait son opinion, tout le monde le respectait. Il était beau, grand et bien bâti, mais il n'était ni fier, ni orgueilleux de ses biens.

Il a été conseillé d'école (trustee) et a aussi « soyé les pauvres durant la crise ». Il accueillait les sans-logis et leur donnait du travail à la ferme en attendant de leur trouver du travail payant. Le salaire du temps de la crise était de 50 cents par jour et la nourriture.

Michel et Béatrice vécurent assez longtemps pour fêter leur 50 ième anniversaire de mariage entourés de leurs enfants et petits-enfants.

Ils ont eu leurs peines et leurs tristesses comme d'autres, mais ils ont été assez pieux et sages pour les surmonter avec dignité.

.ignité.



Famille Michel Ouellette: Première rangée, assis de gauche à droite: Hubald, Béatrice, Michel et Lionel. Deuxième rangée, dans le même ordre: Albert, Louise, Jeanne (Lionel), Jeanne (Hubald) et Arthur.

Famille de Lionel



Lionel est né le 29 juillet 1904 et est l'ainé de la famille de Michel et Béatrice. Il fréquenta l'école du rang et aida son père à défricher la terre. Puis vint son tour de fonder un foyer. Son choix se porta sur Jeanne Ouellette, originaire de Ste-Rose-du-Dégelis, province de Québec.

Il s'installa près de ses parents sur une terre que Lionel acheta avant son mariage de Willie Picard. Deux filles naquirent de ce ménage, Micheline le 13 octobre 1929 et Georgette le 8 mars 1931. Ils eurent ensuite Irma Lucienne qui ne vécut que 4 mois et ensuite un garçon qui décéda à la naissance.

Après une dizaine d'année de travail sur la ferme, ils décidèrent de s'établir à Edmundston où Lionel entra à l'emploi de de compagnie Fraser, industrie de transformation du bois. Quant à Jeanne, elle obtint son diplôme de coiffure de l'Institut de Central Falls. Lionel consacra 24

années de sa vie au service de la compagnie Fraser, mais il dût quitter son emploi pour cause de maladie.

Lionel et Jeanne passèrent ensuite quatre années en compagnie de leurs enfants qui s'étaient établis à Hartford, Connecticut. En 1979, ils retournèrent à Dégelis, ville d'origine de Jeanne.

Micheline s'est mariée avec Fernand Daigle. Leurs enfants : Jean, marié à Irène Chapy, ont une fille nommée Michèle; Steve a marié Pat Fisk et ont eu un garçon et Charlene a marié Thomas Corolly. Tous demeurent à Hartford, Connecticut.

Famille à Hubald



Le 30 juillet 1905, naissait à Saint-Hilaire, Hubald, le deuxième enfant de Michel et Béatrice. Il passa son enfance et sa jeunesse à travailler avec ses frères sur la ferme de son père. Ce n'est qu'à 27 ans, qu'il prit pour épouse Jeanne Émond, jeune fille de la ferme voisine, le 20 juin 1933 en l'église de Baker-Brook. Le jeune couple partit en voyage de noces à Rivière-du-Loup en Ford, Hubald aimait particulièrement les autos et en a toujours possédé une, jamais le dernier modèle, mais toujours solide et durable.

Ayant des attraites et des aptitudes pour l'agriculture, Hubald hérita de la ferme paternelle qu'il cultiva pendant 30 ans. Ses parents demeurèrent avec lui jusqu'en 1949. À ce moment, Michel et Béatrice décidèrent d'élire domicile chez leur fils Arthur à Edmundston. Par contre ceux-ci restèrent très attachés à leur ferme et d'était une grande joie pour tout le monde de les voir revenir le dimanche après-midi.

Hubald continua sur les traces de son père et petit à petit les machines agricoles furent remplacées par de plus modernes, tels tracteurs, scie à chaînes, etc.

L'hiver, cette difficile saison, Hubald la passait à la coupe du bois sur sa deuxième terre appelée Labrie. Sitôt le « train de l'étable » terminé. Il partait pour la journée, faisant quelques milles à pieds pour se rendre sur sa terre à bois. Le soir à la brunante, après une journée de dur labeur au grand froid, il revenait faire à nouveau son « train » et prendre un bon repas bien mérité. En hiver, les veillées n'étaient pas longues. N'ayant pas d'électricité, on se couchait tôt.

Le printemps, l'été et l'automne semblaient des saisons plus faciles, même s'il fallait travailler dur aux semences et récoltes sur ces grandes terres.

Un temps que Hubald aimait particulièrement était le temps des sucres. Au début, il allait passer cette période chez l'oncle Timothée, mais dans les années 50, il se logea une sucrerie à Labrie. Courir les érables, brasser du sirop, voir les autres lécher leur palette lui faisait un réel plaisir. Pour lui, le temps des sucres, c'était un bon temps.

En plus de travailler sur sa ferme, Hubald s'occupait de la vie du rang, plus particulièrement des affaires scolaires. Il a été secrétaire de l'école pendant plusieurs années.

Hubald était un homme pieux comme ses parents. Le chapelet en famille était un devoir ainsi que la messe dominicale. Malgré la distance et le mauvais état des routes, Hubald partait le dimanche matin, la voiture remplie de marmots pour la messe. C'était sacré pour lui.

Pendant ces 30 ans, Hubald et Jeanne eurent dix enfants, trois garçons et sept filles.

Au début de la soixantaine, Hubald tomba sérieusement malade et dû abandonner le travail de la ferme. En août 1963, il s'établit à Edmundston avec ses quatre derniers enfants. Le 20 juillet 1973, la maladie eut raison de sa force de résistance et il mourut à l'Hôtel-Dieu d'Edmundston à l'âge de 68 ans.

Dix enfants sont là maintenant pour suivre ses traces :

Gérald, marié avec Hélène Levasseur en août 1968, demeure à Edmundston et travaille comme bûcheron.

Carmelle, épouse de Jean-Claude Bard depuis juillet 1956 demeure à Saco, Maine et est mère de quatre enfants : Donald, Suzanne, Gilles et Lyne. Son mari travaille comme mécanicien-garagiste.

Colette, religieuse chez les Filles de la Sagesse depuis février 1957, demeure à Edmundston et est institutrice de profession.

Thérèse, mariée à Raoul Daigle depuis août 1957 demeure à Madawaska, Maine. Trois enfants sont nés de ce couple, soit Nancy, Paul et Ann. Raoul est au service de la Compagnie Fraser depuis plusieurs années.

Corinne choisit Réjent L'Italien comme époux en juin 1961. Son mari étant au service des forces armées canadiennes, c'est à Québec qu'ils élirent domicile avec leurs deux filles, Linda et Micheline.

Conrad épousa Denise Chassé en août 1965 et est père de trois enfants; Barbara, Tony et Audra. À Biddeford, Maine où il demeure, il est entrepreneur dans le domaine de la construction.

Louiselle, mariée à James Cromwell en décembre 1977, demeure à Castlegar, C.B. Ils enseignent dans un collège communautaire de la localité.

Jacqueline prit Carl Martin comme époux en juin 1972. C'est à Repentigny, Québec qu'ils vivent avec leur fils Yanic. Carl travaille dans le domaine de la construction et Jacqueline est infirmière.

Françoise épousa Donald Ouellette en octobre 1974. Le jeune couple a deux enfants : Daniel et Marc, et demeurent à Edmundston. Tous les deux enseignent au Collège Communautaire du Nouveau-Brunswick, campus d'Edmundston.

François, le dernier de la famille est agent de développement pour la formation de coopératives et demeure présentement à Fredericton.

Arthur

Nous avons tous connu Arthur, le troisième fils de la famille Michel et Béatrice Ouellette. Étant de santé fragile, il demeura avec ses parents. Il est resté célibataire, mais il a marqué à sa façon la vie dans son milieu. Qui n'a pas un jour ou l'autre connu son Ford 4 ou lui a fait quelques taquineries amicales. Bon caractère, il savait les accepter et voir en elles une marque d'affection. Il est décédé subitement à l'âge de 58 ans.

Arthur était religieux et respectueux; il était respecté de tous. Comme son frère Albert, tout le monde l'aimait. Un jour, c'était dimanche, tout le monde était arrivé de la messe et se préparait pour passer un bel après-midi, il faisait beau et chaud. Les grandes filles revêtaient leurs belles robes et faisaient leur toilette pour recevoir de la visite. Arthur était allé chez son oncle Denis. Comme les autres jeunes se rencontraient là, il était allé leur montrer son beau bicycle neuf. Il était endimanché, une belle chemise blanche, légèrement empesée, des culottes bleu marine avec un pli bien pressé. Ti-Thur comme on l'appelait était dans ses atours les plus beaux.

Il leur dit : «je vais vous montrer comme mon bicycle marche bien. Je gage avec vous autres que je peux descendre la côte à Félix en pédalant. » Les autres ont dit : « Ben non Ti-Thur, tu vas te tuer. » Il leur répond qu'il a déjà essayé. Les jeunes ont répondu : « t'es pas brave. »

Arthur monte la côte à Félix, laquelle était pas mal à pic et croche en plus. Tout le monde est en place pour le spectacle. Tout à coup, Arthur qui commence à descendre la côté, on le distinguait à peine tellement il allait vite, très vite. A mesure qu'il approchait, on pouvait le voir un peu plus, les cheveux et la chemise au vent, Arthur pédalait. Quand il fut arrivé devant l'école sur la côte avant d'arriver chez Denis, tout le monde se frappait dans les mains et applaudissait. Mais un veau de malheur a décidé de traverser le chemin et bloqué le passage à Arthur.

Arthur n'a pas vu le veau, aveuglé par le vent, et même s'il l'avait vu, il était trop tard pour l'éviter avec la vitesse qu'il allait. Les pédales allaient plus vite que ses pieds. Il frappa le veau en plein centre et Arthur sorti du bicycle en planant pour aller plonger dans une mare d'eau boueuse qui s'accumulait à la fonte des neiges. Tout le monde accourut pour porter secours à Arthur, mais à la grande surprise de tous, il sort de l'eau au bout de la calvette et dit tout essoufflé : « Mon oncle Denis, comment est votre veau? »

Arthur était sauvé, bien en vie et avait gagné sa gageure. Il avait pédalé jusqu'au haut. Par contre, le veau était raide mort et vous pouvez imaginer la condition du bicycle.

Ce fut l'évènement de la semaine et de l'année. Quand on voulait rire, on faisait le récit du « veau à Oncle Denis. »

Famille à Albert



Né le 14 aout 1908, il est le plus jeune des garçons de la famille. Il vécut les premières années de sa vie auprès de ses parents sur la terre familiale. Farceur en son temps, mais pas doué pour l'agriculture il préférait occuper son temps à l'entretien et la fabrication de divers appareils mécaniques. Il avait plusieurs amis parmi les jeunes du rang et aussi des amis parmi les plus vieux.

Il était acteur, il pouvait personnifier plusieurs personnages, dont Tom à Maxime que tout le monde connaissait à cette époque; il l'imitait à la perfection. Joueux de tours, une fois il avait eu son oncle Denis Landry (époux de sa tante Lydia Ouellette), qui ne croyait pas aux

revenants. Un soir d'été, avec des amis chez l'oncle Denis, on parlait de toutes sortes de choses : les fantômes, l'apparition du « diable » dans un chien, des objets ensorcelés, etc.

Tout à coup, on entend un drôle de bruit dans le salon. Ce bruit était localisé dans un petit poêle dans on se servait pour chauffer la pièce l'hiver, beau poêle peinturé avec de la peinture argentée.

Albert dit : « mon oncle, votre poêle est ensorcelé. » Oncle Denis dit : « je vais te montrer mon jeune si mon poêle est ensorcelé. » Tout le monde va voir le poêle. Les jeunes avaient peur et se gardaient en arrière pour pouvoir se sauver en cas de tragédie. Oncle Denis frappe le tuyau; les gémissements et le bruit continue. Son oncle lève la roulette du poêle et aperçoit un objet noir, genre animal, avec des yeux étincelants. Aussitôt qu'une ouverture s'est faite, l'animal a sauté pour s'échapper, mais le trou de la roulette était trop petit, il sautait, sautait et se lamentait. À la troisième fois, oncle Denis reconnu son chien, Prince. Albert avait mis le chien dans le poêle pour jouer un tour à son oncle. Ce dernier a eu la peur de sa vie.

Mécanicien habile, un jour l'auto à Dan, son cousin ne marchait plus. Il avait beau voir et vérifier chaque pièce, l'auto de démarrait plus. Dan appelé Albert pour lui demander de l'aide. Il regarde l'engin, touche un peu ici et là, dit : « trouve-moi une broche à cheveux, celle qui sert à attacher des torquettes du chignon. » Les sœurs à Dan était jeunes et leurs cheveux trop courts, comme c'était la mode en ce temps. Il réussit tout de même à en trouver une. Albert a travaillé un peu l'engin et le miracle s'accomplit, l'auto démarra comme une neuve.

N'étant pas épargné comme la majorité de son temps des effets dévastateurs de la crise, Albert décida de s'enrôler dans l'armée. Durant la guerre 1939-45, Albert servit en Angleterre pendant quelques années.

Après la guerre, il rencontra une jeune fille du nom de Louise Dumond. Peu de temps après, ils s'unirent pour la vie et fondèrent un foyer. De cette union sont nés 6 enfants dont deux garçons et quatre filles.

Jean-Yves épousa Mary Thompson de Toronto et ont eu trois enfants : Michael, Jean-Pierre et Shawn. Jean-Yves est chauffeur de camion pour la compagnie Midland à Toronto.

Yvette est mariée à Brian Burnham de Hopedale, Massachusset. Ils ont une fille, Lisa. Brian travaille pour New York Life Insurance Company et Yvette est secrétaire pour Shakours Company Inc.

Gemma est mariée à Edward McLaughlin et ils ont un fils, Peter. Edward est ingénieur en chimie pour la compagnie C.I.L. de Trois-Rivières.

Pauline est mariée à Jacques Gagné et ont deux filles, Faby et Lynne. Jacques est optométriste à Grand-Sault.

Jovette travaille comme assistante-dentaire.

Berthier s'engagea dans les Forces armées canadiennes à la fin de son année scolaire.

Albert étant un mécanicien de longue date, il n'éprouva pas de difficulté à se décrocher un emploi comme machiniste au garage de voirie pour la ville d'Edmundston. Il occupa cette fonction jusqu'à son décès le 6 octobre 1972 à l'âge de 64 ans.

Yvette

Yvette fut la seule fille de la famille. Grande fut leur joie à l'arrivée de cette belle fille qui cependant était de santé fragile. Avec de bons soins et une bonne éducation, elle devint avec l'âge une belle jeune fille, qui fut remarqués spécialement par le jeune Eddy Lacombe qu'elle épousa par la suite. Le couple eut deux enfants qu'ils perdirent en bas âge. Puis après cinq ans de mariage, Yvette mourut de tuberculose.

Yvette était l'enfant chérie de sa mère. Elle était belle, fine, distinguée, joyeuse, elle riait facilement. Elle fut la récompense de sa mère pour sa vie de labueur. Elle était propre, bien mise et ne manquait pas de prétendants. Ses parents en étaient très fiers.

Chapitre 6 - Famille Annie Ouellette et Donat Daigle



Marie-Anna (Annie), née le 30 janvier 1884 épousa Donat Daigle, fils de Raphaël Daigle. Le couple s'établit sur une ferme à Baker Brook où ils donnèrent naissance à 9 enfants. Les deux aînées, Yvonne et Léona, ne vécurent que quelques heures. Il y eut ensuite Albertine, Léontine, Marthe, Ernestine, Patrick, Rita et Armand. Quelques années plus tard la santé de Donat diminuait et les médecins lui conseillèrent de partir pour l'ouest où le climat était peut-être plus favorable à son état de santé. En 1918 suivant, suivant les conseils de son médecin, Donat laissa sa famille à Baker Brook pour aller acheter une terre dans la région de Lethbridge plus précisément à Retlaw où quelques familles de la région étaient déjà établies. Aujourd'hui, Retlaw n'est plus qu'un village fantôme où l'on peut encore voir la vieille église et quelques élevateurs à grains. Même s'il n'y a plus d'habitants, il y a toujours quelqu'un sur les lieux pour surveiller les élevateurs.

Quelque temps après le départ de Donat, qui était alors âgé de 35 ans, Annie se fit conduire par M. William Cyr à la gare du C.P.R. avec ses sept enfants qui n'étaient, pas m'a-t-on dit, toujours des anges. Les voilà partis à l'aventure! Le voyage devait durer six jours et six nuits et n'était qu'un avant-gout à une série d'expériences auxquelles Annie, Donat et leurs enfants devaient faire face; expériences qui se sont avérées inoubliables pour la famille Daigle. La mère d'Annie n'était pas du tout enchantée par ce départ de sa fille pour le bout du monde. Elle pleurait et tremblait à l'idée que les filles d'Annie marient des protestants.

Le premier « stop » important fut Montréal, ville monstrueuse pour Annie. À l'arrivée à la gare Windsor, elle se sentit seule et sans défense dans cette grande ville. Le clan était sans nourriture ni logis. Albertine qui était alors âgée de 14 ans, s'attribua la tâche d'aider sa mère. Elle vit une enseigne de l'autre côté de la rue sur laquelle était inscrit « Hôtel Alberta ». Fière de son coup, elle partit contre le gré de sa mère, qui croyait qu'elle la perdrait, à la recherche d'une chambre. Mais quelle déception, elle se retrouva dans une taverne! Pendant ce temps,

Marthe et Patrick qui étaient plus jeunes, mais pas moins débrouillards, en profitèrent pour aller faire leur propre excursion. Imaginez le désarroi d'Annie sur la tournure des événements. Heureusement, le tout se rétablit et la famille Daigle continua son trajet. Cette fois, ils devaient passer deux jours sur le train pour se rendre à Medecine Hat où Donat les attendait. Annie et les enfants étaient très heureux de le revoir. Rita, qui était bien jeune à l'époque, le reconnut à la gare et s'exclama : « Papa avec ses yeux de chevreux ». Medecine Hat demeura dans leur mémoire, ils couchèrent dans un vieil hôtel pas très propre, rempli de punaises. Pour combler le tout, les enfants ne pouvaient même pas faire le tapage qu'ils voulaient; après deux jours dans un train, ceux-ci avaient beaucoup d'énergie à dépenser. Mais les cris et les rires ne firent qu'attirer l'attention d'un vieux chinois qui ne se gêna pas pour les faire taire. Même si les enfants ne comprenaient ni le chinois, ni l'anglais, ils comprirent qu'il était préférable de dormir.

Le lendemain après-midi, Donat, Annie et les 7 enfants arrivèrent à Retlaw. Donat marcha 2 milles pour aller chercher la voiture qui transporterait la famille vers leur nouvelle demeure. L'accueil fut très chaleureux et les grillades qui cuisaient sur le poêle furent succulentes. Mais l'arrivée à Retlaw ne signifiait pas la fin des événements parfois comiques. Pour marquer leur arrivée, Albertine, qui était alors déjà très fière, avait revêtu une petite robe rose qu'elle chérissait beaucoup. Une taure, complètement indifférente à la si belle robe, décida de poursuivre Albertine. Celle-ci se mit à courir jusqu'à ce qu'elle s'accroche le cou dans une corde à linge. Vous pouvez imaginer ce qu'il advint de la belle robe rose.

Leur nouvelle demeure se trouvait sur une terre et dès le premier soir, les enfants vont chercher les vaches. Là, ils font la rencontre de petits animaux étrangers. D'abord, ils rencontrèrent un « badger » ou chien de prairie. Plus tard, un coyote vint visiter Rita qui s'était endormie sur le manteau de son père pendant que celui-ci faisait les foins.

L'ouest leur fit connaître des années quelque peu difficiles. Entre autre, ils durent faire face à une épidémie de sauterelles, des tempêtes de vent et de sable, une sécheresse qui donna de très pauvres récoltes pour leurs trois dernières années. Par contre, l'Ouest leur fit connaître un tout nouveau monde, un mode de vie bien différent. C'est là qu'ils apprirent à parler l'anglais, à faire de l'équitation sur un vieux cheval âgé de 35 ans du nom de King. Celui-ci n'était pas toujours gentil. Il a administré une ruade que Patrick n'a jamais oubliée.

Les chevaux n'étaient pas rares dans l'Ouest. Pour les gros travaux agricoles, les fermiers avaient recours à un 6 « team » de chevaux. La machinerie comprenait entre autre des tracteurs à vapeur qui pouvaient tirer 12 charrues. Dans les vastes champs, on pouvait voir ce qu'on appelait des « cook car ». Comme le nom laissait entendre, il s'agissait de cuisine ambulante qui servait à aller nourrir les hommes en train de travailler dans les vastes chantiers.

Après 6 ans de dur labeur et d'expériences inoubliables, la famille Daigle qui comptait maintenant trois enfants de plus, Albert, Irène et Aldéo, décida de revenir à Baker Brook. Les frères de Donat lui prêtèrent l'argent nécessaire pour s'acheter un « char » à chevaux et il partit de l'Alberta derrière sa famille, qui eux devaient faire le voyage en train. En 1926, ils déménagèrent à Edmundston. Donat se trouva du travail chez Fraser en 1928 où il travailla jusqu'à sa mort en 1932. Pendant ce temps, Annie s'occupait des enfants qui demeuraient encore à la maison et trouvait le temps pour tricoter, tisser, carder la laine, faire le jardin et quoi encore...

Elle se remaria à Narcisse Picard et ils allèrent vivre à Sainte-Rose-du-Dégelis. Lorsqu'elle redevint veuve après quelques années de mariage, elle vint habiter avec ses enfants qui demeuraient à Edmundston. Elle décéda en 1954 après une longue maladie.

Peu après leur retour de l'Ouest, Albertine rencontra Albert Albert et ils se marièrent en 1925. Le couple eut 12 enfants : Doris, Jeannine, Corinne, Gloria, Juliette (décédée en 1976), Irma, Gisèle, Guy, Rodolphe, Claudette et 2 petits-enfants morts très jeunes. Albert intégra l'armée quelques années et ensuite travailla chez Fraser. Il pratiqua aussi le métier de boulanger, nettoyeur et concierge jusqu'à sa mort en 1968. Puisque la famille était grande, Albertine décida d'aider au support familial en devenant marchande dans les soutien-gorge et corsets pour la compagnie Nubone en 1946. En 1947, elle devint gérante de district et en 1954, gérante de division. En 1956, elle fut nommée gérante spéciale du Canada jusqu'en 1968 lorsque la compagnie ferma ses portes. Elle commença immédiatement pour la compagnie Spencer en 1968. En 1974, elle prit sa retraite comme gérante de division, mais elle continue toujours son service de vente à ses clientes réparties dans diverses localités. Elle se remaria à Alyre Johnson le 15 octobre 1977.

Léontine, la deuxième fille d'Annie et Donat, se maria à Léo Picard. Ils eurent 5 enfants : Lucien, Aldéo, Rolande, Gisèle et Ronald.

Marthe est revenue de l'Ouest à l'âge de 14 ans et fréquenta l'école de Baker Brook. Elle demeurait pendant ce temps chez son oncle Michel Ouellette. Elle travailla dans des maisons privées mais lorsque vint la dépression, elle décida d'aller travailler à Montréal. Elle se trouva un emploi pour la Northern Electric où elle travailla pendant près de 20 ans. Elle se maria à Montréal en 1961 à Émile Fournier originaire de Saint-Basile. M. Fournier était membre de la force policière de Montréal et lorsqu'il prit sa retraite en 1961, le couple Fournier vint s'installer à Saint-Basile où il demeure depuis.

Ernestine avait 13 ans au retour de l'Ouest et fréquenta l'école pendant 5 mois afin d'apprendre le français. Puisque les temps étaient durs, elle dut elle aussi aller travailler dans les maisons privées ainsi que chez Kasner. Elle rencontra Charles-Auguste Hodgson et allèrent vivre à la Rivière-à-la-truite. Il travaillait à la construction des chemins de fer et elle tenait le bureau de poste. Pendant ce temps, Ernestine gardait son frère Albert et sa sœur

Irène. Ils eurent deux enfants : Estelle et Raymonde ainsi que des jumeaux qui sont décédés en bas âge. Ils déménagèrent ensuite à Edmundston. Charles-Auguste (Ti-Gus) se trouva un emploi au C.N. où il travailla jusqu'à sa mort en 1972. Ernestine se remaria en 1976 à Patrick Daigle.

Patrick, l'aîné des garçons, remplaça son père chez Fraser à la mort de ce dernier. Ensuite, il conduisit un camion pour ensuite travailler pour le C.N. Il se maria en 1936 à Sylvia Couturier et ils eurent leurs trois premiers garçons à la Rivière-à-la-truite : Roland, Jean-Guy et Gaëtan. Ils déménagèrent ensuite à Edmundston où naquirent Yves, Patricia, Gilles, et des jumeaux Raymond et Reynald qui ne vécurent qu'une journée. Il devint veuf en 1962 et se remaria en 1963 avec Odélie Bossé.

Rita se maria avec Charles Roy. Ils demeurèrent au Deuxième-Sault pendant quelques années et ensuite s'établirent à Verret Office où Charles était propriétaire d'un moulin à Scie. Ils eurent 4 enfants : Pierrette, Henriette, Roger et Lise. Rita décéda en 1974 après une longue maladie.



FAMILLE ARMAND DAIGLE
(LAURA)

Armand se maria avec Laura Lévesque le 1 juillet 1941. Il fut appelé pour rejoindre l'armée le 8 avril 1942. Le 25 mai de la même année, il fut envoyé à Halifax et à Arvida en août 1942. Cette année-là naissait leur premier enfant, Énoïl. Le couple demeura également à la Rivière-à-la-truite pour ensuite aller s'installer sur le rue Cormier. En 1943, il commença à travailler au C.N. jusqu'à sa retraite en 1975. Ensuite ils eurent leur couple de jumeaux, Fernand (vécu 1 jour) et Fernande (vécu 1 an et 11 jours). Ensuite vint Armande, Ghislaine, Denise, Gérald, Géraldine et André.

Albert, le 3^{ème} fils, fut envoyé outre-mer durant la deuxième guerre mondiale. Il passa quelque temps à l'hôpital de Rothesay près de Saint-Jean pour soigner des blessures. Il se maria à Gertrude Bérubé et déménagea à Montréal en 1956 et il travailla pour la compagnie Marconi. Ils eurent trois filles : Francine, Muriel et Danielle.



Albert et Gertrude



Famille

Irène, la dernière fille émigra vers la grande ville pour se chercher de l'emploi dans le temps de la dépression. Le travail était rare dans la région du Madawaska et elle se trouva du travail comme aide-infirmière à Montréal. Elle épousa Georges Hunt et ils eurent deux enfants : Kenneth, décédé accidentellement en 1974 et Carol qui vit toujours à Montréal.

Le dernier fils d'Annie et Donat, Aldéo, est décédé accidentellement en 1948 à l'âge de 22 ans.



En avant : Albert et Irène.

Debout : Armand, Patrick, Albertine, Marthe et Ernestine.

Chapitre 7 - Famille de Lydia Ouellette et Denis Landry



Lydia Ouellette née le 24 décembre 1893

Fille d'Édouard et Osithé Bélanger

Mariée à 17 ans

À

Denis Landry, né le 11 septembre 1886

Fils d'Éphrem Landry et Élise Corno

Marié à 25 ans

À Saint-Hilaire le 3 juillet 1911

Ils ont eu 11 enfants, il en reste 9 vivants (en 1979)

Ils étaient nés du même village

Tous deux s'aimaient bien tendrement

De s'unir par le mariage

Ils en avaient fait le serment

Refrain

Elle était jeune et belle

Lui était grand et fort

Tout le monde les appellent

Les fiancés du nord

Notre père nous jouait souvent cet air sur la musique à bouche pour nous faire danser, pendant de longues soirées d'hiver. Cet air était souvent une expression de son âme sur laquelle pesait la solitude.

Dans ce temps, il n'y avait pas d'autos pour promener les fiancés. Le cheval était le seul moyen de locomotion dans la capagne. Les jeunes marchaient, veillaient à la maison sous la surveillance des parents ou se regroupaient dans une maison du rang où ils pouvaient chanter, danser et faire de la musique. Il y avait la musique à bouche, l'accordéon, le violon et l'harmonium (orgue). Il y avait aussi les jeux de société pour distraire les gens, dont les 'barlands de pommes', les épluchettes de blé d'inde qui donnait le droit à celui qui trouvait l'épi avec un grain noir d'embrasser la fille qu'il aimait; c'était une manière de déclarer son amour

Le printemps, il y avait les parties de sucre d'érable et l'hiver les 'sleigh ride'. C'est à ces rassemblements qui se faisait le choix du ou de la partenaire futur.

Il y avait de grandes précautions à prendre :

1. Qu'il n'y ait pas de maladies graves ni d'infirmité dans l'une ou l'autre des familles.
2. Que les sujets soient jugés honnêtes et travailleurs, que le jeune homme soit adulte en comportement, qu'il ait de l'ambition sans être avaricieux ou mesquin. Il devait avoir un peu d'économie, un morceau de terre avec un début de défrichement.
3. La jeune fille devait savoir faire tous les travaux qui se faisaient à cette époque sur la ferme. De la tonte des moutons, l'échaudage de la laine, échappier, carder, filer au rouet, jusqu'au tricot, crochet, la couture.... Il fallait aussi faire le pain, les ployes, le levain, l'entretien de la maison et du jardin. Elle devait posséder un trousseau raisonnable, vaisselle, draps, couvertures. La jeune fille devait être réservée et pure : on exigeait la virginité. Malheur à qui s'échappait, les gars s'en vantaient et tout la monde le savait, son avenir était en jeu.

Maman savait tout faire et possédait un diplôme de couture en plus. Mme Anna Daigle (Benoit) et Mme Eulalie Ouellette (Élias Ouellette) étaient ses compagnes de couture. Les premiers cours se donnaient par les dames de L'Institut féminin. Il y avait des cours d'extension données par des couturières diplômées. Il y avait aussi un atelier à Fort Kent Dress Maker.

Pendant qu'elle suivait ses cours, maman avait rencontré Claude Daigle, le frère d'Anna, Cora et Père Hilaire Daigle. Ses parents étaient fiers, les Daigle avaient une bonne renommée.

Un jour, elle a rencontré Denis Landry dans une veillée. Beau garçon, bien habillé, bonne réputation, pas d'infirmité dans la famille. Il n'avait qu'une parole et quand il donnait, il ne la reprenait plus. Il avait de l'avenir, bon travailleur, il 'toffait sa run' comme on disait dans le temps, il allait aux chantiers de Noël à Pâques et souvent jusqu'au mois de mai pour faire la drave du bois.

Dans les chantiers, la nourriture était grasse et était constituée de fèves au lard, grillades salées avec des œufs et sauce blanche, les bouillis, les rôties, soupe aux pois etc. Les jeunes revenaient souvent des chantiers avec des maux d'estomac. C'est ce qui est arrivé à mon père, il mangeait avec dédain et sortait du bois avec de graves brûlements d'estomac que les médecins n'arrivaient pas à diagnostiquer ni à guérir.

M. Léonard Soucy me disait que mon père passait chez lui pour aller veiller avec Lydia. Chez Edouard et Osithé Ouellette on disait : dommage pour Denis, c'est un beau garçon, belle apparence, fier travailleur mais il est très malade. Ça lui enlevait un peu de popularité parmi les filles à marier.

Un jour, il a rencontré un sauvage (autochtone) qui lui a enseigné comment fabriquer un remède pour le guérir.

Il allait voir maman à pied, devait marcher un mille. C'était le rang des Ouellette ou concession des Barbus. La route du rang commençait entre Josephel Albert et chez Félix Martin (aujourd'hui Ferme de la vallée Saint-Jean). Cette route était longue de six milles, passait en arrière de Saint-Hilaire pour aller rejoindre la route de Belmont pour se rendre à Baker Brook.

Pour aller veiller à Saint-Hilaire, Frenchville ou Sainte-Agathe (les deux derniers dans le Maine), il était bien attelé. Un beau cheval trotteur, une voiture neuve bien propre, avec des roues de caoutchouc; en hiver, c'était une cariole neuve avec une peau de buffalo doublée de feutre rouge et vert. Les mains gantées en cuir fin, il n'avait qu'à tenir les cordeaux raides et crier « Guédappe », faisait siffler le fouet (frappait jamais) et son cheval prenait le galop et par là ça y allait... Sa cousine Alphonsine Bélanger, était sa danseuse préférée.

Nos parents se sont mariés le 7 juillet 1911, Lydia avait 17 ans et papa avait 25 ans. C'était un beau couple et bons danseurs distingués.

Mme Délina Ouellette (cousine de Lydia) et Baptiste Pelletier avaient retardé leur mariage de 8 jours pour ne pas se marier en même temps qu'eux, Délina affirmait que Denis et Lydia étaient trop « swell ». Denis était très à la mode et Lydia habile couturière, elle cousait même pour les autres.

Ils ont demeurés chez grand-père Edouard jusqu'au printemps. Pendant l'hiver maman n'a pas chômé. Elle a cousu le trousseau de tante Christine Landry (sœur de papa) ainsi que celui de la belle Philomène Bélanger, fille de Tote Bélanger. Elle a amassé 100\$ ce qui lui a permis d'augmenter son trousseau de quelques beaux tapis mais aussi préparer la venue de son premier né.

Papa a passé l'hiver au chantier et avec leurs deux gains unis, ils ont acheté la terre de Denis Hébert, lot situé sur le coin de la route Riceville et la route Picard (route qui rejoint la route à Bourdoune et Val Lambert).

Le 1 mai, elle mit au monde son premier enfant, un beau garçon blond aux yeux bleus qu'ils nommèrent Dan. Quel beau cadeau à offrir à son homme alors qu'il défrichait la terre. Maman était fière de son fils, il était vaillant et grand travailleur. Quand il était petit, il ramassait les bouteilles qu'il vendait ensuite. Il tamassait aussi les crins de cheval, les semelles et talons de bottes qui étaient aussi vendues aux « juifs ». Maman l'encourageait et lui ramassait son argent pour son avenir.

Daniel, dès son enfance, apprit à aider, entrer le bois de chauffage, charroyer l'eau, aider aux travaux de la ferme et supporter maman dans l'entretien de la maison quand papa était aux chantiers. A 16 ans, il est allé aux chantiers pour la première fois avec papa, il est devenu un homme. Il fallait qu'il sache tenir le « boxa », se servir d'une hache et être capable de l'aiguiser. Fallait aussi qu'il tienne le bout de la grande scie avec papa et soit capable de « twitcher » avec les chevaux. Ils allaient dans le haut de la rivière Saint-Jean dans la province de Québec. Quelle expérience et quelle fierté, être capable de faire comme son père. En été, ils travaillaient sur la ferme d'une noirceur à l'autre dans des terrains marécageux et rochus, faisaient de la terre neuve en labourant avec les bœufs pour y semer du grain qu'il fallait récolter et battre à l'automne.

Un printemps, en revenant des chantiers, il s'est acheté un accordéon à pitons (Hohner). Nous étions tous jeunes quand il l'a fait sonner la première fois, nous étions toutes groupées, les quatre filles, Léone, Cécile, Cora et Thérèse, dans la porte d'une petite salle à manger et au premier son, nous sommes toutes tombées à la renverse. La porte s'est ouverte sous la pression, tellement nous étions affolées et excitées. Dan s'est servi de son accordéon plus tard et a joué de la musique à bouche dans l'orchestre Landry des années 30-40.

Pendant les années de la crise, Dan a travaillé au chantier Clément Albert dans la Rivière-à-la-truite. Il a gagné 25.00\$ par mois pour trois mois. Il travailla chez nous en été pour sa nourriture, ses coupes de cheveux chez Marcel Pelletier ou Roméo Laplante et du tabac pour faire ses cigarettes. Un jour, papa lui dit : fume donc du tabac canadien (shagg), ça coûte moins cher. Dan avait pleuré, travailler si fort pour si peu.

L'hiver, le dernier que maman a passé avec nous, elle se berçait dans sa chaise près de celle de papa alors que je m'étais agenouillée et posé la tête sur ses genoux; elle me berçait et me grattait le dos. Ils se parlaient et je me suis mise à écouter alors qu'ils parlaient de Dan. Elle dit : ça va bien Denis, on doit pas un cent, notre maison est bien fini, nous avons un piano à rouleau, notre famille grandit. Dan arrive à 18 ans, est un bon garçon pas débauché et a un

peu d'argent de côté. C'est à ce moment qu'ils ont décidé d'acheter une terre à bois chez Moïse, dans la route de Bourdoune.

Dan a eu son premier char, un Ford model 1928A en 1931. Il avait beaucoup d'amis, entre autre Péa Pelletier, Marcel et Martin Pelletier, Roméo Laplante ainsi qu'Albert Ouellette cousin de Lydia. Albert, passionné de la mécanique l'aidait dans l'entretien de son «char ». C'était un modèle avec siège arrière en dehors de l'auto (ouverture dans le coffre arrière qui s'ouvrait dans le sens contraire de la valise et qui permettait d'y assoir quelqu'un). C'était rafraichissant de se promener les cheveux et le nez au vent, ça lui donnait un atout de plus pour conquérir les filles. Il était généreux aussi avec ses sœurs, il nous donnait des « rides » de temps en temps, c'était le beau temps.



Dan et Alice

Dan s'est marié avec Alice Lebrun, fille de Babe (Enock) Lebrun et Zélise Saucier (notre mère actuelle) le 16 novembre 1939. Ils ont fait leur voyage de noes à Rivière-du-Loup en compagnie de Léone sa sœur et Léonide, son mari, et ceci dans un char neuf. Ils ont eu 6 enfants, 3 garçons et 3 filles :

Alicia est mariée à Robert Fowles, soldat dans l'armée américaine et ils sont présentement en Allemagne et ils ont une fille, Becky.

Lucien a marié Jean Charrette, institutrice et ont deux enfants, Lisa et Glenn. Lucien travaille chez Fraser à Madawaska et Jean enseigne au Canada.

Lucille est mariée à Adrien Lavoie et ont deux garçons, Carl et Douglas et une fille, Cindy. Adrien travaille chez Fraser à Madawaska Maine et Lucille est très active dans les mouvements charismatiques.

Lionel est marié avec Marie Pelletier et ont deux enfants, Lee et Sherry. Lionel est propriétaire de Landry Heating Services à Madawaska Maine et Marie travaille chez IGA.

Nicole travaille chez Fraser à Madawaska.

Gilles, le dernier et non le moindre s'est marié à 16 ans avec Jo Hanna Perrotti, une italienne et demeure à Hartford Connecticut. Il travaille comme débosseur et peintre dans l'industrie automobile.

Dan s'était acheté un lot dans le « Rid » près des lignes du Québec pendant la colonisation. Il s'y est bâti un camp où il est demeuré un an et demi avec sa petite sœur Thérèse. En 1942, papa lui a donné la terre à Denis Hébert. La maison ne vallait pas grand-chose, mais il y avait une bonne grange avec une fourche à foin et poulie, grange qui avait été bâtie par grand-père Edouard. Ils y ont demeuré deux ans. En 1958, ils se sont bâti une bonne maison avec comble carré.

L'autobus venait chercher les enfants du rang des Ouellette, mais malheureusement ne se rendait pas à Riceville. Il a vendu sa terre, maison et grange pour 2000\$ et sont déménagés pour quelques moins dans la maison à oncle Daniel Landry. Ils ont ensuite acheté leur visa et ont émigré aux États-Unis où ils ont acheté une maison et un lopin de terre près du lac St-Agathe sur le chemin Pointe Bouleau. Ils y sont restés 10 ans pour ensuite vendre à nouveau pour se retrouver au Connecticut où ils sont restés 4 ans. Ils sont revenus à Frenchville alors que les enfants étaient tous mariés. Papa et maman Zélire sont allés demeurer avec eux et papa est décédé le 5 avril 1978 après plus de 3 mois de maladie dont deux chez lui.

En 1913, naissait un deuxième garçon dans la famille de Lydia et Denis, Oneil, mais il ne vécut que quelques instants.

Estelle arriva le 12 avril 1914. Fille aux yeux noirs, belle brunette, elle devint le support et la récompense de maman. Elle était sage, obéissante, presque craintive, travaillante et responsable. Elle apprit le métier de maman et très jeune, elle savait faire les patrons, les ajuster selon la taille et la mode. Elle avait fait des culottes blanches à Dan, Zoël, son frère et oncle Ned dans des poches de sucre ou de farine. Elle pouvait faire les cheveux aussi bien que les barbiers, pouvait aussi friser les cheveux des dames au fer chaud. Les couffeuse appelaient ce genre de coiffure « un Marcel » et ça durait une bonne semaine.

Elle était aussi musicienne, elle jouait de l'accordéon, du violon et du piano et enseignait même à ses frères et sœurs. Très bonne danseuse et attrayante, elle ne manquait pas de prétendants.

Ils ont formé un orchestre, les Landry ou elle jouait au piano, Dan jouait l'accordéon, Zoël le violon, Adrien à la guitare et Michel Pelletier jouait du banjo. C'était très beau et comme c'était le début de la carrière de Maurice Beaulieu, Zoël apprenait ses morceaux et les jeunes se ramassaient autour des Landry pour dansaient à leur rythme. Les maisons étaient pleines à craquer et en été, on accourait de partout pour les entendre, des gens de Ste-Agathe, Frenchville, Saint-Hilaire, Emundston, Baker Brook et même Lac-Baker. Ceux qui avaient des

voitures bravaient les bourbiers de vase du printemps et les mauvais chemins, ce qui donnait du temps dur aux autos de papa.

Estelle ne manquait pas de prétendants, elle était belle et papa craignait les séducteurs. Un jour, son cœur s'est arrêté sur Adrien Pelletier. Beau garçon, bon danseur, bon chanteur et musicien, en plus d'être drôle et audacieux, elle n'en voyait pas d'autres.

Quand maman est décédée, elle n'avait que 16ans et ce fut difficile pour elle. Elle se retrouva à la tête d'une famille de 10 enfants (incuant elle et Dan) et elle du se sacrifier, élever la famille et prendre la place de maman avec cœur et responsabilité. Elle nous a bien élevés, donné bon exemple, montré à prier et à pardonner. Elle s'est mariée avec Adrien à 21 ans, le 16 aout 1935. Même si elle en a rencontré d'autres aussi beaux, insruits et à l'aise, son cœur était pris. C'était le matin de notre confirmation Cora et mi et nous n'avons pas pu aller aux noces. En fait, il n'y eut pas de vraies noces. Les temps étaient durs. Lily et Irené leur ont donné leur repas de noces et ils y sont demeurés deux semaines. Ensuite, ils ont passé l'hiver chez Donat Rossignol.

L'hiver fut très froid et Adrien travaillait comme journalier ici et là, pour des œufs, un poulet, des patates. Ils ont ensuite déménagé dans une petite maison sur la terre à TM Picard dans le chemin de Val Lambert. Ils venaient chez nous le soir à pied, traversaient le bois chez Paul Pelletier pour voir comment ça allait. Léone était la plus vieille, elle avait 15 ans. Elle apportait un peu de jardinage, laitue, radis, fèves blé d'inde etc... A l'automne, ils ont emménagé dans une maison neuve située en face de chez Alphée Laplante, Gaétane était née. Ils ont ensuite déménagé à Edmundston où Doreeen est née. En 1937, Adrien commença a travailler de temps en temps au moulin Fraser, son beau-frère Aimé Plourde l'a aidé à être engagé. Ils sont retournés à Riceville où ils sont demeurés avec la mère d'Adrien. Cette dernière, Mme Anaïs, est décédée alors que Rino et Valmont étaient encore jeunes, et Estelle les a gardés alors qu'elle avait quatre enfants. Ils se sont installés à Edmundston sur la côte en face de chez Francis Picard et Adrien a obtenu un poste régulier chez Fraser.



Estelle et Adrien

Ils ont sept enfants vivants :

Gaétanne est mariée à Lionel Parent, ex-proprétaire de Parent Transport et Parent Tire Sale and Service à Edmundston. Ils ont eu quatre enfants, Jocelyne, Francine, Jacques et France. Gaétanne était chanteuse et musicienne comme sa mère.

Doreen est coiffeuse et a quatre enfants : Linda, Michael, Gary et Donne Mae.

Gilles est marié à Louissette Lajoie qui est infirmière-auxiliaire au Foyer des Vieillards de Hartford. Gille a été soldat dans l'armée américaine et travaille comme inspecteur pour l'International Steel Co. Ils ont deux enfants : Michèle et Danny.

Marielle est diplômée coiffeuse et en ajustement de perruques, et chante au cabaret à Hartford. Marc Lavoie, son mari est propriétaire d'une entreprise de débosselage et ils sont parents de deux enfants : Denise et Marc.

Ginette a épousé Whalen Dufour et est mère de 3 enfants : Richard, Debbie et Ann.

Bertin est marié à Jacqueline Parent et ils ont deux enfants : Eric et Marc. Il travaille chez Fraser.

Suzanne est mariée à Paul Nadeau. Elle est secrétaire médicale dans un cabinet de medecin interne.

Estelle a aussi élevé Linda, la fille de Doreen jusqu'à l'âge de 4 ans. Après que ses enfants furent assez grands, elle travailla à l'Hôpital d'Edmundston en stérilisation. Elle a été très malade et a dû arrêter de travailler, épuisement général et malaises cardiaques. Elle jouit d'une meilleure santé maintenant, mais elle prend soin de son mari qui est malade.

Lily est arrivée le 18 aout 1916. Une belle fille aux yeux bleus, très vivante et beaucoup de caractère. Lily grandit dehors avec Dan et papa alors qu'Estelle aidait maman à la maison. Quand maman est décédée, elle n'avait que 14 ans et elle est restée quelque temps à la maison. Peu de temps après, elle a commencé à s'engager dans les maisons privées pour les relevances, prendre soin des maisons et enfants. Elle était fière, elle pouvait s'acheter du beau linge, de belles « royes » et un beau manteau.

Elle a rencontré Irené (Ti-Route) quand elle a travaillé pour Baptiste Lévesque en arrière de chez Josephel Lajoie. Irené jouait du violon et allait jouer dans les veillées et c'est comme ça qu'elle l'a connu. Elle s'est mariée à 6 heures du matin dans l'église de Baker Brook le 4 juillet 1933. Irené est le fils de Cyprien Ouellette et Emma Rossignol. Ils ont fait leur voyage de noces à Old Town chez l'oncle Phel Ouellette en compagnie de Eulalie (sœur d'Irené) et Thomas Jalbert. Papa avait fait une noce, un repas grace à Estelle. Lily avait une belle robe organdi blanche avec des pois bleu royal et une ceinture qui faisait une grosse boucle dans le dos, c'était chic..



Lily et Iréné



Famille de Lily et Iréné

Ils sont revenus chez grand-père Cyprien, Mme Ouellette étant décédée ils s'installèrent à la maison et essayèrent de s'occuper des enfants qui restaient encore à la maison dont une infirme, Yvette Falardeau qui souffrait des séquelles de la poliomyélite. Lorsque Lily devint enceinte, comme elle ne pouvait s'en occuper, ils l'ont retournés à son père.

Iréné était le seul garçon du deuxième lit et hérita de la terre. Il cultiva la terre, éleva des animaux et volailles, vendit un peu de légumes, et produits de la ferme, mais ceci n'amenait pas beaucoup de revenus. Lily tricottait des mitaines pour vendre, mais le revenu était minime. Il s'est engagé comme cuisinier pour les « extra-gang » du CNR avec Edmond Roy.

Lily avait déjà deux filles et s'occupait de la traite des vaches et les soins aux volailles. Elle faisait son pain, ses conserves, prenait soin du jardin, faisait son savon etc..Le printemps, à la tonte des moutons il fallait s'occuper de laine et ensuite l'envoyer au moulin à carder de l'Isle-Verte. C'était l'été qu'Iréné allait travailler sur les « gangs », vendre ses œufs et son beurre à la ville et acheter pour les besoins de la maison, en cheval et voiture.

Grand-père Cyprien faisait cuire les patates à cochon, soignait les cochons, allait chercher l'eau à la tonne dehors pour aider. De 1934 à 1945, ils eurent 6 enfants. Fallait puiser l'eau dehors pour les besoins de la maisonnée.

Les belles-sœurs se sont mariées et grand-père est mort à 83 ans après une longue maladie. Lily a perdu un enfant de 2 ans et demi à la même époque, peut-être la méningite, mais les médecins ne disaient pas grand-chose à cette époque.

En 1944, Père Godbout, curé de Dalhousie, ancien curé de Saint-Hilaire, fit venir Iréné, il lui avait trouvé un emploi comme boulanger. Le 16 septembre, ce fut le cœur serré qu'il vendit le bien paternel pour s'en aller à 150 milles de Saint-Hilaire avec ses 7 enfants. Il n'est pas resté longtemps boulanger. L'employeur l'avait un peu triché dans son engagement, les fours ne

fonctionnaient pas bien, en plus d'autres difficultés avec la maison où ils habitaient. Il a travaillé un bout de temps comme cuisinier à l'hôpital. Finalement, il fut embauché au moulin de Dalhousie et s'acheta une maison qu'il répara lui-même avec un peu d'aide. Les filles furent inscrites au couvent des Filles de Jésus comme externes, la vie commençait à avoir de l'allure.

Toute la famille avait fait une neuvaine à Saint-Joseph ce printemps-là. Le 19 mars, Irené arriva chez lui et leur annonça que leur maison était achetée, Lily en pleura de joie. Peu de temps après, ils déménagèrent pour la dernière fois.

Irené décéda le 8 mars 1978 et Lily continue sa vie à Dalhousie. Elle garde des jeunes étudiants de l'Université de Moncton, étudiants et professeurs en stage, et ceci l'aide à entretenir la maison. Sa famille compte 10 garçons et 5 filles qui sont éparpillés un peu partout au Canada.

Marie-Reine s'est mariée avec Yvon Hachey, ils demeurent à Charlo et ont 4 enfants : Pauline, Donald, Guy et Louis. Yvon, forgeron-coudeur travaille pour le moulin de Dalhousie.

Rina s'est mariée avec Roland Bernard, agronome et chef de district, ont 9 enfants et demeurent à Bathurst. Rina travaille et donne des leçons de musique.

Maurice est marié avec Doreen Bernard (sœur de Roland) et ont 4 enfants. Maurice fait carrière au sein des forces canadiennes comme contrôleur aérien au sol.

Marc a épousé Fay Foster qui lui a donné deux enfants. Marc aussi est dans les forces armées et ils demeurent à Winnipeg.

Rinette a épousé Douglas McIntosh et ils ont eu 3 filles et 2 garçons. Douglas travaille au CNR de Campbellton, et Rinette enseigne les arts domestiques, fait de la couture et est représentante pour la compagnie Fine Arts.

Jean-Eudes s'est marié à Debbie et ils ont deux enfants. Jean-Eudes est dans les forces de terre, a été longtemps en Allemagne et à Chypre. En ce moment, il sont à Greenwood, N.-E.

Gérard s'est marié avec Géraldine Drapeau et deux enfants sont nés du couple, 1 garçon et 1 fille. Gérard travaille pour le moulin I.P.A. de Dalhousie.

Gérald a épousé Marguerite Violette et ils ont eu un fils. Marguerite travaille comme infirmière-auxiliaire à l'hôpital de Dalhousie et Gérald travaille dans un magasin de matériaux de construction.

Rino s'est marié avec Suzanne Desrosiers qui est infirmière enregistrée. Rino est officier de recrutement pour les Forces armées canadiennes stationnées à Saint-Jean, N.-B.

Monique s'est mariée à Dick Keeler et sont parents de deux filles, Tawnya et Denise. Dick travaille pour le collège McDonald sur la ferme Blair à Ormstown Québec, près de Valley Field.

Jocelyn s'est marié avec Lise Caron et ont 2 enfants. Il est aussi dans les Forces armées canadiennes.

Claude est marié et travaille en Ontario.

Rhéal a épousé Monique Roy et le couple n'a pas d'enfants. Rhéal est gérant de magasin après un séjour dans la marine canadienne, qui l'a fait voyager dans le Pacifique, à Hawaii, d'où il a rapporté à sa mère de bien belles choses.

Gilles est célibataire, travaille dans un magasin à Granby et est artiste dans ses temps libres.

Louise s'est mariée à Paul Campbell et ils demeurent sur l'île du Prince Edouard.

Zoël est arrivé à la fête de Saint-Joseph, le 19 mars 1918. Il avait les cheveux bruns et était assez robuste. Il a commencé à parler tard, on pense que les nombreux maux d'oreilles ont pu nuire à son audition. Mais tout se rétablit quand il grandit, et à huit ans, il parlait normalement. Il était ambitieux et vaillant, mais un peu colérique. Il a trouvé une partenaire de lutte dans sa sœur Lily. Il y avait neuf vaches à traire et celui qui perdait dans le coltage trayait une vache de plus. Zoël avait des tâches à faire : soigner les animaux, nettoyer l'étable, entrer le bois dans la maison et à l'âge de 12 ans, couper et brûler les branches. Il était un vrai petit homme responsable. Papa disait : il est pareil à Mothé, son parrain. Zoël voulait être ouvrier et bâtissait de petites cabanes à poupées, bien construites, avec des petits châssis, portes, des armoires miniaures à l'intérieur et j'étais son bras droit (Cécile). Il fallait que je l'écoute et que je lui fournisse les outils dont il avait besoin. Je le suivais partout; je tenais le fanal pour lui quand il allait soigner les animaux tôt le matin ou tard le soir. Il me domptait à sa façon....

Jean-Louis Bérubé venait le visiter et lui donnait des conseils. Un jour, Jean-Louis est venu voir Zoël, il devait être âgé de 5 ou 6 ans. Il a commis l'imprudence d'aller parler à Caillette, une vache qui n'aimait pas les enfants inconnus. Maman l'a vu à temps, sauta dans le clos, ramassa Jean-Louis par la ceinture et l'a « swigné » en arrière d'elle en reculant. La vache, l'écume à la bouche, voulait Jean-Louis. Maman a réussi à le « swigner » d'un côté et de l'autre jusqu'à la clôture et lança Jean-Louis de l'autre côté. Jean-Louis me dit qu'il se souviendra toujours de cette aventure. « Après cet incident, me dit-il, j'allais voir Zoël, mais je voulais aussi voir sa mère qui m'avait sauvé la vie. »

Zoël est devenu musicien, il apprit à jouer le violon, il jouait très bien. Il faisait partie de l'orchestre Landry de 1933 à 1940. Il a joué à un poste de radio à Québec avec Dan à l'accordéon, Ned à la musique à bouche et le groupe qui s'appelait « Les montagnards du Saint-Laurent ». Cet hiver-là, ils étaient allés au chantier ensemble dans la province de

Québec. Ils ont joué dans des salles de danses, des noces, des soirées amateurs et dans les salles paroissiales. Ils réussissaient à se faire quelques sous avec ces soirées.

A 21 an, le 18 septembre 1939, Zoël a marié Anna Morneault des concessions des Morneault, fille de Fred Morneault. Elle sortait du couvent des Filles de l'Assomption de Campbellton. Ils ont fait leur voyage de noces à Cacouna avec Roland Pinette et Mary Bérubé qui s'étaient mariés à la même cérémonie. Lucien Lagacy de Baker Brook était leur chauffeur.

Zoël avait lui aussi un lot dans le « Rid », près des lignes de Saint-Jean-de-la-Lande. Sur ce lot boisé, il y avait un camp avec une pompe à l'eau dans le camp et deux enfants y sont nés. La guerre fini, ils sont venus habiter avec nous, à la maison paternelle. Papa lui a vendu la terre à « Lésime », maison neuve, grange et bergerie contre une petite rente. Finalement, papa s'est logé en face une petite maison. Zoël allait dans le bois pour faire vivre sa famille. Anna tenait le coup, seule avec le travail de maison et ferme alors que la famille s'agrandissait, ils avaient 10 enfants.

Un jour, ils décidèrent de vendre à Armand Boucher et Zoël se trouva du travail au moulin de la Great Northern à Millinocket Maine. En attendant les Visas, ils demeurèrent chez Félix Albert, sur la côte. De là, la vue superbe de la vallée et les couchés de soleil sont ravissants.

Ils se sont bien installés et ont eu deux autres enfants. Anna est devenue malade, de l'angine. La famille diminuant, ils ont vendu leur grosse maison et se sont acheté une maison mobile sur la même route. Ils ont des enfants partout, 12 en tout.

Marie-Reine est mariée à Gérald Cyr d'Edmundston et sont devenus propriétaires du dépanneur et station service coin rue St-François et Canada. Gérald a travaillé en électricité et a enseigné. Ils ont 3 enfants : Paul, Lynn et Carole.

Jean-Guy est marié à Marie-Marthe Nadeau de Baker Brook et travaille pour la compagnie Kodak à Rochester, New York. Ils ont 3 enfants : Tammy, Cindy et Joyce.

Jacques fait carrière dans l'armée canadienne. Il a gagné la médaille d'honneur à San Dominique pour avoir traversé une ligne de bataille pour ravitailler son groupe isolé lors de la guerre contre Castro. Il est présentement en Allemagne et en profite pour visiter l'Europe et faire des recherches sur l'origine de la famille Landry.

Zoël-Yves est marié avec Denise Nadeau et ont trois enfants : Greg, Danielle et Christine. Yves travaille sur le IBM pour le Great Northern de Millinocket Maine.

Monique travaille aussi pour le Great Northern de Millinocket et a un fils, Corey.

Claude, nouvellement marié à Donia Cyr de Campbellton, travaille en électronique pour la compagnie de téléphonie.

Mariette a été mariée à un italien, Joseph Dimentos qui est décédé accidentellement lui laissant trois enfants : Angela, Sonia et Joseph. Elle est remariée avec un Landry et demeure à Millinocket.

Françoise est mariée avec Michael Landry, a un fils et demeure au Texas.

Mario est marié à Emily Gagnon et a trois filles, Lola et les jumelles Shanna et Carey. Mario travaille aussi pour le Great Northern et demeure à Millinocket.

Michael est marié à Joyce Vanzis et travaille aussi pour le Great Northern de Millinocket.

Suzette, la dernière, demeure avec ses parents à Medway.

Zoël est bien installé a Medway, il a laissé le moulin et s'est acheté un camion avec une chargeuse et transporte le bois au moulin. Il joue encore du violon et Anna l'accompagne à l'accordéon.

Léone est la cinquième enfant de la famille. C'est une tempête le 19 février 1920 qui amène la belle petite blonde au monde. Elle a commencé sa carrière de belle promeneuse dès son baptême à Saint-Hilaire. Raymonde Nadeau était aussi baptisée cette même journée et le destin a fait en sorte que les deux petites se sont retrouvées sœurs de lait pour quelques jours.

Il faisait très froid cete journée-là et la petite était sur les genoux de sa marraine (Marie Marquis), bien enfouie sous la couverture de carriole faite avec des peaux de buffalo. Le vent soufflait très fort et la poudrière avait fait des valons que la charrue, tirée par des chevaux, devait traverser en faisant deux traces de deux pieds de large dans la neige. Ceci servait de chemin pour les autres carriolles qui devaient passer. Quand il poudrait, ces traces se remplissaient et le chemin n'était pas mieux que le champs d'à côté. La carriole s'est presque renversée en traversant un banc de neige poudré par le vent et le conducteur, de main de maître, a réussi à retrouver sa route et se rendre à la maison des heureux parents.

C'était la fête, on recevait quelques parents et les parrains pour souper. Quelle stupéfaction de constater que le bébé n'y était plus, imaginez l'affolement de la mère. Oncle Sonny Landry, le parrain, s'est souvenu de la place où la carriolle a failli renverser. Ils ont donc changé de cheval et sont vite repartis pour trouver l'enfant avant qu'il ne gèle dans la neige.

Léone devait vivre, elle avait une mission à remplir. Quand ils sont arrivés devant chez l'oncle Michel Ouellette, quelqu'un les arrêta pour les informer que chez Arthur Nadeau avaient trouvé un bébé fille, qu'elle n'avait ni engelure, ni blessure et que Mme Nadeau se chargerait de la nourrir en attendant que la tempête cesse. Quel ne fut le soulagement de Lydia quand elle appri la nouvelle.

Depuis ce temps, Léone n'a cessé d'émerveiller ses parents et d'être la joie de la famille. Belle blonde aux yeux bleus, elle chantait bien et jouait du piano et de l'accordéon à piton. Quand elle manquait une note, elle poussait des petits cris ou bien chantait plus fort pour couvrir son erreur. Elle a joué souvent pour des organisations paroissiales et quand elle demeurait à Frenchville, elle allait jouer une heure chaque soir pour les personnes âgées.

Elle avait aussi des aptitudes pour coiffer les femmes qui lui permettait aussi de gagner quelques sous. Elle était proche d'Estelle, l'aimait beaucoup, mais ne manquait pas de lui jouer quelques vilains tours.

Quand Estelle a quitté la maison, Léone prit la charge de la famille en 1935. Avec ses sous venant de ses revenus de coiffure et la vente des œufs, elle nous achetait de petites surprises. Le colporteur du temps, M. Baleigh's lui vendait des bas pour enfants, des caleçons, jupons, poudre faciales, rouge à lèvres etc. Des fois, elle sacrifiait des poules pour acheter des produits pour répondre à nos besoins.



Léone et Léonide Gervais

Léone à l'accordéon

Elle s'est mariée à 15 ans avec Léonide Gervais de Ste-Agathe, Maine. Ils ont fait leur voyage de noces à Fredericton, pour aller chercher son Visa. C'était beau, elle entra dans une maison avec deux salles de bains et l'eau chaude. M. Gervais avait une belle voiture neuve de l'année et Léonide pouvait s'en servir de temps en temps. Il était le dernier de la famille et devait hériter de la ferme de ses parents. Les jeunes mariés sont donc demeurés avec les beaux-parents et deux des sœurs de Léonide qui n'étaient pas encore mariées. Ils ont vécu 9 ans avec les beaux-parents.

Léone eut son premier bébé en 1937 et son dernier arriva en 1958. Elle a eu 10 enfants vivants dont 9 filles et un garçon.

En 1944, ils ont acheté le bien paternel en échange d'une maison pour les parents près de l'église de Madawaska Maine.

En 1954, le feu détruisit la grange et deux bâtiments neufs, ainsi que 4 gros camions et de la machinerie agricole. Les dommages se montaient à plus de \$125,000. Ce fut un dur coup pour Léonide qui mina sa santé jusqu'au 16 juillet 1963, il décéda d'une crise cardiaque.

En 1942, après son quatrième enfant, Léone a dû s'en aller au sanatorium de Presqu'île pour un repos de trois mois pour épuisement général. Thérèse, sa sœur est venue rester avec grand-mère Gervais et les enfants. Elle n'avait que 15 ans et devait entretenir une maison de 7 chambres à coucher, salle à dîner, grand salon et grande cuisine. Au printemps, ils embauchaient des employés pour les semences et l'automne pour les récoltes et il fallait nourrir ces employés occasionnels. Le prix des patates fluctuait, plusieurs cultivateurs ne pouvaient rencontrer les dettes et remettaient leurs terres à la Salt Bank. Quand Léonide est décédé, il avait des dettes, mais pas d'assurance. Il a donc fallu que Léone vende tout ce qu'elle avait pour payer. Elle a pu s'acheter une maison, près du foyer pour personnes âgées où elle travaille dix heures par semaines en plus d'y jouer de la musique une heure par soir. Comme elle avait encore 6 enfants à la maison, elle se débrouilla aussi en louant une partie de la maison jusqu'à l'arrivée du magasin Grant qui l'obligea à vendre sa maison. Elle s'en alla habiter en Floride quelques années plus tard.

Ses enfants sont :

Marie-Reine, graduée du couvent de Ste-Agathe est mariée avec Roland Sirois de St-David. Elle a eu 7 enfants, 3 filles et 4 garçons. Sa première fille, Evelyne est mariée à un Michaud de Madawaska. Un fils est dans l'armée américaine et les autres sont étudiants. Don fréquente l'école des sourds muets à Portland et se débrouille bien.

Murielle est mariée avec Gilles Côté et ils ont 3 enfants. Gilles travaille pour une compagnie de Real Estate de Bristol Maine.

Yollande est mariée avec Willy Evilzier, ont 2 enfants et demeurent à Bukner, Missouri.

Aurise est mariée avec Gilles Ouellette qui travaille dans l'assurance à Hartford Connecticut. Ils ont 3 enfants.

Mona est mariée avec Florian Fortin de St-Ephrem de Beauce et ils travaillent dans la construction. Ils ont 3 enfants.

Solange est mariée avec Lionel Levesque qui est vendeur de chips Dulac et Solange vend pour la compagnie Amway. Ils ont 3 enfants.

Daniel est marié avec Pamela Amanta, une italienne, et il travaille pour son beau-père dans la constructions de chemins. Ils ont 2 enfants.

Francine est mariée avec Paul Fournier et a une fille. Ils ont acheté une maison à St-Petersburg Floride, en face de Léone.

Suzanne est diplômée du collège Emmanuel de Massachussett en psychiatrie.

Michèle est graduée infirmière du Collège Springfield du Massachussett.

Léone a fini ses responsabilités, elle est heureuse en Floride. Elle joue de l'accordéon, danse le charleston ainsi que les danses modernes. Elle affirme que la Floride est le paradis sur terre, elle n'a pas froid.

Cécile, sixième enfant de Lydia est née le 24 mai 1922. Cécile, c'est moi. Je suis née par une belle journée de mai, journée sans nuages. En grandissant, je suis devenue timide, presque sauvage. J'ai d'avord hérité du sobriquet de « souris » pour ensuite changer à « sousoune ». J'étais très attachée à ma mère. Je l'ai vue battre le beurre, laver le linge à la main, échauder la laine, faire le savon dans un grand chaudron... Pour nous distraire ou plutôt pour nous faire tenir tranquille, on écharpillait la laine avec les grandes sœurs. Aussi, en hiver, on défaisait les vêtements de laine pour en récupérer les fils que maman mettait dans une baratte, brassait en vidant de l'eau chaude de temps en temps et qu'elle étendait ensuite pour faire sécher. Une fois écardé, et filé, cette fibre servait à tricoter des mitaines qu'on vendait aux juifs Sam Furher ou Isaak Zaïchick, ou au Maine en traversant sur la glace à Saint-Hilaire. On appelait ces produits de laine des bas et mitaines à matelots. Maman se servait aussi de ces produits pour faire des matelats, coussins ou oreillers (habituellement remplis de plumes).

Quand nous étions petites, maman nous fabriquait des poupées de chiffon avec des pelotons de laine dans un bas, une boule pour la tête, une grosse pour le corps qui était cousue à la tête, des ficelles pour les membres. Elle brodait des yeux, un nez, une bouche et le tour était joué, c'était notre bébé.

Plus tard, nous avons appris à tricoter et avons participé à des froliques de tricot qui comprenaient aussi des concours de tricot. Celles qui pouvaient tricoter une paire de mitaines dans une soirée étaient admises. A 11 ans, je fus admise à mon premier frolique qui se tenait chez ma tante Christine (Willy Soucy).

Un jour, je devais avoir environ 5 ans, je voulais aller avec maman et Estelle livrer des commandes chez Larkin's, compagnie américaine. Il faisait froid et maman ne voulait pas m'amener. Lily devait rester à la maison pour garder les enfants et pour se débarrasser de moi, elle m'a habillée et m'a cachée sous le siège de la cariolle, et m'a bien avertie de ne pas bouger, ni faire de bruit. A partir de chez nous jusqu'à chez Félix Albert, ça monte presque un mille de long, j'avais des crampes, impossible de changer de position, j'étais prise sous le siège. Maman est arrêtée chez Michel Bélanger, le bureau de poste pour y poster des articles, pendant qu'Estelle resstait dans la cariolle pour garder le cheval. Je n'en pouvais

plus, je me suis mise à appeler maman en me lamentant. Estelle, peureuse de nature des revenants, ne pouvait quitter la cariolle, elle devait garder le cheval. Maman ne s'en est pas laissé imposer par la pseudo revenante. Je ne pus continuer le chemin avec elles jusque chez oncle Timothé; elle était très fâché et me laissa chez tante Febronie (Daniel Landry) pour me reprendre au retour. Pour Estelle, ce fut un soulagement.

Pendant ce temps, papa à la maison me cherchait partout, il ne trouvait plus « Souris »... Lily et Zoël alors âgés respectivement de 12 et 10 ans n'osaient pas dire qu'ils m'avaient vu partir dans la cariolle. Papa avait pelleté la « shed » à bois, il aurait pu m'enterrer. Il a tout relevé la neige et a cherché partout, pas de « Souris ». A la fin, Zoël a décidé de parler, je ne sais pas s'ils ont été punis, mais papa n'était pas content non plus.

À l'école, j'étais une première de classe. Tante Béatrice en parla à papa qui acceptait que je poursuive mes études pour faire une institutrice, mais Estelle et Léone se sont mariées le même automne et à 13 ans, ce fut mon tour de remplacer maman.

L'hiver a été difficile pour tout le monde. Je trayais les vaches avec Cora, faisais le beurre, cuisinai, tricotais, lavais et repassait le linge, particulièrement les chemises blanches de papa, Dan et Zoël. Je pensais que j'étais bonne pour mon âge, mais Dan se fâchait souvent, m'accusant de les jaunir avec le fer. C'était un fer qu'on faisait chauffer sur le poêle à bois. Je me chicanais souvent avec Cora, qui serait la mère.

A l'automne, le 22 septembre, papa qui était veuf depuis 7 ans se remaria avec Zélire Saucier-Lebrun, notre mère d'aujourd'hui. J'avais alors 14 ans et j'étais libre d'aller m'engager. Mais avant de partir, il a fallu faire le grand-ménage, laver le plafond qui étaient fait avec de la tôle sculptée, et les murs qui avaient été boucannés avec le chauffage à bois. C'était une tâche très difficile. Claire, la fille de maman Zélire m'a aidé et tout était terminé pour les fêtes. J'ai travaillé à beaucoup d'endroits à commencer par chez Louise Rousseau où je me suis beaucoup ennuyée alors que Claire travaillait chez Léo Picard. Je faisais la navette entre chez Lily, Estelle et les autres places. Estelle avait un radio et je trouvais ça beau. J'ai aussi travaillé à l'hôpital Sanita pour Olida Daigle, devenue Michaud par la suite. Je suis ensuite allée travailler chez M. Martin Thériault où je suis restée 5 ans. Ils avaient 4 enfants qui avaient tous la coqueluche et le plus vieux, Michel, devait commencer l'école en septembre alors qu'un autre enfant s'en venait.

Après la suggestion de M. Thériault, j'ai décidé de prendre des cours par correspondance. Il fallait commencer par l'anglais et j'ai bien réussi. Peu de temps après j'avais l'équivalent d'une neuvième année. Alors M. Blanchard m'a trouvé une place dans une petite école à Ciquart Office, chemin du 2^{ième} Sault, et j'ai enseigné avec une licence locale. J'ai enseigné de la première à la huitième année et les enfants étaient en retard à tous les niveaux : les grade 5 ne savaient pas leur grade 3 et ainsi de suite. À la fin de l'année, j'ai pu comparer avec le programme de Sr Georgette de l'Académie Mgr Conway et chacun de mes élève était à jour

dans son grade respectif, j'étais contente. Avec l'aide de Mme Dr Laporte, j'ai terminé mes grades de 9, 10 et 11 au couvent de Saint-Basile et c'est elle qui a payé ma pension. J'aimais bien la vie de couvent, mais je m'ennuyais beaucoup.



Cécile et Alphée Michaud

J'ai fait mon cours d'infirmière à l'Hôtel-Dieu d'Edmundston de 1946 à 1949. J'ai terminé première de classe avec une moyenne de 94.8%. Je me suis mariée avec Alphée Michaud le 27 décembre 1949 à l'âge de 27 ans. Il était veuf avec trois enfants, Normand 10 ans, Lucien 7 ans et Nicole 6 ans. Nous avons eu un magasin pendant 25 ans et j'ai eu 5 autres enfants. Après la fermeture du magasin, je suis retournée travailler à temps partiel comme infirmière au Foyer pour personnes âgées de Saint-Basile.

Mon mari était ingénieur de locomotives pour le CNR. Il a dû aller travailler 14 étés en Gaspésie. Il était « reculé » à son travail ici et il fallait aller « bumper » les plus jeunes à New Carlisle.

Mes enfants sont :

Wildred s'est marié en 1971 et a une fille Nathalie qui travaille présentement pour la compagnie Fraser, département d'informatique. Elle a enseigné aux adultes à Blanc Sablon et aux autochtones de Shefferville.

Jean-Claude est marié avec Danielle Turgeon et ils ont deux fils, Mathieu et Vincent. Il a obtenu son diplôme en génie électrique du UNB de Fredericton et travaille présentement comme ingénieur inventeur pour Northern Telecom à Montréal. Il est aussi musicien, joue de la guitare et de l'orgue. Il a fait partie du groupe The Things avec Robert Giroux, Lawrence Morin et Charles Cyr. Il demeure présentement à Laval.

Thérèse demeure avec nous, c'est ma partenaire de voyage. En 1975, nous sommes allées à Rome avec le groupe de pèlerinage des handicapés, organisé par Jean Vanier.

Guy s'est noyé dans la rivière Iroquois le 10 mai 1969.

Paul vient de graduer à la polyvalente. Il aime voyager, il est venu à Rome lui aussi en plus d'avoir visité Vancouver et une partie de la Floride.

Tout ce que j'ai fait, j'avais toujours à cœur de bien le faire. J'avais toujours maman dans mes pensées et voulais qu'elle soit fière de moi.

Alphée et moi avons eu nos misères et nos peines, mais avec de la bonne entente et l'aide mutuelle, nous avons vécu une bonne vie. Pour combler mon bonheur, Alphée m'a acheté en 1972 la première terre que papa et maman avaient possédée et cultivée toute leur vie.

Cora est née le 7 avril 1924. Elle savait se faire aimer, elle pouvait obtenir tout ce qu'elle voulait de papa : des cents, bonbons ou sorties... Elle a eu des problèmes de santé dans son jeune âge, otites et même une pneumonie qui a failli la faire mourir. Après mon départ, ce fut son tour de traire les vaches et entrer le bois dans la maison. Elle était drôle et parlait beaucoup et se faisait facilement des amis. Elle jouait du piano, chantait et dansait très bien. Elle s'est engagée à 15 ans et a travaillé quelques mois à la fois à plusieurs endroits. Sa dernière place fut chez Edmond Cyr où elle fit la rencontre d'un ami, Albert Montreuil. Il était beau, bien habillé, avait de l'argent et conduisait un beau bicycle à gasoline.



Cora et Albert Montreuil

Il était bucheron et faisait son argent dans les chantiers de la province de Québec. Il a travaillé à Baie Comeau, Sept-Iles, Les Escoumins, La Malbaie etc.... Il était intelligent, bon parleur et le charme d'un garçon de 27 ans, Cora n'a pu résister. Ils se sont mariés le 9 septembre 1941 alors que Cora avait 17 ans. A l'automne, Albert est retourné dans le bois et Cora est allée passer l'hiver chez Lily à Saint-Hilaire.

Quand Albert a été appelé dans l'armée, pour s'exempter de l'entraînement militaire, ils sont allés retrouver les parents d'Albert, Willie Montreuil dans la paroisse de Rivière-Verte.

Il s'est acheté une auto et a fait du taxi entre les semences et les récoltes pour payer les dépenses de la terre comme l'engrais, les machines agricoles, les taxes etc. Il restait encore 7 frères et sœurs dans la maison familiale, ils étaient 10 dans une petite maison de 15 pieds par 20 pieds. Il y avait ½ étage en haut dans le grenier où tout le monde couchait. Il y avait deux chambres et un haut d'escalier. Cora et Albert couchaient dans la grande chambre, grand-père Montreuil dans la petite chambre et les autres comme ils le pouvaient dans le haut d'escalier mesurant 7 pieds par 15 pieds.

Les jumeaux, frère et sœur d'Albert, étaient de l'âge de Cora et les autres étaient plus jeunes. Une a dû subir une chirurgie pour appendicite, une autre pour les amygdales et les soins médicaux étaient coûteux durant la guerre. Il n'y avait pas d'assurance maladie et l'argent durement gagné passait aussi sur les vêtements et l'entretien de la famille. Albert avait une grande qualité, il avait de l'ordre. Ses machines agricoles étaient bien entretenues, ses chevaux bien soignés son bois bien cordé, son jardin en belles lignes droites, c'était beau à voir.

Cora tricottait, raccommodait, filait la laine, trayait les vaches, séparait le lait et préparait les bidons de lait pour la laiterie où on vendait la crème, faisait le beurre pour la famille, cuisinait cretons et boudin tout en aidant aux récoltes, s'occupait du jardin et des conserves et réussissait même à ramasser des fraises et framboises des champs. Plus tard, elle pensionna les maîtresses d'école.

Elle aimait les animaux et ceux-ci l'aimaient aussi, elle avait un don pour apprivoiser les animaux sauvages. Un jour, elle a soigné un hibou qui avait la patte cassée et quand il fut rétabli, il s'en est allé. Il revenait de temps en temps la visiter, il rodait autour de la maison. Cora lui donnait des gâteries et après les avoir mangées, il s'en allait. Elle a aussi eu des écureuils et une marmotte qui se promenait partout dans la maison sans rien briser ni faire de mal aux enfants. Elle sortait dehors comme un chien ou chat, mais revenait toujours. Les petits poulets montaient sur l'épaule de Cora et venaient chercher de la nourriture qu'elle tenait entre ses lèvres.

Elle eut son premier enfant, Rhéal, à l'âge de 23 ans. Il est marié à Juliette Bossé de Saint-Jacques. Ils ont une fille et demeurent à Toronto où Rhéal travaille dans les hautes constructions.

Chantal est arrivée ensuite et s'est mariée à 16 ans avec Roger Beaulieu de Rivière-Verte et ils ont trois enfants : Michael, Daniel et Paul. Chantal est caissière et Roger travaille sur une machine dans les bois pour Irving.

Roger est marié avec Lucille Lebel de Rivière-Verte et il travaille sur la construction à partir des feuilles de métal chez Fraser.

Marthe est mariée avec Normand Plourde. Elle a fait son cours d'infirmière et travaille à l'Hôpital Régional d'Edmundston. Elle étudie aussi en vue d'un diplôme de bachelière en nursing.

Pierre est étudiant à la polyvalente en arts industriels.

Luc n'a que 15 ans est aussi étudiant.

Cora a eu une vie semblable à celle de notre mère, sauf qu'elle a eu moins d'enfants. Elle devait aller chercher l'eau à plus de 1000 pieds de la maison. Grâce au support financier de Rhéal, elle réussit à avoir de l'eau courante à la maison et dans l'étable. Cet hiver-là, Albert a dû être hospitalisé pour abcès aux poumons, c'était en 1966. Ils ont eu plusieurs déboires : une horde de chien a tué 24 moutons; une autre année ils se sont fait voler une vache à lait. L'année dernière, Albert s'est fait ruer par un cheval et a dû se faire soigner pour plusieurs blessures à la tête, entre autre à un œil. Par miracle et grâce aux soins spécialisés au Centre médical de l'Université Laval il réussit à recouvrer la vue. Il a beaucoup souffert ainsi que sa famille de cet accident.

Cora a eu un petit dépanneur pendant 25 ans. Elle a un accordéon avec lequel elle joue encore. Ses enfants lui ont beaucoup aidé et l'ont beaucoup aimée. Ils ont aidé à réparer l'extérieur de la maison et son ambition est de réparer l'intérieur avant d'arrêter de travailler, elle fait des ménages dans les maisons privées. Albert est à la retraite, trait ses vaches et prévoit faire des semences encore au printemps.

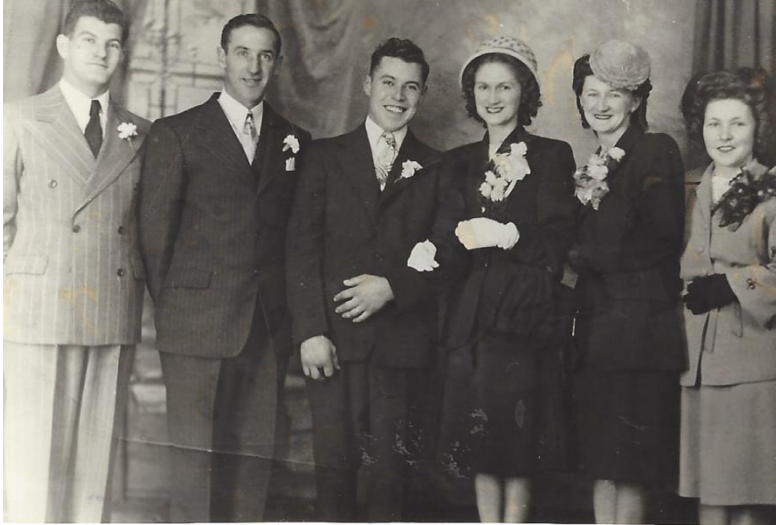
Cora a vécu une vie très dure et l'a réussie à force de courage et de foi, héritage de nos aïeux.

Thérèse, petite aux yeux noirs, est née le 27 août 1926. Je me souviens d'être allée chez tante Christine avec Lily, Zoël et Cora en attendant que les « sauvages » passent. Le lendemain, le lit de maman avait été descendu dans la salle à manger et elle tenait Thérèse, beau petit bébé, emmaillottée et portant une petite capuche blanche.

Thérèse grandit, elle était délicate, sensible et pleurait facilement. Un jour, elle pleura parce que se disputant avec ses sœurs. Estelle l'avait appelée « petit cheval à Eusèbe » et Cora l'avait traitée de grosse....elle en parle encore...

A 13 ans, elle était montée chez les colons avec Dan pour prendre soin du camp et faire à manger. Elle savait faire du pain, des ployes, des fèves au lard, de la soupe aux pois, des bouillis de viande salée, du gâteau... Elle était très propre et exigeait que les gars enlèvent leurs « gommes rubber » pour ne pas salir le plancher blanc qu'elle avait brossé avec une brosse raide et du savon de pays. Elle pleurait quand il entraient des mouches. Quand il s'ennuyait trop, Dan l'amenait passer la fin de semaine chez nous, mais elle remontait toujours.

Son premier engagement fut chez Frank Carrier, une maison de pension sur la rue Saint-François, alors qu'elle avait 14 ans. Elle réussissait à faire enlever les souliers et bottes aux pensionnaires et même patrons, surtout quand elle venait tout juste de laver le plancher. Tout le monde l'aimait et lui obéissait pour ne pas qu'elle ait à travailler trop fort. Elle est partie pour aller aider à tour de rôle ses sœurs (Estelle, Léone et Lily) quand elles avaient des bébés. Quand Léone est allées au sanatorium elle est allée demeurer chez elle 5 mois.



Gilbert et Thérèse au centre.

Elle s'est mariée avec Gilbert Cyr de Madawaska le 5 novembre 1947. Il travaillait chez Léonide Gervais comme homme à tout faire. Il réparait la machinerie, trayait les vaches et entretenait les bâtiments. Thérèse travaillait chez Léone et Léonide, et leur a organisé un appartement dans le haut de leur maison. Les deux femmes en avaient plein les bras avec huit enfants, en plus des pensionnaires le temps des patates, le jardin, le lavage, repassage et reprisage.

Mariette, Réal et Louise sont nés chez Léone, dans sa petite chambre. Le jour du service funéraire de Willie Lebrun, notre frère par alliance, ils se sont acheté une maison sur le chemin de la Pointe aux Bouleaux à Ste-Agathe. Comme elle avait une auto, elle a continué à venir aider Léone. Elle a eu quatre autres enfants à Ste-Agathe.

Finalement, Bert a eu un travail au moulin de Millinocket. Ils ont vendu leur maison et sont déménagés pour de bon. Ils ont complété leur famille avec deux autres enfants, soit Gail et Paul.

Mariette est mariée avec J Demartino et ont un fils, Jimmy.

Louise est mariée avec M Campbell et a eu un accident le jour de son mariage qui l'a laissé partiellement handicapée. Elle travaille au moulin de Great Northern quand même.

Rhéal est célibataire et travaille à West Palm Beach, Floride.

Janet est mariée avec Harold Cummingham et ont une fille. Janet travaille comme secrétaire pour Pratt & Whitney, et son mari vend et pose du couver-plancher. Ils demeurent à Hartford,Connecticut.

Allen est célibataire et travaille comme ingénieur pour l'Univesité du Maine.

Gail, Mme Lapointe, attend un enfant en mai.

Paul a 17 ans et est étudiant.

Thérèse et Bert habitent une belle maison que Bert a finie lui-même. Ils ont aussi un beau chalet près d'un lac et Thérèse est heureuse.

Maintenant, la petite dernière, Claire, est née le 11 mars 1929. Maman a failli mourir d'une hémorragie. Père Lagacé est même venu lui administrer les derniers sacrements, mais en voyant la famille, il a supplié Dieu de garder cette mère avec ses enfants, Estelle n'avait que quinze ans. Elle s'était trop surmenée, elle voulait peindre partout avant d'accoucher et la senteur de peinture n'a pas dû l'aider non plus. Elle a repris des forces. Treize mois plus tard, soit le 24 avril 1930, Janita est arrivée, et ce fut la fin. Maman mourut trois jours plus tard, le 28 avril 1930. Claire a survécu, elle était frêle et Estelle et Lily en ont pris bien soin. Je crois qu'elle a été assez heureuse jusqu'à ce qu'on s'en aille chacun notre tour...elle a commencé à s'ennuyer, pleurait souvent. Elle allait à l'école, faisait ses devoirs et apprenait facilement. Elle aussi avait son travail, elle trayait les vaches avec Alice, la femme de Dan, lavait la vaisselle, entrait le bois etc... Vers treize ans, l'éducation de la petite école étant limitée, papa a obtenu une place pour elle au couvent de Saint-Basile avec les travaillantes. Elle devait avoir des heures de classe comme récompense de ses heures de travail. Elle a travaillé aux cuisines, au jardin avec Sr St-Joseph et bien d'autres travaux difficiles et malsains pour son âge. Elle se sentait en prison.

Un jour, après investigation, j'ai appris que Claire ne recevait pas ses heures de cours promises et qu'elle n'était pas traitée comme on pensait. J'allais la visiter souvent, au moins une fois par semaine. Claire a développé un genre d'exzéma, elle en avait partout, dans les cheveux, le visage, derrière les oreilles. Ça coulait et c'était triste à voir chez cette pauvre enfant. Les médecins ne semblaient pas trouver de remèdes. Papa s'est décidé à l'amener à Québec pour la faire soigner. Il a fallu lui couper les cheveux, ils n'ont pas réussi à la guérir, mais l'ont soulagée.

Un jour, j'ai voulu laisser ma place chez M. Thériault parce que je trouvais qu'il y avait trop de travail. Mme Thériault m'a offert de garder Claire avec moi; elle pourrait aller à l'école et m'aider les soirs et les fins de semaine. Cet arrangement a marché pour un bout de temps, mais ils avaient 6 enfants et ça faisait beaucoup de monde. Claire étudiait à l'Académie Mgr

Conway et il fallait payer \$9.00 à l'institution, parce qu'elle n'était pas originaire de la ville d'Edmundston. Elle put rester avec moi jusqu'à la fin de l'année scolaire fin juin.

Elle est allée travailler à la maison privée chez Harvey Quick Lunch alors qu'elle n'avait que 14 ans et qu'on la faisait beaucoup travailler. À l'automne, elle est allée habiter chez les Filles de la sagesse ce qui lui permettait d'aller à l'école en échange de services à la congrégation. Elle a bien réussi sa 9^{ième} année, elle était deuxième de sa classe. A 15 ans, elle a travaillé comme serveuse de table au Silver (Hôtel Royal) et y est restée un an et demi.

Quand Thérèse est allée travailler au Sanatorium, elle a amené Claire avec elle où elle a travaillé deux ans et demi. Elle a rencontré un jeune homme anglophone, Raymond Moore, mais comme il n'était pas catholique et que sa mère était divorcée, je lui ai conseillé d'attendre, que ce serait un mauvais parti pour elle. Elle a été patiente et ça lui a servi; deux semaines plus tard, Léon Sirois arrivait de l'armée. Il était beau garçon et bon chrétien, il n'abusait pas de la boisson. Leurs amours ont fleuri et Claire s'est mariée à l'âge de 19 ans le 16 août 1949.



Claire et Léon Sirois

Quand ils sont revenus de voyage de noce, ils sont passés voir Lily à Dalhousie, Claire voulait présenter son mari à sa marraine. Léon est entré seul avec sa valise, ils voulaient jouer un tour à Lily. Il a demandé à celle-ci de lui vendre ses souliers. Lily, bien entendu ne voulait rien savoir. Léon a insisté en disant qu'il en avait besoin, elle s'est fâchée et l'a mis à la porte. Ils ont bien ri quand elle a découvert que son acheteur de souliers était le mari de Claire.

Ils sont allés s'installer à Limestone Maine alors que Léon travaillait comme maçon dans les hangars secrets de l'armée américaine. Nicole est née le 8 octobre 1949. Ils sont déménagés ensuite à Madawaska où Léon travaillait le ciment pour la nouvelle High School de Madawaska Maine. Ils se sont acheté une maison à St-David et Claire eu sa deuxième fille, Mona. Elle dû prendre un repos et ils sont partis en Floride pour six mois, laissant les filles derrière chez Dan et Alice. Au retour, Léon s'est trouvé du travail au connecticut dans une manufacture de

« stainless steel ». Claire allait beaucoup mieux et ils y sont restée six mois. Léon est tombé malade et ils sont revenus chez Thérèse à Ste-Agathe. Les médecins ne savaient pas ce qu'il avait. Dr Stein lui a diagnostiqué une crise cardiaque et l'a condamné au repos pour six mois. Claire était enceinte. Léon décida d'aller consulter à Montréal au Royal Victoria, il était en train de perdre son emploi, ses assurances et peut-être sa femme. A Montréal, ils n'ont rien trouvé et ils l'ont renvoyé en disant que puisqu'il travaillait fort l'été, c'est l'immobilité de l'hiver qui lui causait des malaises.

Léon est arrivé à pied à la gare centrale de Montréal avec sa valise et son chapeau sur le derrière de la tête avec une envie de poursuivre le médecin qui l'avait condamné au lit pour six mois. Au retour, Léon a acheté une terre qu'il possède toujours. Ils y ont une belle maison sur le bord du lac Ste-Agathe et c'est vraiment beau surtout l'été.

Michael est né au lac Ste-Agathe. Pauvre petit bonhomme, à trois mois, il était couvert d'exzéma. Les jours, les nuits, il se grattait jusqu'au sang, malgré ses petites mitaines de coton. À trois ans, tout disparu, il était guéri.

James aussi a été malade, mais maintenant il est âgé de 21 ans et est gradué de la High School de St-Cloud, Floride.

Nicole est mariée à Raymond Lévesque et ont une fille, Shelly. Ils demeurent à Frenchville ou Raymond exerce un métier dans la construction et la vente de matériaux de construction.

Mona travaille pour C.I.T.A. qui est un programme local subventionné par le gouvernement.

Michael est étudiant au High School de Madawaska et est professionnel de « skateboard ». Il gagné des prix à Edmundston et en Floride au printemps 1978.

Claire et Léon s'attendent de se retirer du travail dans deux ans et espèrent finir leurs jours en Foride l'hiver, où ils ont une propriété, pour revenir passer leur été dans leur maison-mobile à Iroquois, N.B.

Janita, petit bébé de trois jours a été placée chez Mme Ernest Marchand pas loin de chez nous. Sa mère était sage femme et connaissait bien des remèdes aux maladies du temps.elles espéraient bien la sauver, mais elle est décédée un mois et demi après maman.

Maman n'avait que 36 ans quand elle est partie. Le Dr Guy l'avait opérée à la maison, les mauvais chemins du printemps ne permettait pas les déplacements. Le matin, maman nous semblait en bonne condition, elle était assise sur son lit et brossait ses cheveux pendant que nous quitions pour l'école qui était toute proche. Elle nous a dit « bye » et « faites les bonnes filles ». À la récréation, quelqu'un vint nous chercher, maman étai morte. Quand je l'ai vue, étendue sur le grande table, les yeux fermés avec des cernes noires sur les paupières, son visage blanc ciré, quelque chose s'est détraqué en moi. Tout le monde pleurait, mais moi je ne le pouvais pas.

Dr Sormany et Dr Guy ont passé la journée avec nous (il fallait attendre le gel de la nuit pour reprendre la route boueuse), Dr Sormany essayant de nous consoler du mieux qu'il pouvait alors que Dr Guy (à mon avis) ne s'occupait qu'à bien se nourrir en se demandant comment il allait sortir de cette concession. Il fallut attendre tard la nuit pour qu'ils puissent reprendre le chemin du retour.

Maman nous avait cousu de belles robes en soie pour Pâques, une jaune, une rose et la mienne était vert lime. Nous avions des bas assortis avec une paire de souliers en cuir patin. Pour le deuil, les femmes ont décidé de teindre nos robes et nos bas en noir et elles ont placé une grosse boucle noire au dessus de la porte. La veillée du corps débuta, jours et nuit, les gens venaient jusqu'au premier mai, jour de l'anniversaire de Dan. Il ne l'a jamais oublié, il revenait du bois où il avait passé l'hiver et venait aider pour les semences. Il a payé la tombe à maman, papa ayant dépensé pas mal d'argent dans la rénovation de la maison et l'achat d'une terre à bois dans la bourdoune.

Le corbillard est arrivé tôt. C'était une cariole noire avec des lanternes de chaque côté, tirée par des chevaux noirs ayant des couvertures noires avec des franges. Des pompons noirs avaient été mis dans la bride des chevaux de chaque côté. Le cortège partit juste avant la levée du soleil, parents et amis accompagnèrent maman jusqu'à l'église de Baker Brook.

Le retour fut pénible, tout le monde pleurait, papa, Dan, Estelle, Lily, Zoël et Léone. Quant à moi, Cora, Thérèse et Claire, nous ne réalisons pas la perte, nous étions trop jeunes. Nous allions souvent voir dans la chambre neuve si elle y était et ceci déclenchait des sanglots chez les grands.

Maman nous a laissé en héritage une fierté, une piété profonde, une belle maison bien meublée pour l'époque, des instruments de musique et un goût pour chanter.

Elle a fait promettre à papa de nous faire réciter le chapelet tous les soirs et il tenu promesse. Aussitôt après souper, avant que les grands sortent, il nous appelait : « Venez dire le chapelet »

Souvenirs personnels

Cécil Landry-Michaud.

Chapitre 8 - Famille de Céлина Ouellette-Lebrun



Céлина est la 4^{ième} enfant de Edouard et Osithé. Née le 6 octobre 1895, elle est baptisée à Saint-Hilaire quelques jours plus tard. La famille d'Edouard Ouellette habite alors le Rang des Ouellette, Collin Office ou bien Concession des Barbus.

Après une enfance normale vécue sur la ferme, elle épouse à 20 ans Wilfrid (Fred) Lebrun. Entre temps, la paroisse se divise en deux et une partie devient Baker Brook. C'est à Baker Brook que Céлина et Fred élèvent leur famille. Gilles est né en 1916 est suivi de près par Germaine, Fernande, Énoil et Roland, tous nés entre 1922 et 1924. Alors que Fred tente sa chance dans l'Ouest canadien avec la famille de son oncle Donat Daigle, les deux plus jeunes décèdent de la coqueluche.

Bien qu'étant très jeune à cette époque, je (Fernande) me souviens du retour de mon père et des deux petits cercueils blancs dans la maison. Comme c'était l'hiver, on les place dans le charnier. Au printemps, on dépose les tombes en terre et on dépose sur leur tombe deux beaux petits monuments, ce sont les premiers sur le lot Lebrun.

La naissance de Raoul en 1926 ramène la joie dans la famille, mais menace la santé de ma mère. C'est pourquoi la naissance de Bertrand ne survient que huit ans plus tard, en 1934.

En revenant de l'Ouest, mon père devint sessionnaire au Canadien National. Il deviendra en 1939, comtremaître au Canadien National et la famille déménage à Edmundston.

Gilles, l'ainé, fait ses études chez les Frères du Sacré-Cœur à St-Hyacinthe et à Granby. Soldat et aviateur pendant la guerre de 1939-45, il travaille ensuite comme agent d'assurance auprès de la Société Assomption dans la région de Grand-Sault. Après avoir été pendant 22 ans fonctionnaire du gouvernement, section ministère du travail à Edmundston, il se retire en 1977. Gilles a épousé Marguerite Poirier, sœur du Père Albert Poirier, curé de Baker-Brook.

Cinq enfants sont nés de cette union : Jean-Marie, Francine, Noëlla, Bernadette et Nicole. Ils demeurent maintenant à Saint-Hilaire.

Germaine entre pensionnaire chez les Sœurs Grises de Montréal à l'âge de 13 ans. Elle y demeure quatre ans jusqu'à l'obtention de son brevet. Elle se marie à Eddy Lacombe à l'âge de 26 ans et donne naissance à onze enfants : Fernande, Huguette, Enoil, Maurice, Robert, Marie-Paule, Jacqueline, Ginette, Anne et Luc. Tous sont instruits et établis dans la région, sauf Fernande et Huguette.



Famille Germaine et Eddy Lacombe

Quant à moi, Fernande, j'ai fait mes études au complet chez les Filles du Mont-Assomption de Campbellton. En 1937, j'entre au noviciat de la Congrégation à l'âge de 17 ans. Bertrand avait alors 2 ans et demi et c'est lui qui m'a manqué le plus. Il disait : »Non, je veux pas que Ménande s'en aille. « Ma carrière d'institutrice se répartit comme suit : deux ans et demi Campbellton, quatre ans à Saint-Jacques, deux ans à Atholville, deux ans à Allardville, quinze ans à Edmundston, trois ans à Caraquet et huit ans de bénévolat à la maternelle Rochelieu, où je besogne encore.



Fernande Lebrun

Au sortir de l'école, Raoul suit un cours en agriculture à Memramcook où se trouvait anciennement le collège Saint-Joseph. Dans le temps, mon père avait acheté la terre de

François Bélanger à Baker Brook et il dirigeait sa ferme tout en travaillant au Canadien National.

Raoul ressemble à ma mère, mais a le caractère de mon père. En 1937, il devient soldat volontaire dans le régiment « La chaudière » de Québec. Il bataille en Europe, dans plusieurs pays. À son retour, il nous amuse avec ses imitations des Marseillais. Il se trouve un emploi comme facteur à Edmundston. Raoul a épousé Patricia Durepos de Saint-Quentin.



Raoul et Patricia Lebrun

En repassant la généalogie des Lebrun, on découvre des jumeaux ici et là. Eh bien Raoul et Patricia auront deux couples de jumeaux : Fernand et Fernande, Robert, Michel et Micheline, et pour finir, Lise et Louise. À l'âge de 33 ans, en 1959, Raoul meurt à la suite d'un accident d'automobile. Il fut le premier à partir de la famille unie que nous formions avec papa Fred et maman Céline. Le coup fut dur et la blessure, longue à guérir.

Bertrand commence ses premières années scolaires à Baker Brook et continue à l'Académie Conway d'Edmundston. Il fait ses débuts de collégien à l'Université Saint-Louis, située dans les baraques militaires dans la paroisse actuelle de Sacré-Cœur d'Edmundston. Ses études terminées, il entre à la compagnie de finances Niagara, d'abord à Alma, Québec, où il agit comme gérant, et plus tard à Grand-Saut, comme gérant de crédit pour la compagnie Irving. Maintenant, il exerce la fonction de shérif-coroner à Edmundston et est échevin depuis sept ans à Saint-Jacques. Il a épousé Anice Aucoin et ils ont deux filles, Lynn et Sylvie.



Bertrand et Janice Lebrun

Les membres de la famille ne sont pas nombreux, mais nous sommes très unis. De nos parents, nous avons hérité du sens du devoir accompli. Maman très pieuse, et secondée par notre père, nous levait tous pour la messe de 7h30, nous ne demeurions qu'à quelques minutes de l'église.

Papa, toujours joyeux et plein d'humour était aimé de tous. Maman ne parlait pas beaucoup, mais avait un bon sens de l'humour. Mon père soignait son langage, lisait beaucoup et aimait être sur ses quatre épingles (bien habillé). Les voisins s'assemblaient souvent chez nous pour discuter avec lui de politique ou autre. Claude-Henry Grignon, auteur d' « Un homme et son péché » est cousin germain de mon père du côté de grand-mère Lebrun. Mon père prend sa retraite à l'âge de 54 ans, à la suite de plusieurs crises cardiaques et décède à l'âge de 79 ans. Le jour de sa fête, il est exposé au salon funéraire.

Ma mère a une grande dévotion à la Sainte vierge et le dimanche après-midi, elle prie longuement à l'église. Son dévouement pour sa famille est remarquable, on la trouve toujours à coudre ou réparer des vêtements. Elle prend soin de Grand-père Lebrun, malade d'un chancre à la bouche, jusqu'à sa mort. Quand papa est devenu cardiaque, elle le soigne comme un enfant. Elle est pour nous un exemple vivant de la charité. Pendant la crise 1933, elle donne du lait à des gens pour leurs bébés. Maman était douce, patiente, mais ferme.

À Noël, papa et maman montaient souvent au Rang des Ouelette, chez son frère Timothée pour une veillée. Gilles aidait aussi oncle Michel pour les foins. Germaine et moi aimions rencontrer nos cousines Hilda, Florence, Corinne et Réjeanne, Huguette était petite dans ce temps-là. C'es chez mon oncle Timothée que j'ai assisté pour la première fois à la naissance d'un poulain. Florian court à la maison pendant que tante Odile crie : « vite, vas chercher ton père, faut pas qu'on le perde ». Dans ce temps-là, Hermel n'était pas très grand et Guillemond se trainait et mouillait encore le plancher. Nos cousines ne venaient pas souvent, c'était un évènement quand le quatuor des filles à « Mothé » venaient à Baker Brook.

À l'automne 1965, nous avons eu le bonheur de fêter les noces d'or de mes parents, cinquante ans de mariage ça vaut la peine d'être fêter. J'étais alors mère-supérieure à Bas-Caraquet. Gilles vint me chercher. Le père Desjardins célèbre une messe d'action de grâce à

la Cathédrale d'Edmundston. Après la messe, la famille se réunit pour le souper et la soirée au restaurant la Marquise d'Edmundston.



Devant : Wilfrid, Germaine et Céline. Derrière : Gilles, Fernande et Bertrand

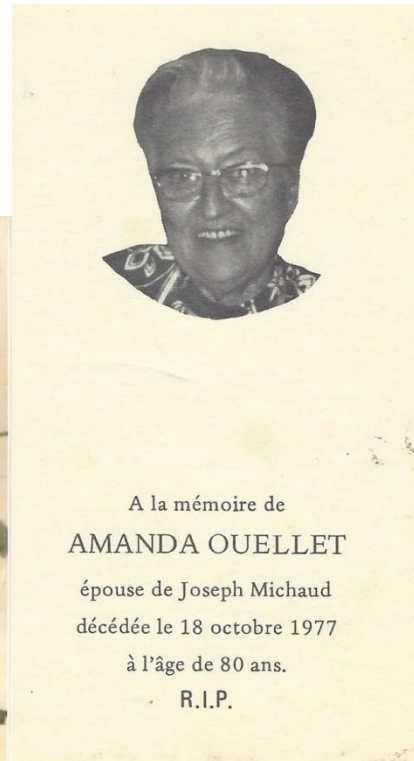
Âgée maintenant de 83 ans, elle réside au Foyer Sainte-Élizabeth de Baker Brook



Céline aujourd'hui.

Avant de clore cette courte biographie de la famille Fred et Céline Lebrun, il convient de remercier le Seigneur pour toutes les grâces qu'il s'est plu à déverser sur chacun de ses membres. Pussions-nous, à leur exemple, vivre une vie calme, paisible et aimante. Notre force, nous la trouverons au contact de la Vierge et du Christ.

Chapitre 9 - Amanda Ouellette-Michaud



Famille à Amanda : Gérard et son épouse et leur fils Claude.

L'année 1897 amène une nouvelle venue dans la famille Ouellette. Effectivement, par le samedi 1^{er} mai, Osithé met au monde une fille qu'on nomma Amanda.

Encore enfant, elle démontre des goûts marqués pour la couture. Elle les a mis à jour pour la première fois à l'âge de 14 ans alors que sa sœur aînée voulait se faire une robe, mais ne comprenait pas le patron. Amanda, qui comprenait bien le patron offrit de la faire. Il n'en était pas question. Alors elle se sauva, s'enferma dans la chambre avec le patron et le tissu, laissant sa sœur dans tous ses états. Quelques heures plus tard, Amanda sortit de sa chambre avec la robe qui semble-t-il allait comme un gant à sa propriétaire.

Elle s'est mariée à Joseph Michaud en 1914 et ils se sont installés à la Rivière-à-la-truite et Edmundston. En 1915, naît leur premier enfant, Gérard. Comme Joseph travaille pour une compagnie de construction, la famille fut appelée à déménager souvent. C'est ainsi qu'en 1929, après être demeurés quelque temps à Dalhousie, c'est la grande ville : Montréal. Ils ont donc dû s'adapter à un mode de vie différent et comme le parler brayon est très peu connu à Montréal, chacun a dû faire un effort pour se faire comprendre. Il n'était plus question de « crosser la way pour se rendre au portrait », il fallait plutôt traverser la rue pour se rendre au cinéma.

Tout alla bien jusqu'en 1935. Un matin de cette année, Joseph fut témoin d'un accident qui le bouleversa beaucoup. En prenant l'autobus, un travailleur est tombé la tête sous l'autobus. Joseph a dû aider à le mettre sur une civière. Durant la journée, probablement pré-occupé par les événements du matin, Joseph tombe d'un échafaud à 100 pieds du sol et meurt sous le choc.

Amanda travaillait alors dans une usine où elle gravit rapidement les échelons à cause de son talent. Ainsi, elle devint dessinatrice de mode pour plusieurs usines. Elle travaillait de plus pour la cause des syndicats. Femme de caractère, elle savait faire la part entre les patrons et les ouvrières. À force de travailler, elle gagna plusieurs causes.

Elle décida enfin de produire à son propre compte, elle avait déjà une clientèle personnelle, des gens très hauts placés. Elle était avangardiste et réputée, elle savait prévoir la mode d'avance.

Pour un mariage, elle avait habillé une trentaine de personnes. Elle produisait deux à trois robes par jour. Lorsqu'elle prenait des surplus de commande, elle pouvait sortir quatre à cinq vêtements par jour. Elle dessinait ses propres patrons et la finition se faisait à la main. Elle faisait même de magnifiques chapeaux.

Elle produisait tellement que son propriétaire voulut lui charger un loyer d'affaires. Pour vérifier si elle faisait commerce, il s'installa une échelle qui allait jusqu'à sa fenêtre. Quand Amanda l'aperçut dans la vitre, elle faillit le jeter en bas.

Amanda était une femme de caractère; elle était dure mais juste et savait tenir parole; c'était une femme de victoire. Lorsqu'elle jouait aux cartes, elle n'aimait pas perdre et prenait les moyens nécessaires pour gagner.

Elle aimait beaucoup recevoir, surtout les gens du Nouveau-Brunswick. Comme elle était bonne cuisinière, elle savait préparer jusqu'au dernier détail la venue des invités.

La crise économique fut particulièrement difficile à Montréal. Comme il n'y avait pas de fermes, les gens devaient tout acheter. Après le souper, tout était mort, le tramway arrêtait et les lumières fermaient. Il y avait un important manque de chauffage et de nourriture.

En 1936, Gérard se maria avec Marie-Irène Desormeaux à Saint-Arsène de Montréal. L'année 1937 voit naître leur premier enfant qu'ils nommèrent Claude. Gérard travaille alors à réparer les télévisions, mais il se fait voler tout son équipement. Il entre donc à l'emploi d'une usine de minutions, il travaille à la fabrication des torpilles. Il occupe le poste de assistant-contremaître, puis de contremaître. Ensuite, après avoir livré du lait pendant cinq ans, il s'achète un taxi, mais doit abandonner après des difficultés avec la pègre de Montréal. Par la suite, il travaille durant 25 ans dans une quincaillerie. Il termine en travaillant dans une librairie et en conduisant un taxi.

Trois autres enfants se sont alors ajoutés à Claude : Jean en 1939, Nicole en 1941 et enfin Robert en 1945. Lorsque le foyer de Gérard se dissout, Amanda prend la charge des enfants. Gérard était alors dans l'impossibilité de les garder, étant chauffeur de taxi et travaillant de jour et de nuit.

Claude étant le plus vieux des enfants de Gérard, c'était son devoir de défendre son jeune frère Jean. Cependant, il n'était pas batailleur; ils étaient deux à se faire battre. Un soir où Claude est revenu en pleurant après s'être battu, son père l'a engeulé. Claude, tellement choqué est ressorti et est allé battre quelques autres jeunes dans la rue. Après avoir fait un an d'aviation, il devient assistant-directeur d'une maison de délinquance. Il est présentement professeur de français, est marié avec Jacqueline Lachapelle et ils ont deux filles : Sophie et Myriam.



Jean est le célibataire de la famille. Il est grand travailleur et toujours prêt à aider. Il a travaillé longtemps pour la compagnie Pepsi Cola de Montréal.

Vient ensuite Nicole. Mariée à Michel Plante, elle travaille jusqu'à sa première grossesse. Le 17 mars 1974, Claude lui faisait remarquer qu'elle et lui avaient vécu au moins la moitié de leur vie, mais huit mois plus tard, le 5 novembre de la même année, Nicole décédait d'un cancer laissant quatre orphelins : Lyne, Manon, Michel Jr et Maryse.



Le dernier de la famille, Robert étudia jusqu'à sa 11^e année. Il a travaillé dans une usine d'assemblage. Il est présentement à l'emploi du pénitencier Saint-Vincent de Paul et demeure à Annonciation. Marié à Colette Grenon, il est le père de quatre enfants : Vivianne, Josyane, Éric et Sylvain.

Gérard se retrouvait souvent à jouer le rôle de médecin. Claude en jouant était tombé sur une boîte vide de sardines et s'était fait une coupure de six pouces sur la fesse. Il saignait beaucoup. Gérard lui a alors mis la fesse sous le robinet pour la nettoyer et lui a ensuite vidé une boîte de gros sel...la guérison a été rapide. C'est ainsi qu'il nettoyait les belssures, sans avoir à consulter qui que ce soit.

Amanda retourna à Saint-Hilaire, Nouveau-Brunswick pour y finir ses jours. En 1976, elle cousait encore une robe de graduation pour une petite-nièce qui graduait infirmière. Elle décéda peu après.

Chapitre 10 - Timothée Ouellette



Timothée est né le 24 janvier 1899 à Saint-Hilaire et est l'avant-dernier enfant d'Edouard et Osithé Ouellette de la concession des Barbus.

Dès l'âge de douze ans, Timothée fut appelé à prendre la relève sur la terre familiale, son père étant très malade. Ce dernier mourut quelques années plus tard en 1917, lui léguant la ferme et le soin de pourvoir aux besoins de sa mère. Elle demeura avec lui jusqu'à son deuxième mariage avec Sévérin dit Ernest Pelletier, le 18 octobre 1919.

Il épousa Odile Lainey, fille de Joseph et Catherine Bélanger, le 11 février 1918. Odile était la « maîtresse d'école » de l'école du Rang des Ouellette et ses qualités personnelles attiraient bien des soupirants. C'est Timothée qui fut l' élu de son cœur. On raconte que la journée était très froide et les chemins mauvais. De plus, l'église était très éloignée, les vins de bettes et de cerises qu'on gardait précieusement pour de telles occasions furent très bienvenus.

Les premières années de leur mariage, Timothée, comme la plupart des jeunes hommes de son temps, passait la saison hivernale dans les chantiers de l'Allagash, Maine. Les Ouellette tout comme les autres « barbus » étaient de gros travailleurs. On raconte qu'en automne, Michel, Timothée et un groupe du rang étaient montés se chercher du travail pour l'hiver. À leur arrivée au camp, on leur dit que l'équipe de bucherons était complet. Toutefois, le « patron » ayant appris qu'il s'agissait d'un groupe de « Barbus » leur trouva bien vite une

place pour l'hiver. On dit même qu'il aurait renvoyé d'autres bucherons pour leur faire de la place.

Sur la ferme, il s'occupa aux travaux habituels de la terre et son plus jeune frère Claude l'aida pendant plusieurs années. Puis, quelques temps après le mariage de celui-ci avec Alice Lévesque, Claude et sa jeune épouse décidèrent d'établir leur foyer à Edmundston.

Après 6 ans du mariage d'Odile et Timothée, quatre « petites barbues » avaient vu le jour : Hilda, Florence, Corinne et Réjeanne, mais aucun petit « barbu » pour Timothée. Enfin, un premier fils, Florian fut accueilli avec joie, un cultivateur compte beaucoup sur la venue de garçons pour la continuité de la lignée et de la ferme. Deux autres garçons suivirent, Aldéo et Hermel. Vinrent ensuite une fille, Dorice qui mourut à 18 mois puis un autre garçon, Guillemond suivi d'une autre fille, Dorina qui décéda également à l'âge de 13 mois. Enfin, deux autres enfants, Huguette et Raymond vinrent compléter cette belle famille.

Quand les premiers enfants commencèrent à grandir, Timothée et Odile firent l'acquisition de quelques terres avoisinantes et la ferme prit rapidement de l'expansion. On y comptait des vaches, cochons, poules et des chevaux, sans oublier le chien, animal préféré de Timothée.

Lorsque la famille était jeune on embauchait un homme pour aider aux travaux de la ferme durant l'été. Les instruments aratoires étant rudimentaires à l'époque, le travail était presque complètement manuel. Le foin coupé à la faucheuse, ensuite était mise en rangs avec un rateau tiré par un cheval conduit par l'engagé, ou une des filles si le cheval était assez commode.

Ensuite après avoir laissé sécher le foin pendant quelques heures, les enfants avec des fourches, faisaient des tas de foin qu'on appelait des veilloches. L'après-midi ou le lendemain, les hommes les chargeaient avec des fourches sur des voitures appelés « wagons » qui étaient tirés par des chevaux. Les enfants foulaient le foin et le plaçaient sur la voiture à mesure qu'on le chargeait. Ensuite, dans la grange il était entassé dans le « fanni » par une grosse fourche qui montait le foin avec un câble d'acier qui roulait sur les poulies qu'un cheval tirait. L'automne ou l'hiver, une grosse machine à presser allait de ferme en ferme presser le foin qu'on voulait vendre.

Pour les récoltes, le grain était engrangé un peu de la même manière, le battage du grain comme le pressage du foin avait ordinairement lieu durant l'hiver. Avec l'arrivée des moissonneuses on battait le grain directement dans le champs et on utilisait la paille comme lit pour les animaux dans l'étable.

Il y avait aussi des moutons pour la boucherie, mais surtout pour la laine; les toisons étaient mises dans des sacs en attendant une belle journée ensoleillée avec un bon vent pour la laver et la faire sécher. C'était pour les plus vieilles filles une journée de congé de l'école, accepté par l'institutrice à qui il manquait beaucoup d'élèves ces jours-là. On ébouillantait d'abord la

laine dans une grande cuve pour enlever la graisse et toutes les saletés. On la rinsait plusieurs fois à l'eau tiède et on la déposait ensuite dans les paniers où l'eau pouvait couler. Après qu'elle était bien égouttée, on l'étendait sur des clôtures de broche carrelées. Dans l'après-midi, on la remassait dans des sacs ou de vieux draps. Il ne restait plus qu'à l'écharpiller, la défaire avec les doigts et enlever les parties qui n'étaient pas bonnes. Elle était ensuite envoyée chez l'écardeur pour être mise en rouleaux. On filait ensuite la laine et la tricotait pour faire des bas, des mitaines, combinaisons, chandails, couvertures etc.. souvent en balançant le berceau du dernier-né.

Odile était très active quoiqu'elle était très petite. Les veaux, les cochons à élever étaient ses tâches préférées et apparemment, elle réussissait bien dans ce domaine. De plus, elle aidait à traire les vaches, faisait le beurre, soignait les poules et cousait pour sa famille tous les vêtements. De plus, quand ses grandes filles ont fini leurs grades à l'école du rang, elle leur a transféré le métier de fermière et est retournée à l'enseignement. Elle enseigna jusqu'à l'âge de 60 ans. C'était une bonne maîtresse selon les parents, et une maîtresse fine selon ses élèves. Elle avait vraiment le tour pour réussir avec les plus difficiles comme avec les dociles. Elle avait une belle voix, plusieurs se rappellent des chansons qu'elle chantait.

Si on demandait à Timothée ses meilleurs souvenirs, à part ceux passés en famille, les sucres sont sans doute au premier rang. Il y consacra une bonne cinquantaine de printemps, débutant en 1927, sur un des terrains à Riceville avec 900 entailles. L'eau était alors ramassée à pied, mis dans un tonneau tiré par un cheval et bouillie dans un chaudron de fer. En 1939, il décida d'agrandir son domaine en louant un terrain de la compagnie Fraser à Rivière-à-la-truite. Une casserole bouillait l'eau des 2000 entailles. De 1945 à 1970, la transformation des produits de l'érable se faisait dans ce qu'on a appelé depuis, la « vieille cabane » sur le terrain qui appartenait autrefois à John Baker, environ 2500 érables étaient entaillées chaque printemps. En 1970, une nouvelle érablière a été construite et le nombre d'entailles a grimpé à plus de 3200. Aujourd'hui, l'eau est consommée à l'aide d'un évaporateur au rythme de 90 à 100 gallons à l'heure. Aldéo a pris la relève après avoir assisté son père pendant de nombreuses années.



L'eau d'érable était ramassé par les gens qui allaient d'un érable à l'autre en raquette et venaient transvider leurs chaudières dans un tonneau tiré par un cheval.

Nous sommes unanimes pour proclamer Timothée comme meilleur artisan des produits de l'érable de la région. Vous direz sans doute que notre jugement est biaisé, puisqu'il s'agit de notre grand-père, mais si vous en aviez mangé autant que nous, vous changeriez d'avis.

Au cours des années, Timothée a acheté plusieurs terres avoisinantes et a fini par devenir un des grands cultivateurs de Saint-Hilaire. Ses talents d'administrateur étaient remarquables et il en a fait profiter son entourage et sa paroisse en s'impliquant dans de nombreux organismes. Il a été membre du conseil de comté pendant 35 ans, servant les intérêts de ses concitoyens. Il fut également un des membres fondateurs et un directeur de la Caisse populaire de Saint-Hilaire, conseiller de la coopérative du Madawaska et fondateur et directeur de la laiterie Sanitaire.

On dit que Timothée parlait vite, mangeait vite, marchait vite, travaillait vite et même bien des jeunes ne pouvaient le suivre. Il ne parlait pas souvent, mais quand il le faisait, on écoutait.

Aujourd'hui il est un champion incontesté au Charlemagne.

En janvier 1973, Timothée perdit sa compagne Odile qui l'avait cotoyé et secondé pendant plus de 55 ans. Cependant, nous avons le bonheur aujourd'hui de l'avoir avec nous et espérons le garder encore longtemps.



De gauche à droite devant : Raymond, Timothée, Odile, Huguette. Derrière : Guillemond, Hermel, Aldéo, Florian, Réjeanne, Corinne, Florence et Hilda.

Enfants de Timothée et Odile :

Hilda, l'ainée de la famille de Timothée et Odile est née le 27 novembre 1918. Elle commença l'école quelques mois avant ses 5 ans. Une cousine un peu plus âgée, Yvette à Michel, demeurait avec la famille afin de pouvoir aller à l'école, puisque l'école de Riceville fermait l'hiver. Elle fut une excellente gardienne en prenant bien soin de la petite Hilda, qui devait marcher assez loin pour se rendre à l'école. Cette dernière était une élève docile, studieuse et toujours à son devoir. Elle aidait ses plus jeunes sœurs après la classe et le samedi à faire quelques travaux sur la ferme, mais sa préférence était d'aider dans la maison.

Tout alla bien jusqu'à l'âge de douze ans après qu'elle eut terminée sa 7^{ième} année, le plus haut grade enseigné à l'école du rang. Peut-être alors manquait-elle d'activités de son âge, aucun sport pour fille n'était pratiqué dans le rang, ou le rêve de poursuivre ses études, elle

développa des problèmes de santé et devint moins gaie. Plus tard, on découvrit qu'elle souffrait d'appendicite chronique.

À 17 ans, elle rejoignit sa sœur Florence qui était déjà pensionnaire au couvent de Saint-Basile. Elle s'y plut tant qu'elle entre en noviciat en août. L'année suivante, comme elle avait souvent des douleurs au ventre, le médecin décida de l'opérer pour appendicite. Sa convalescence fut longue et son médecin conseilla aux religieuses de la retourner dans son foyer où elle pourrait avoir plus d'exercice au dehors et en même temps, prendre du repos.

Le temps devait changer son destin car quelques années plus tard, elle épousa Willard Lajoie, un ami d'enfance, les deux familles ayant toujours été très unies.

Les premières années de leur mariage, ils demeurèrent avec les beaux-parents. M. et Mme Lajoie désirant prendre leur retraite, vendirent la ferme à leur fils. Ils y demeurèrent encore quinze ans et dix enfants naquirent.

Ce fut une bonne période pour elle, car pour elle le bonheur était de se donner entièrement à sa famille; cette famille nombreuse demandait d'être debout de très bonne heure le matin pour se terminer très tard le soir et souvent la nuit. Étant tellement perfectionniste, elle voyait à tout : il ne devait pas y avoir de plis dans la jupe le matin avant d'aller à l'école, les bas devaient être propres, les devoirs bien faits, la boîte à lunch bien remplie (les fruits et le lait ne manquaient jamais). On sait qu'elle en passait du temps à faire des recettes spéciales pour garnir ces boîtes à lunch. Le matin, on se levait pour trouver jusqu'à 7 boîtes à lunch alignées qui nous attendaient.

À l'école, sa plus grande récompense était de nous voir récolter les bonnes notes (j'oserais même dire, presque toujours premiers de classe). Je me rappelle une année on avait rapporté chez nous assez d'œufs de Pâques pour rendre heureux presque tous les enfants du rang.

Le dimanche, c'était le jour de fête pour toute la famille. Dans le temps, on avait des vêtements pour le dimanche et d'autres pour la semaine. On revêtait nos plus beaux atouts pour la grand'messe et ensuite c'était le repas familial, repas qu'on convoite encore aujourd'hui. Le dimanche après-midi, c'était la randonnée spéciale. Les grands-parents, ainsi que plusieurs oncles et tantes, venaient nous visiter et on allait se promener sur les terres, tantôt cueillant des cerises, de noisettes, des pommes etc..

Ensuite, les temps devinrent plus durs. Papa devait aller travailler en dehors l'hiver pour pourvoir aux besoins de sa famille. Étant l'aînée de la famille après Gaetan (qui avait été très malade cet hiver-là), c'est moi, Louise-Anne qui aidait maman à faire le « train ». On devait se lever tôt le matin pour traire les vaches, car moi, j'allais toujours à l'école. Par contre, j'étais très choyée car c'est moi qui couchais avec maman. Aussi, elle en profitait pour me raconter tout ce qu'une jeune fille devait savoir, ce qui m'a beaucoup rapprochée d'elle.

Depuis mon plus jeune âge, j'avais remarqué que la santé de maman était assez fragile. Elle devait toujours prendre un tonique et souvent des médicaments. Ceci ne l'a pas empêchée de mettre au monde dix enfants en pleine santé.

Après la naissance de Diane, maman souffrait beaucoup de gros maux d'estomac. On a établi qu'elle avait des ulcères à l'estomac. Ce fut assez long à la convaincre de subir une opération qui devait s'avérer réussie. Quelques jours après sa chirurgie, elle me téléphonna pour me dire que tout allait bien et qu'elle comptait rentrer à la maison dans peu de temps.

Cependant, elle me dit qu'elle avait mal à une jambe et qu'on devait lui passer des « test » le lendemain. Deux semaines passèrent sans que maman n'entre à la maison. Plusieurs savaient qu'on lui avait trouvé un cancer, mais personne n'osait nous le dire. Le mal s'aggravait toujours et on réalisait pas qu'on allait perdre notre maman et aussi vite que ça. Même les « Dames de l'institut féminin de Saint-Hilaire sont venues en groupe chez tante Florence pour nous confectionner des vêtements noirs. Finalement, papa prit son courage à deux mains et nous informa de la situation. Il nous dit aussi que maman voulait nous voir à l'hôpital. Je crois que ce fut là le moment le plus pénible; elle nous embrassa chacun notre tour et nous demanda tous quelque chose. Moi, elle me demanda de bien prendre soin de papa et de l'aider avec les enfants.

Finalement, la mort nous la ravissait en décembre 1959. Elle nous manqua beaucoup; heureusement il nous restait encore papa; lui aussi a dû faire preuve de beaucoup de courage. Car en réalité, c'était lui le pire, il restait avec dix enfants sur les bras : Gaétan né en 1944, Louise-Anne (moi-même) née en 1945, Clairette née en 1946, Nicole née en 1948, Pauline née en 1949, Germain en 1950, Luc en 1952, Chantal en 1954, Donald en 1956 et Diane qui avait tout juste un an (1958).

Ça lui a déchiré le cœur de devoir nous séparer, mais comme il ne pouvait être à la maison et aller travailler en même temps, il a dû prendre des décisions difficiles. Clairette, Nicole et moi avons eu la chance d'aller continuer nos études au Couvent Saint-Basile (même si pendant ce temps-là, on trouvait ça dur d'être pensionnaires). Moi, j'étais tellement heureuse de pouvoir continuer mes études, car j'avais dû arrêter l'école pendant les derniers temps de la maladie de maman.

Papa ne s'est jamais remarié. Pourtant, il aurait été normal qu'il refasse sa vie, il était tellement jeune. Mais non, il préféra tout donner à ses enfants.

Aujourd'hui, nous lui devons tout. D'abord, notre instruction que nous avons tous reçus sans exception, grâce à ses sacrifices et privations, qui nous a valu que nous pouvons nous tracer un chemin dans la vie sans trop d'obstacles. Aujourd'hui, sa plus grande récompense, il nous le dit souvent, est qu'on est devenus tellement attachés les uns aux autres que notre plus grande joie est quand on peut se réunir toute la famille.



Florence : Je suis la deuxième de la famille née dans la vieille maison familiale le 10 février 1920 et baptisée dans l'église de Saint-Hilaire dans le haut de la paroisse (on a changé l'emplacement de l'église après). À trois ans, en tombant sur le poêle qui était en bas, comme à peu près tous ceux de cette époque, je me brûlai gravement à la gorge et au haut de la poitrine. Je développai une pneumonie qui a failli m'emporter. Je commençai l'école à l'âge de quatre ans, l'école des Rossignol à Verret, en face de chez grand-père Lainey. Je continuai l'école du rang à l'automne jusqu'à 11 ans et demi, moment où je finissais le plus haut grade disponible à l'école du rang, la 7^{ième} année. Durant deux ans et demi, je demeurai à la maison et remplaçai ma sœur Hilda alors que maman était retournée enseigner.

Mon plus gros défaut, selon maman était de gâter les plus jeunes, les attirant en leur racontant de beaux contes et s'il manquait de sujets, je les inventais. Je berçais les enfants ce qui souvent remplaçait la corvée de vaisselle qui devaient faire mes sœurs. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y avait du travail à faire sur le ferme. J'aidais à faire le train, soigner les veaux et les poules. Dans le temps des foins, j'aidais à faire les veilloches, mais surtout j'avais toujours l'ouvrage de fouler le foin sur le voyage, je me demande pourquoi....

A quinze ans, je fus mise pensionnaire au Couvent de Saint-Basile. L'éloignement de ma famille fut très dur mais je fini par aimer beaucoup la vie de couventine.

Je formai pendant quelque temps le projet de devenir religieuse, mais à dix-huit ans, un mal de dos tenace m'obligea à me mettre au repos complet pendant plus d'une année.

J'enseignai ensuite six mois, puis travaillai une année dans une famille anglaise où j'appris le vrai métier de ménagère qui devait m'être d'une grande utilité par la suite.

À l'âge de 21 ans, j'épousai Louis Chassé de Sait-Hilaire. Dix enfants naquirent de cette union, une petite fille jumelle mourût à 18 jours. Nous avons été cultivateurs sur la ferme toujours occupée par un Chassé à la Pointe de Saint-Hilaire.



Les enfants sont :

Liette, mariée à Roger Sinclair, employé de la GRC et ils ont deux enfants, Eric et Sara. Ils demeurent à Munster, en banlieu d'Ottawa et Liette est technicienne de laboratoire.

Louise est célibataire et est employée du Ministère de l'enseignement à Fredericton où elle demeure.

Simone est mariée à John Sherren, employé des produits atomiques et résident à Stetts en banlieu d'Ottawa. Ils ont deux filles, Michèle et Nicole.

Claude est marié avec Yolande Dubé et est enseignant à Saint-Hilaire et cultivateur à temps partiel sur la ferme Chassé. Ils ont deux garçons, Michel et Christian.

Maurice est marié à Christine Cuttin et ils ont des jumelles, Alexandra et Rebecca. Il est ingénieur agricole à Drummond et ils demeurent à Grand-Sault.

Gaétane est mariée avec Paul Leblanc et ont une fille. Elle est enseignante et Paul est gérant d'une commission des Liqueurs du NB et ils demeurent à Dieppe.

Jocelyne est célibataire et infirmière pour VON. Elle demeure à Edmundston.

Marcel est étudiant au Collège communautaire d'Edmundston

France est étudiante à la Polyvalante d'Edmundston.

Marcel et France demeurent tous deux encore à la maison.

Louis, mon époux est décédé le 7 novembre 1978.

Corinne est née le 13 avril 1921. Elle vécut une enfance active en participant aux travaux de la ferme et après le mariage d'Hilda, elle prit les fonctions de s'occuper de la maison pendant que sa mère enseignait et ceci, jusqu'à son mariage avec Ludger Nadeau le 19 août 1941. En cariole ou en petite voiture, Ludger venait de Baker Brook courtiser la 3^{ième} fille de Timothée et Odile. Leur mariage fut célébré en l'église de Saint-Hilaire par le Révérend Père Hilaire Daigle. La cérémonie unissait aussi sa sœur Florence avec Louis Chassé en même temps.

Après un voyage de noces d'une semaine à Montréal avec le couple de Florence et Louis, Ludger et Corinne étaient attendus patiemment chez les parents Nadeau pour les récoltes. Le couple est demeuré 5 années sur le terre paternelle dans le rang St-Joseph (chemin Jos Morneault actuel). En 1946, ils achetèrent la terre de Frank Martin où ils s'installèrent pour de bon et y eurent leur 12 enfants, dont 10 encore vivants aujourd'hui, et ceux-ci leur procurèrent 16 petits-enfants (en 1979).



Ces derniers sont :

Lucille est mariée à Philippe Daigle de Baker Brook et ils ont 3 enfants : Hélène, France et Jocelyn.

Gisèle est mariée à Rodolphe Daigle, frère de Philippe, et ils demeurent aussi à Baker Brook avec leurs deux enfants : Anne et Éric. Gisèle est institutrice depuis plusieurs années à l'école de Saint-Hilaire.

Gérard est marié avec Lise Lagassé, ils demeurent à Verret et ont trois enfants : Marise, Simon et Denis. Gérard est mécanicien chez Fraser depuis plusieurs années.

Marie-Reine est mariée avec Renaud Bouchard de Baker Brook où ils résident avec leurs deux enfants : Alain et Stéphane. Marie-Reine est beaucoup éprouvée par l'arthrite, mais ceci ne l'empêche pas de travailler comme téléphoniste depuis plusieurs années à Edmundston.

Maurice est décédé à l'âge de 4 mois.

Yollande est mariée à Serge Vézina de Arimagh, Québec. Ils demeurent depuis leur mariage à Baie Comeau avec leurs deux enfants : Mireille et François. Yollande est infirmière depuis plusieurs années.

Colette est mariée avec Jocelyn Laplante de Saint-Pascal, où ils demeurent avec leurs deux enfants, Sonia et Sébastien. Colette est professeur en art culinaire et exerce ses talents un peu partout dans les villages environnants.

Rina est décédée à la naissance.

Louise demeure à Edmundston où elle exerce la profession de psychométricienne à la Clinique psycho-sociale de l'Hôpital régional d'Edmundston.

Normand réside à Bernière, Québec où il exerce sa profession de policier au sein de la GRC.

Ginette est mariée avec Paul Lebrun et ils résident à Saint-Hilaire et elle exerce la métier de secrétaire à l'Hôpital régional d'Edmundston.

Rodolphe est marié avec Laura Sapier de Topic, NB et demeurent présentement à Baker Brook avec leurs deux enfants Rodrigue et Alice. Rodolphe est un habile menuisier.

Les années 1953 et 1954 ont été très éprouvantes pour la famille de Corinne et Ludger. En juin 1953, leur maison brûla et détruisit tous leurs biens. Heureusement personne ne fut blessé dans l'incendie. On remplaça la maison par l'école du rang, qu'on a déplacée au même endroit que la précédente maison. Avec des rénovations et agrandissements, elle est devenue une belle grande maison. En 1954, Corinne accoucha de son dernier fils, Rodolphe et décéda quelques semaines après des complications reliées à l'accouchement. Ludger fut bien attristé de la perte de sa conjointe qui lui laissait 10 enfants dont un de quelques semaines. Avec l'aide de Lucille, qui avait alors 12 ans, et celle des voisins, dont Mariette une voisine qui aidait déjà Corinne avant le drame, il réussit à garder la famille unie et permettre l'instruction de ses enfants.

Il se remaria avec Mariette le 5 juin 1961, soit 7 ans plus tard. Il parrait qu'il est allé consulter le curé de Baker Brook avant de faire sa grande demande, craignant la différence d'âge, Mariette n'ayant pas 22 ans à l'époque alors que lui en avait 45, et les parents Lagassé s'inquiétaient de la lourdeur de la tâche qui attendait leur fille. Elle s'intégra si bien à la famille que les enfants, presque du même âge qu'elle, l'appellent encore maman aujourd'hui. Ils ajoutèrent trois enfants à la grande famille Nadeau, Claire, Jacynthe et Sylvain. Ils demeurent encore sur la même terre à Baker Brook.

Moi, Réjeanne, je suis née le 3 août 1922 et suis la 4^{ième} de la famille. Probablement parce que je suis petite (comme ma mère), on m'appelait souvent Tit Jean.

De mon très jeune âge, ce que je me rappelle le plus c'est quand Aldéo est né alors que j'avais quatre ans, surtout la chambre à coucher où était maman. Plusieurs dames étaient venues visiter maman, dont grand-mère Ouellette qui me berçait pour m'endormir. J'en ai gardé le goût, car j'ai toujours aimé me faire bercer, caprice que j'ai dû mettre de côté depuis le décès de mon mari. Quand nous étions jeunes, papa et maman s'amusaient beaucoup avec nous, surtout l'hiver, étant trop occupés aux travaux quotidiens durant l'été.

Papa nous bricolait des « bobes sleigh » pour glisser, le dessous était fait en lattes de bois provenant de vieux barils de patate, une planche pour le siège et un morceau de bois rond en dessous pour le soutenir. Nous avons eu beaucoup de plaisir et c'était peu coûteux.

Maman elle, surtout le samedi soir, nous asseyait par terre tout autour d'elle. Elle nous chantait des chansons, nous racontait de belles histoires et jouait aux cartes avec nous très souvent.

J'ai commencé l'école à cinq ans, mes institutrices furent Mme Maria Picard et Élise Pelletier et les quelques dernières années, c'était maman. J'aimais beaucoup les études, cependant, j'ai dû laisser à 12 ans pour aider Corinne aux travaux et à l'entretien de la maison.

Maman enseignait l'école, Hilda et Florence étaient étudiantes au Couvent de Saint-Basile, et Corinne et moi espérions pouvoir y aller à notre tour un peu plus tard. Il faut croire que Dieu en a décidé autrement, nous n'avons jamais pu réaliser notre rêve. Corinne était robuste et forte, c'était le poteau de la maison. Dans ce temps-là, presque toutes les femmes de notre rang tricottaient des mitaines pour vendre. J'aimais beaucoup tricoter, on essayait de voir qui en tricoterait le plus. On tricottait aussi les combinaisons en laine de papa et nos frères. Comme ils étaient nombreux, ça nous en faisait plusieurs à faire. Savez-vous qui m'a appris à tricoter, c'est Béri Pelletier alors que je n'avais que quatre ans. Il nous montrait comment faire de longues cravates. Ça ne m'a pris que quelques années avant que je puisse faire des bas, mitaines et aussi des combinaisons. Merci Béri....

J'ai travaillé chez nous jusqu'à l'âge de 17 ans et demi. Durant l'hiver, comme il y avait moins d'ouvrage à la maison que l'été, maman avait consenti à ce que j'aie aidé chez Mme Léonide Cyr de Saint-Hilaire, qui attendait un bébé, et ensuite chez Hubald Cyr. C'était des petits-cousins et de très braves gens qui sont restés de bons amis.

Ensuite, j'ai travaillé chez M. Eddie Chassé pendant plusieurs mois. M. et Mme Chassé étant décédés l'année précédente en laissant de jeunes enfants qui sont devenus comme des frères et sœurs pour moi. C'est seulement après que j'aie abandonné de travailler là qu'il y en a un qui m'est devenu plus cher qu'un frère. Après que Pit (Louis) et Florence se sont mariés,

j'allais souvent chez eux. En secret, je l'aimais de plus en plus... vous devinez sans doute que c'était Wilfrid, celui qu'on nommait plus communément Titou, et qui par la suite est devenu mon cher mari.

Nous eumes notre premier rendez-vous le 29 août 1942 en avant de l'église de Saint-Hilaire alors que je venais d'avoir 20 ans. C'était pour aboutir à une « grande messe » le 11 juillet 1944. J'étais heureuse de devenir la femme de Titou et en même temps Florida, sa sœur mariait Guy Caron; c'était le père Hilaire Daigle qui nous a marié. Nous avons fait notre voyage de noces à Sainte-Anne de Beaupré, Québec.

Nous sommes demeurés près de quatre ans à Saint-Hilaire dont la première année avec Pit et Florence. Comme ils avaient déjà quatre filles et que j'étais enceinte moi aussi, il nous fallait songer à s'installer ailleurs. Titou est allé travailler pour M. Willie Daigle puis nous sommes déménagés dans l'ancienne maison de l'oncle Fred Albert, voisin de Pit. Le 8 juillet 1945, nous devenions papa et maman d'un garçon de sept livres et demi, Jean.

Florence et moi avons le même médecin de famille et après l'accouchement, il est arrêté chez Pit leur annoncer que nous avons un garçon. Je crois que Pit était presque jaloux, si on en juge par la réponse qu'il fit au docteur : « le maudit chanceux de Titou. »

Ils n'eurent pas à attendre longtemps à connaître la même joie; Jean était le premier petit-fils de feu M. et Mme Chassé, mais non le dernier... Nous en avons eu six de suite dans l'espace de 10 ans et demi et comme dessert, nous avons eu une fille, Mariette. Nous avons trimé dur pour élever notre famille, il y en avait presque continuellement un de nous deux qui était malade. Pour plusieurs années, nous n'avons ni radio, ni téléphone, rien d'étonnant puisque nous faisons baptiser chaque année. Cependant, nous avons eu l'essentiel et mangions plein notre ventre.

Le 19 mars 1948, Titou commençait à travailler à la Laiterie Sanitaire, pour y demeurer quelques années. Nous étions en loyer dans le bout de la laiterie jusqu'à ce qu'on construise notre maison sur le rue Philippe où nous entrons le 26 juillet 1951.

Les salaires n'étaient pas très élevés à la laiterie, Titou décida d'aller travailler à Sept-Iles pour deux ans et demi. J'avais quatre jeunes enfants, nous nous ennuyions énormément si loin l'un de l'autre, et sans Titou à la maison, la tâche était beaucoup plus lourde pour moi. Quand Titou était à la maison, il m'aidait beaucoup à l'entretien de la maison et aux soins des enfants; il était très bon pour moi. Sans son aide précieuse, je n'ai pu tenir le coup et ai dû faire un second séjour au Sanatorium de Saint-Basile, j'en avais fait un premier en 1949, lors du décès de notre petit Donald.

Papa et maman, sœurs, belles-sœurs, tous nous ont toujours secouru en ayant soin des enfants. Pour comble de malheur, Corinne mourut en juillet. Le coup fut très dur, j'ai dû reser

10 mois et demi au Sanatorium sans voir mon mari qui travaillait de plus en plus loin dans le nord.

Après son retour, nous nous étions promis de passer de belles et longues années ensemble. Comme dit le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose. » Titou a ensuite travaillé pendant 17 ans comme facteur au bureau de poste jusqu'à ce qu'il soit sérieusement malade en août 1973 avant de mourir le 19 mai 1974.



De mes six enfants, trois sont mariés :

Le 25 mai 1968, Jean épousa Jacqueline Cyr de Baker Brook et ils ont quatre enfants, deux garçons et deux filles. Ils demeurent à Caraquet et Jean est gérant de la Finance Niagara à Tracadie.

Lucien est célibataire et est bibliothécaire au Collège communautaire de Bathurst.

Gilles s'est marié avec Marianne St-Pierre de Baie Comeau le 7 août 1976, où ils demeurent, et Gilles est enseignant.

Mario est marié depuis le 2 juillet 1976 avec Céline Morin d'Edmundston. Ils ont deux charmants petits garçons, Louis et François. Mario est assistant-gérant à la Banque provinciale de Saint-Quentin.

Gérard se mariera le 11 août avec Charline Lavoie de Baie Comeau où il travaille pour les Industries GLM.

Mariette est cytotechnologiste à l'Hôpital régional d'Edmundston et demeure encore avec moi.

Aussi, papa demeure avec nous depuis sept ans. Ils étaient venus habiter avec en 1972 et y est resté après le décès de maman le 17 janvier 1974.

Ce fut un grand vide dans la maison, maman et mon mari étant décédés dans l'espace de quatre mois. Heureusement que papa et moi aimions les cartes et chaque dimanche soir et même quelques soirs sur semaine, mes frères, sœurs et leurs conjoints se joignaient à nous et

venaient nous encourager. Les soirées paraissaient moins longues et nous continuons depuis à nous rassembler.

Les Serventes du Saint-Sacrement ont été d'un très grand réconfort. Quand papa n'est pas malade et que la température le permet, il va à la chapelle faire une heure d'adoration à tous les jours et va à la messe très souvent. Il est très important de prier, mais il nous fallait aussi d'autres distractions.

Sur l'invitation et l'insistance de plusieurs amies, j'ai joint le club d'âge d'or et j'ai appris à danser, ce dont je rafolle. Nous sommes tellement de femmes dans la même situation que moi. Nous nous amusons et sympatisons sainement ensemble. Vive les Ouellette et les clubs d'âge d'or.

Florien : Ce fut avec une grande joie qu'on accueillit l'arrivée d'un premier garçon dans la famille de Timothée et Odile le 20 juillet 1924. Imaginez quel soulagement après quatre filles, papa recevait ce cadeau, de l'aide, de la relève pour continuer la lignée des Ouellette (notez qu'il est arrivé quatre autres garçons après moi).

Malgré qu'ils avaient de l'ambition, mes parents n'étaient pas très riches, car la crise économique a commencé pas longtemps après ma naissance. Comme j'étais le plus vieux des garçons, j'ai commencé à travailler jeune sur la ferme. Cela m'a certainement fait du bien, quoique maladif jeune, je peux dire que c'est moi qui ai la meilleure santé de la famille (*oncle Florian est décédé d'une forte attaque cardiaque 4 ans après avoir écrit ce texte*). Aussi, quand j'étais jeune, j'ai eu plusieurs accidents. Vers 12 ou 13 ans, je conduisais les chevaux attelés à un chariot chargé de barils de navets. L'automne, papa vendait ses récoltes en ville et un jour, je suis allé avec lui. Un garçon à peu près de mon âge voulait faire une promenade en chevaux, il voulait conduire les chevaux lui-même. Par un manque d'attention, un baril s'est renversé sur moi et les chevaux. Je suis resté accroché à l'attelage, les chevaux ont pris peur et ils m'ont entraîné dans leur course de 1500 pieds à travers des champs et des roches, me frappant avec leurs sabots. Mes vêtements ont lâché, la voiture m'est passée par-dessus, et les chevaux sont restés pris dans une clôture 100 pieds plus loin. Plus proche de la mort que ça, je ne pense pas que cela puisse être. Mais je n'ai même pas été hospitalisé; je n'avais rien de cassé, mais j'étais meurtri d'un bout à l'autre du corps. Les muscles sous les bras et les talons étaient écorchés et le dos meurtri par les sabots des chevaux. Ça m'a pris un mois pour me remettre, mais je me suis endurci.

Au début de l'école, l'année suivante, il y avait une clinique de vaccination, un peu comme on fait pour les jeunes aujourd'hui et je me suis fait vacciner. Le deuxième soir, il y avait de l'infection et j'ai failli perdre le bras et même la vie. Mes parents voulaient m'amener chez le docteur, je perdais souvent conscience. Le médecin leur a dit que si j'étais arrivé une heure plus tard, j'étais fini. Il a fallu que j'aille chaque jour voir le médecin pour qu'il change le

pansement. Un de ces jours que papa m'y emmenait, nous avons fait un accident. L'automobile qu'on suivait s'est arrêté brusquement et comme il y avait de la poussière, papa n'a pas eu le temps d'arrêter. Au lieu de frapper la voiture, il a pris le côté, mais a frappé un pont. Papa s'est coupé à un bras avec de la vitre et moi qui était derrière avec le bras en écharpe, je suis tombé en avant. Vous pouvez imaginer la conséquence sur ma blessure. Papa et moi sommes restés hospitalisés, mon père pour une semaine et moi, deux. Une fois guéri, je suis resté le bras plié comme dans l'écharpe. J'étais incapable de le déplier, même lorsque quelqu'un tirait dessus. Je ne pouvais plus m'en servir. Je crois que ce sont les prières de mes parents qui ont arrangé les choses car une journée, je m'ennuyais à mourir et suis allé dans le bois avec mon père qui préparait la coupe de bois pour ses revenus d'hiver. C'est en essayant de l'aider que mon bras est redevenu normal. Cela a été la troisième grande joie de mes parents, la deuxième ayant été ma survie de l'accident.

Par la suite, j'ai continué à faire le travail d'un homme adulte. À l'âge de 16 ans, comme papa avait une sucrerie dans le Rivière-à-la-truite et que ses terrains avaient été divisés par lots pour la colonisation, il a insisté pour que je fasse application pour ce lot afin de garder celui où était située la sucrerie. Le Révérend Père Paquin, agent de colonisation pour ce temps, trouvait que je n'avais pas grand barbe, mais il a fini par accepter l'application. Pendant trois ans, j'ai appris à me débrouiller seul une partie du temps en demeurant là afin de remplir les exigences demandées par le département de colonisation pour avoir les titres de ce terrain. Celui-ci a été vendu ensuite pour acheter celui où je demeure actuellement.

Pour continuer la famille Ouellette, il a fallu que je me marie. En 1947, Madeleine Rioux était la servante chez M. le curé et j'allais la voir tous les soirs, après souper. Avant qu'elle dise tout à Père Hilaire Daigle, j'ai préféré la marier. Je peux dire que j'ai eu une femme très courageuse, car les sept premier enfants de notre union sont morts à la naissance, complication reliée au facteur RH négatif du sang. De nos jours, nous n'aurions pas ces difficultés mais dans le temps aucun remède n'existait excepté l'espoir et les prières, aucune autre chose à faire. Le huitième enfant, une fille est morte sur la table d'opération lorsqu'elle avait trois jours. Son estomac n'était pas assez formé et il a dilaté lorsque la petite a bu sa première bouteille de lait.

C'est vendredi le 13 septembre 1957 que notre Gérard est arrivé bien portant. Ce fut une grande joie pour Madeleine et moi. Plus tard, est arrivée Anne-Marie qui est née le 9 février 1959; elle était bien vivante elle aussi. On peut dire qu'ils étaient les plus beaux cadeaux que la Providence pouvait nous donner. Auparavant, nous avons élevé un garçon, notre Maurice et une fille, Thérèse qui nous aimons comme nos propres enfants.



Maurice est marié avec Carolle Bellavance et est père de trois enfants : Mélissa, Patrick et Sylvain.

Thérèse est mariée avec Jean Landry et ils ont deux enfants : Eric et Manon.

Quant à Gérard, il a commencé sa vie un vendredi 13, il a voulu continuer ainsi. Il a gradué un vendredi 13 et se mariera le 13 juillet prochain avec Monique Collin, pour montrer qu'il n'est pas superstitieux.

Anne-Marie a aussi gradué le 13 mai comme secrétaire médicale du Centre universitaire Saint-Louis-Maillet d'Edmundston.

Nous avons la chance d'avoir mes enfants installés près de nous, ils demeurent tous dans le Rang des Ouellette, nom que j'aime beaucoup et qui démontre bien l'importance du rôle de notre famille dans la région.

Voilà ce qui est notre histoire de famille et en pensant à cela quand j'étais jeune, je ne pensais jamais que les années passeraient si vite et que dans quelques années, je serai un vieillard. Mais que voulez-vous, notre histoire, il faut la vivre jusqu'au bout.

Moi, Aldéo, je suis né le 26 février 1926, le deuxième garçon et le sixième de la famille. Apparemment que je n'étais pas beau à voir dans le petit berceau. Ça a pris un peu de temps avant que maman me garde parmi les autres de la famille, les aubages ont dû venir deux fois avant que je fasse partie de la famille. La première fois, maman a fait croire aux filles plus vieilles qu'elle m'avait trouvé trop laid. Le lendemain, elle leur a dit qu'elle avait décidé de me garder, car il n'y en avait pas d'autres, à la grande déception des filles qui me trouvaient vraiment pas beau. C'est regrettable de voir que je n'ai pas beaucoup changé depuis ce temps.

C'est vers l'âge de huit ans que je commence à me rappeler un peu du passé. J'allais à l'école du rang qui est maintenant disparue, et qui fait partie d'un bocage qui ne laisse pas de trace de son existence. J'étais un peu malcomode avec les petites filles, mais je n'ai pas de remords de conscience envers elles. On allait à l'école environ de novembre à mai, jusqu'au grade 7 qui était le dernier grade de l'école.

Après cette époque, on travaillait sur la terre pour aider à gagner le pain de ceux qui étaient trop jeunes pour faire le travail. C'est vers l'âge de 17 ans que j'ai passé un séjour de trois mois à l'Université Saint-Joseph de Memramcook pour suivre un cours d'agriculture. Là aussi j'en ai connu des belles filles. À mon retour, j'ai continué de travailler sur la terre, comme d'habitude à éclaircir les navets, à désherber, à ramasser des bêtes à patates sur les feuilles, qu'on mettait dans des bouteilles et qu'on détruisait après.

C'est à l'âge de 21 ans que j'ai décidé de fonder ma famille, je me suis marié à Alda Nadeau de la rue Saint-François à Edmundson. Mes parents ont eu quelques inquiétudes, vu que je mariais une fille de la ville, était-elle capable de venir me supporter dans les problèmes de la vie agricole, mais je remercie la Providence de m'avoir protégé jusqu'ici.

On a mangé notre misère, mais à nous deux, on a réussi à survivre et de notre union sont nés sept enfants dont six garçons et une fille qui se portent bien.

Marie-Mai, notre fille unique est mariée à Gilles Boucher et ont deux enfants : Stéphane et Vicky et ils demeurent dans le même rang que nous.

Robert est marié avec Germaine Daigle et ils ont une fille, Céline. Ils demeurent aussi près de nous.

Jeannot est marié avec Colette Chouinard et ils ont deux enfants, un garçon et une fille et ils demeurent à Grand-Sault depuis deux ans.

Roger est célibataire et demeure à Montréal.

Jean-Guy est marié avec Linda Toussaint, ont deux garçons et demeurent pas loin de nous autre.

Bertrand est célibataire, demeure en Alberta où il travaille comme soudeur.

Jacques, le dernier de la famille est aussi célibataire et demeure avec nous.

On trouvait qu'il y avait encore de la place pour un autre dans le foyer, nous avons fait de grands sacrifices et avons accepté à l'âge de trois mois une petite fille à qui nous avons donné le nom de Denise. Elle a maintenant 12 ans et est comme un membre de la famille.



Hermel : Je suis né le 8 février 1928, par une journée de tempête, semble-t-il. Pour mes parents, j'étais le 7^{ième} de la famille. D'après l'histoire, c'était le début de la crise économique, époque qui a duré assez longtemps pour que je m'en souviens. C'est aussitôt après ma naissance que papa a commencé à construire une maison plus grande, celle que j'habite actuellement. Il était gros celui-là, il prenait de la place... En effet, quand j'étais jeune, j'étais plutôt gras et pesant. On m'a raconté que j'ai marché seulement à deux ans et demi. Ceci ne m'a pas empêché de commencer l'école à quatre ans et l'enseignante était Élise Daigle. Comme l'école ne dispensait les cours que de la première à la septième année, j'en avais fini à 11 ans.

À cette époque, aussitôt terminée l'école, c'était le travail sur la ferme avec papa et les autres. Tout le monde faisait sa part parce que tous les travaux se faisaient à la main, donc très lentement. Le problème du temps pour les jeunes était que nous n'avions qu'une très courte période d'adolescence. Assez souvent, les filles comme les garçons devaient travailler comme des adultes et avec des adultes dès l'âge de 13 ou 14 ans, et ceci même en dehors de la famille. Les heures de travail n'étaient pas de 40 heures par semaine comme aujourd'hui. Souvent, nous devions travailler de six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Durant la crise, de 1930 à 1935, les jeunes hommes offraient leurs services pour leur nourriture et un peu de fumage.

Pendant mon adolescence, j'ai été attiré par ce mouvement d'éducation rural qu'était les Club 4H. C'est alors que j'ai eu l'ambition d'aller jusqu'au bout avec les promotions possibles pour me rendre aux compétitions provinciales et nationales. C'est après la quatrième compétition

provinciale que j'ai atteint le niveau national en 1948, ce qui m'amena à visiter La « Royal Winter Fair » de Toronto.

Entre-temps, je me suis inscrit et ai suivi avec grand intérêt les cours d'agriculture dispensés à l'école Cormier par M. Léopold Bédard.

Il ne faut pas oublier dans tout ça que je m'intéressais moi aussi comme tous les autres à me trouver une bonne femme. Dans les alentours, comme j'étais un peu maladroit avec les filles, la chance semblait s'éloigner de moi, même Jeannette Malenfant qui était venu travailler chez Florence, n'avait pas répondu à une lettre écrite antérieurement.

Toutefois, comme j'étais aussi têtu qu'aujourd'hui, je ne m'étais pas encore soumis à l'éhec. En juin 1949, comme elle était en visite chez Florence, j'ai eu l'audace d'aller faire un tour espérant être invité chez elle et cela à réussi. C'est la première fois que je suis allé la visiter à Sainte-Rose-du-Dégelis que je suis apperçu que j'étais vraiment audacieux (le petit brayon n'était pas gros dans son écaille). Mon courage fut récompensé, puisque à la fin septembre, j'étais dans ses bonnes grâces et celles de sa famille et nous nous sommes mariés le 18 octobre 1949.

Ma santé un peu chancelante dû à une pleurésie que j'avais attrapée en 1946, nous avons eu quelques difficultés pour quelques années après notre mariage. Comme papa avait encore une famille à faire vivre et que le travail de la ferme m'épuisait beaucoup, nous avons cru bon d'aller chercher du travail dans un autre domaine. Comme les temps étaient assez difficiles, j'ai eu beaucoup de difficultés à me trouver un travail convenable pour quelques années. J'ai changé beaucoup d'emploi, travaillé à Sept-Iles comme beaucoup d'autres, vendu de l'assurance qui était payé à la commission, travaillé à la Coopérative du Madawaska, et à la Laiterie Sanitaire jusqu'en 1958 quand je suis revenu sur la ferme.

Pendant tout ce temps, notre petite famille s'était enrichie de quelques dépendants. À la fin d'août 1950 naissait notre premier bébé, Donald, mais nous avons eu la douleur de le perdre en mai de l'année suivante. Ceci nous causa un profond chagrin mais le 28 octobre 1951, nous arrivait Jean-Yves que nous avons entouré de tous nos soins. Puis ce fut Valier qui fit son arrivée dans le monde en décembre 1952, bébé plutôt délicat et faible à ses débuts, nous avons quand même réussi à en faire un homme bien portant. Et puis en janvier 1954 nous arrivait notre première fille qui l'on nomma Lise : tapageuse et turbulente, elle tirait bien son épingle du jeu avec ses deux frères et je crois qu'elle s'en ressent encore aujourd'hui.

Puis ce fut au tour de Monique à faire son apparition. Plus tranquille que les autres, nous en avons enfin une à bercer, mais nous n'avons plus de temps... C'est deux ans plus tard que nous sommes revenus sur la ferme paternelle continuer l'œuvre si bien commencé par notre grand-père Edouard, le héros de notre fête, et son fils Timothée, mon père.

Puis un an plus tard naissait un cinquième enfant, un garçon qui porte le nom de Marcel. Il fut gentil et tranquille jusqu'à la naissance du dernier petit frère, et c'est alors qu'il devint le malcommode de la maison.

En effet, en mars 1963 nous arrivait, non sans difficultés, celui qu'on nomma Réjean (en lien avec sa maraine Réjeanne). Il fut choyé et la joie de la famille. On peut dire qu'il fut bien chanceux, parce qu'à l'âge de 11 ans, il gagnait un voyage en Europe, concours organisé par Radio-Canada pour tourner une émission, « La pince à linge » qui fut diffusée sur les ondes de Radio-Canada.

Depuis 1972, nous sommes grand-parents et nous en sommes bien fiers.



Jean-Yves est marié avec Diane Dumont du Lac Baker depuis deux ans et ils n'ont pas d'enfants. Jean-Yves est dans l'enseignement.

Valier est marié avec Lucienne Landry, fille d'Yvon à Daniel. Ils ont deux garçons, Serge et André, et demeurent près de nous.

Lise est encore étudiante en sociologie.

Monique est encore célibataire et est infirmière.

Marcel étudie au Centre Universitaire Saint-Louis-Maillet.

Réjean est encore étudiant à la polyvalente et demeure encore avec nous.

La ferme ancestrale fut achetée par Edouard à Antoine Collin en 1887 et passée ensuite à Timothée au décès de mon grand-père Edouard en 1917. Je la reçus de mon père en 1959.

La propriété avait été agrandie par l'achat de la ferme de William Lainey en 1930 et en 1945 avec l'achat de l'autre terre voisine de Mme Thérèse Rossignol. En 1944, papa devint propriétaire de la ferme du Petit Belmont qui était alors la propriété de Romain Long, mais ayant déjà appartenu à John Baker.

Après avoir reçu la terre de son père, papa défricha pour agrandir la ferme et travailla à salaire en ville avec ses chevaux pour défricher les emplacements. Il travailla aussi à la construction de la centrale électrique (le pouvoir) sur le chute du P'ti Sault.

Un peu plus tard, le bois de chauffage vendu en ville était un moyen de faire de l'argent. Ce n'est que vers les années 1948 que les produits laitiers ont commencé à se vendre en dehors de la ferme. La beurrerie a été construite à Saint-Hilaire et on y vendait la crème après l'avoir séparé du p'ti lait. On a ainsi diminué de faire le beurre à la maison.

La plus grande évolution sur la ferme se produisit avec la venue de l'électricité en 1947-48. C'est à ce moment-là qu'il y eut un agrandissement de l'étable et augmentation du troupeau laitier, facilité par l'achat de trayeuses électriques. C'est également l'époque où on commença à suivre les expositions agricoles, ce qui contribua grandement à l'amélioration de notre troupeau Ayrshire. Nous avons participé à quelques reprises à l'exposition provinciale de Fredericton. Le troupeau s'est mérité plusieurs trophées au niveau régional et provincial.

IL y a quelques années, on l'aurait qualifié de grosse ferme, mais avec la spécialisation, elle est maintenant une mignonne petite ferme familiale.



Guillemond Benoît est né le 15 janvier 1932 selon les registres de Saint-Hilaire et le 16 selon les registres de Fredericton. Probablement attribuable au décalage horaire, mais cette discordance est peut-être à l'origine du sens des contradictions de Guil.

Dans les registres, il se nomme Guilmont Benoit Ouellet. Comme quelqu'un l'a convaincu que son prénom devrait plutôt s'épeler Guillemond et que Ouellet devrait s'écrire Ouellette comme tous les membres de la famille, les actes notoriés actuels sont que Guillemond Benoit Ouellette a été amené par les sauvages le 16 janvier 1935 par une froide nuit de pleine lune.

À six mois, il se traînait et grimpait partout, semble-t-il; il garde même une cicatrice au coude pour être venu se chauffer trop près du poêle. À cet âge-là, il aimait bien les poussins mais ceux-ci ne résistait pas toujours à ses caresses... Il apprit à marcher à neuf mois pour pouvoir courir après les filles du voisin le plus tôt possible. Ses sœurs aînées disent qu'il était bien gâté, peut-être parce que son aïnée et sa cadette sont toutes deux décédées en bas âge, ces événements ont certes marqué la famille. Vers l'âge de deux ans, il se rappelle très bien s'être éveillé au milieu de la nuit, couché dans un berceau près de la porte du salon, en face de la grande armoire en bois et voir sa mère agenouillée sur le lit et pleurant de tout son cœur. Un autre souvenir resté bien imprégné, il s'agissait peut-être de Dorice où il voit une petite tombe blanche dans le coin sud-ouest du salon où reposait une petite toute habillée de blanc.

Jeune, il aimait beaucoup l'école, mieux que de ramasser des petites patates. Il ne savait pas alors que pour bien réussir dans les grandes choses, il faut d'abord réussir dans les petites choses. Ecorcer le sapin en présence des mouches n'était pas du tout son fort. Malgré ce peu d'inclinaison aux travaux de la ferme, l'odeur du foin fraîchement coupé qu'il a appris à fouler et rentrer jusqu'à tard le soir, la couleur chatoyante de l'avoine mûre, les excursions de pêche le long du petit ruisseau, les randonnées dans le temps de Noël à tondre des collets, resteront à tout jamais gravés dans sa mémoire. Il aimait bien aussi les animaux; il s'agit de se rappeler toutes les interventions à son crédit pour sauvegarder la taure (*jeune vache avant d'avoir des veaux*) d'Hermel, au printemps 1940 ou 1941. Hélas, ce fut sans succès car les taures de Mignonne (*nom d'une vache*) étaient semble-t-il de bien meilleure lignée. En 1951, il gagne avec Valier Picard le concours 4H pour le Nouveau-Brunswick dans la catégorie industrie laitière. Ceci lui mérite un voyage à Toronto pour l'exposition annuelle du « Royal Winer Fair ».

A cette époque, Aldéo et lui étaient chargés du train, tandis que les autres étaient occupés à Belmont à couper le merisier qui était attaqué par une maladie importante. Qui sait, ce sont peut-être les réflexions alors entendues à ce sujet qui l'ont amené plus tard à se consacrer à la recherche sur la maladie des arbres.

Durant cet hiver, probablement en 1942, il a fait la découverte de curieuses pistes tracées dans la neige, chaque soir pendant une bonne semaine. A ce moment-là, aucun des deux ne connaissaient l'existence des soucoupes volantes. Donc, Aldéo entretenait la peur de Guil en

allant se faire geler les pieds nus dans la neige pour la brasser et donner l'impression que c'était une bête qui venait rôder. Guil n'était pas seulement crédule, mais aussi peureux (peur de la noirceur, des morts, des bruits etc..), il fallait le voir passer les fesses serrées, à vive allure vis-à-vis la maison à Vittorie ou celle de chez Hubald. Cette crainte a subsisté jusqu'au temps où il revenait de voir les filles.

D'autres souvenirs remontent au temps de la fréquentation de l'école du rang. Lors de la marche de la petite communion, il avait tellement hâte d'aller dire ses péchés en confession qu'il a devancé tous les autres à la sacristie. Comme le Père Daigle n'était pas prêt, il l'a retourné et ensuite incapable de répondre aux questions posées, lui et quelques autres du rang ont dû attendre encore une année pour recevoir ce sacrement.

La marche du mois de Marie à la petite école était plus gaie et après la fonte des murs de neige laissé par le butoir (buldozer), on pouvait se rendre à l'école nu-pieds. Une odeur terreuse s'imprégnait alors dans les planchers, laquelle au rythme des chants de Marie nous chatouillait les narines. Un grand évènement pour nous, à cette époque, était la projection de films en plein air sur un écran de drap blanc. Ce n'est pas à Madawaska qu'a eu lieu le premier ciné-parc, mais bien dans le Rang des Ouellette.

C'est avec ces acquis et bien d'autres expériences de la sorte qu'en 1944, à l'âge de 12 ans il devint pensionnaire au Collège Saint-Joseph de Memramcook, à une journée complète de train de chez lui. Il en ressort huit ans plus tard avec un diplôme de B.A. Son désir d'étudier d'avantage le mène à la faculté d'agriculture de La Pocatière à l'automne 1952. Il y passe deux ans et durant les été 1953 et 1954, il est employé au laboratoire de Pathologie végétale à Fredericton où il travaille sur la pomme de terre. Il travaille avec Dr Howatt qui le recommande à l'Université Cornell pour faire des études plus poussées en pathologie. En mai 1954, il épouse Lucienne Bélanger, jeune fille du rang. Après avoir passé l'été à Fredericton, le couple se dirige donc à Ithaca, New York, en septembre. En 1958, Guil revient de cet état américain avec non seulement des études complétées, mais père d'une fille de trois ans nommée Hélène. En 1958, Guil débute sa carrière au Centre de recherches forestières des Laurentides, où il vient de terminer 20 années de service. De 1958 à 1968, il s'occupe activement de l'inventaire des maladies des arbres. L'année 1968 le voit avec Lucienne et les enfants (ils en ont cinq maintenant) ainsi que Louise Nadeau, fille de Corinne. Il va travailler un an à Zurich. De retour en août 1969, il reprend des recherches antérieures sur la maladie hollandaise de l'orme. Il continue depuis lors les recherches pour percer le secret de cette maladie. En 1973, Lucienne décède d'un cancer, maladie qui la menaçait depuis 1967. Il a à ce moment cinq enfants : Hélène née en 1955, Nina en 1959, Marc en 1962, Richard en 1963 et Véronique en 1966.

En juin 1975, il épouse en deuxième noces Carole Devin de Québec. Il aura une fille avec sa deuxième épouse, Marie-Odile qui naquit en 1980.

Guil a de nombreuses publications scientifiques ou rapports d'information à son actif. Il a présenté plusieurs communications à des réunions scientifiques internationales à titre de membre de plusieurs sociétés scientifiques.

En 1979, il a été élu président de la Société de protection des plantes du Québec après en avoir été vice-président pour l'année 1978.

Guil s'est occupé des loisirs de la paroisse de Saint-Benoit à Ste-Foy au cours des six dernières années, soit comme directeur, soit comme instructeur de hockey et de baseball. Il joue comme croulant dans une ligne de balle-molle depuis trois ans, cependant les skis de fond que Carole lui a donnés à Noël n'ont frôlé la neige qu'un fois.



Huguette, l'avant-dernière de la famille est née le 18 septembre 1935. C'était une mignonne et délicate petite fille qui durant son enfance et son adolescence a eu beaucoup à lutter contre toutes sortes de maladies.

Une déviation de la colonne vertébrale l'a obligée à faire plusieurs séjours prolongés à l'Hôpital Ste-Justine de Montréal, hôpital spécialisé dans les soins médicaux pour enfants.

Entretemps, elle a fréquenté l'école du rang jusqu'au grade sept. Malgré son handicap, elle continua ses études au Collège Notre-Dame d'Acadie de Memramcook. Douée d'une jolie voix et de talent pour le chant, elle fit même partie de la Chorale Notre-Dame d'Acadie.

Les deux dernières années de secondaire, elle fréquenta le Couvent des Filles de la sagesse d'Edmundston et y termina sa douzième année. Comme étudiante, elle était très studieuse, appliquée et sa personnalité attachante lui mérita le titre de reine de l'école.

Pendant les deux années suivantes, elle étudia à l'Hôpital de Sherbrook, où elle obtint son diplôme de technicienne de laboratoire. Ensuite, elle travailla au laboratoire de Niagara, Ontario. Elle épousa Henry Tries le 19 août 1959. Trois enfants naquirent de cette union;

Danny en 1960, Suzan en 1961 et Rose Marie en 1963. Elle travailla à Windsor et à Landeau où elle demeure encore en moment et y élève ses enfants seule.



Raymond : étant né le 15 décembre 1937, je suis le cadet de la famille et en autant que je me rappelle, voici les aventures qui me sont arrivées.

D'abord à l'âge de 5 ans, la veille des noces de Florence et Corinne, j'ai failli perdre la vie parce que j'avais inhalé des vapeurs d'essence. En criant dans le baril vide, ça faisait de l'écho et ça mamusait.

À l'âge de 6 ans, la famille fêta les noces d'argent de papa et maman, c'était en février 1943. Je me souviens que mes frères, c'est-à-dire Florian, Aldéo et Hermel avaient fait une sorte de cabane sur un traineau tiré par une équipe de chevaux. Ils m'avaient enveloppé dans des couvertures pour descendre chez Florence et Pit parce que la fête se déroulait chez eux. Après la veillée, il faisait une tempête et j'ai dû rester chez eux durant une couple de jours. Après ce temps, je ne voulais plus retourner à la maison parce que chez Florence, il y avait des toilettes courantes et chez nous, nous devions faire nos besoins dans des pots de chambre ou dehors.

J'ai fait mes études primaires à la petite école du Rang des Ouellette et maman m'a enseigné quatre ans, ainsi que ma cousine Lucille Lainey- Marquis. Je me rappelle avoir caché plusieurs « strappes », j'étais comme tous les autres enfants, un peu infâme....

Vers l'âge de 12 ans, j'ai commencé à aider papa sur la ferme. J'aimais surtout conduire le tracteur que papa avait acheté en 1946.

En 1951, après avoir fini mes études à la petite école du rang, je me suis inscrit à l'école d'agriculture et en 1953, je graduais en technique générale agricole à l'École Cormier d'Edmundston. Ensuite, j'ai travaillé avec papa à temps plein sur la ferme jusqu'en 1959 année à laquelle je me suis installé sur une ferme à mon compte.

Je me suis mariée à Sylvia Ruest de Saint-Basile le 24 août 1957, cérémonie célébrée par Mgr. Ernest Lang.

Après un voyage de noces, nous sommes demeurés avec papa et maman pour un an sur le bien paternel. Mes parents sont déménagés à Saint-Hilaire dans une maison que papa s'était logé et Hermel est déménagé à sa place. Nous avons habité tous ensemble presque un an et pendant ce temps, notre premier enfant est né. Nous avons ensuite eu notre propre ferme pendant six ans.



Nous avons eu six enfants : Philippe né en 1958, Rodolphe en 1959, Ghislaine en 1960, André en 1962, Charles en 1963 et Francine en 1964.

Durant la dernière année où nous sommes demeurés sur la ferme, je me suis trouvé un emploi à la Coopérative du Madawaska et à l'automne 1965, j'appliquai comme inspecteur de fruits et légumes à l'emploi du gouvernement fédéral.

Nous avons dû déménager à Grand-Sault cet hiver-là pour diminuer les frais de voyage et trois ans et demi plus tard, nous nous sommes construits une maison et c'est papa qui vint nous la construire.

Je restai à cet emploi comme inspecteur saisonnier jusqu'en 1974 alors que j'ai eu une promotion à Bathurst et durant un an, nous y sommes demeurés. Maintenant nous sommes revenus à Grand-Sault et ça fait un total de 14 ans que je fais cet emploi.

Quant aux enfants, nous en avons trois qui sont déjà gradués, et trois autres qui poursuivent leurs études à la Polyvalente Thomas Albert de Grand-Sault. Des trois gradués du secondaire, deux qui étudient à l'Université et Philippe, le plus vieux, a terminé son collège et travaille pour une compagnie en électronique.

Chapitre 11 - Claude Ouellette



Claude est le petit dernier des enfants d'Edouard et Osithé. Il ne retient pas de sa mère pour la corpulence, ni de son père pour la grandeur. Parrait-il que Claude était du genre imprévisible et actif. Tantôt, il était dans un arbre, tantôt sur la grange. Il aimait tellement les poulets, il les prenait pas le cou et les promenait, imaginez le résultat.

Heureusement, Claude s'assagit rapidement, peut-être dû au travail de la ferme qui l'attendait assez tôt.

Il perdit son père alors qu'il avait 14 ans et comme c'est Timothée qui lui succéda, Claude aida son frère sur la ferme jusqu'à son mariage. L'hiver, il allait dans les chantiers chez les Connors ou à la Rivière-à-la-truite avec Michel, Timothée et quelques fois son père Edouard.

Vint aussi le temps des fréquentations, il ne se faisait pas prier pour aller dans la route des Gabourie avec Léo Bélanger. Ils passaient par en arrière de chez William Lainé, ce qui ne leur faisait pas trop loin à marcher. C'est lors de l'une de ses ascapades qu'il rencontra celle qui devait devenir sa femme, Alice Lévesque.

Ils se marièrent en 1922 et s'installèrent quelque temps chez Timothée. Il alla travailler dans le bois l'année suivante. Ils allèrent demeurer ensuite deux ans chez les parents de sa femme dans la route des Gabourie. L'année suivante, il commence à travailler au moulin Fraser mais puisque le moulin est fermé cet hiver, il est retourné aux chantiers à la Rivière-à-la-truite. Le printemps suivant, il retourne travailler au moulin et y travaille jusqu'à sa pension.

La crise les a particulièrement frappés car ils ne demeuraient pas sur le ferme et devaient tout acheter. Claude ne travaillait que trois à quatre heures par jours a 34 cents de l'heure. Même

que la compagnie Fraser a dû renvoyer beaucoup d'employés à cause d'un manque de travail. Claude a dû fendre du bois à 50 cents par jour ou débiter du bois pour 50 cents la corde.

À l'époque où ils sont descendus en ville, ils avaient déjà Léo qui est né en 1923 et Jeannette, née en 1925. Onil naquit en 1929 ainsi que William qui ne vécut que 11 mois. Roger est né en 1930 et le dernier, Clarence vint en 1932. Une tragédie a marqué la famille de Claude et Alice; leur fils aîné, Léo s'est noyé dans le fleuve Saint-Jean à la hauteur du CNR à l'âge de 15 ans. Ils demeuraient sur la rue Pelletier à Edmundston, pas tellement loin de la station.

C'était surtout sur les épaules d'Alice que retombait la tâche de punir lorsque nécessaire. Elle leur laissait cependant le choix des armes. Les enfants, bien entendu, choisissaient un petit bâton fragile, tout à fait inoffensif et qui cassait facilement. Claude ne se fâchait pas souvent, mais quand ça arrivait, ça comptait.

Ils ont élevé leur famille sur la rue Pelletier, ont vieilli et ont vu vieillir la ville d'Edmundston. Ils ne manquaient pourtant pas l'occasion de revenir à Riceville pour ramasser des fraises ou faire leur jardin. On les retrouve aujourd'hui à la Place Laporte après 55 ans de vie commune. Ils ont maintenant 29 petits-enfants et 26 arrière-petits-enfants.



Devant : Claude et Alice. Derrière de gauche à droite : Roger, Jeannette, Onil et Clarence

Jeannette est devenue l'aînée après la mort de son frère et en même temps est la seule fille de la famille. Elle est née le 18 mars 1925 alors que ses parents demeuraient dans la rue des Gabourie. Ils sont ensuite déménagés sur la rue Pelletier et c'est là qu'elle a passé la majeure partie de sa jeunesse. Elle est allée étudier à l'Académie Mgr Conway jusqu'en 9^{ième} année. Elle a quitté l'école à l'âge de 15 ans. Elle allait passer ses vacances soit au Rang des Ouellette chez son oncle Timothée ou chez ses grands-parents Lévesque.

À l'âge de 16 ans, soit en 1941, elle se maria avec Romain Cloutier. Il demeurait à Clair, mais descendait chez son frère installé à Edmundston. Il travailla surtout comme bucheron et devait laisser sa famille seule durant la semaine pour redescendre les retrouver la fin de semaine.



Famille de Jeannette et Romain

Ils ont eu une belle famille de 16 enfants, dont 12 vivants : Nelson, Robert, Huguette, Jacques, Pierre, Guy, Pierrette, Pauline, Nicole et Jeannot. Ils demeurent présentement sur la rue Collin à Edmundston.

Onil est né en 1929 et est le troisième de la famille. Il a quitté l'école à l'âge de 15 ans, il n'était pas particulièrement doué pour les études. Il a travaillé pour la laiterie Clairval pendant un certain temps. Il commençait à quatre heures trente du matin, finissait à six heures du soir et gagnait \$6.25 par semaine. Il a ensuite travaillé pour Vital Albert à \$1.00 par jour. Il a aussi travaillé chez son oncle Timothée sur la ferme. Il raconte que Timothée allait les réveiller à quatre heures du matin (Aldéo, Florian et Hermel) pour aller traire les vaches, soigner et atteler le cheval. Onil s'occupait du cheval tandis que ses cousins devaient traire les vaches. Quand il les rejoignait, sa tâche accomplie, il les retrouvaient, Aldéo appuyé contre une vache dormait, Hermel et Florian, chacun leur coin en faisaient autant. À l'approche de ses pas, ils sursautaient et se remettaient à l'ouvrage. La traite finie, ils retournaient à la maison et déjeunaient. Timothée se rendait ensuite à la grange, n'ayant même pas fini de mâcher son déjeuner. Quand ils arrivaient de travailler, c'était le souper, la prière et le coucher. Il dit avoir aimé son expérience sur la ferme, malgré que c'était beaudoup de travail.

Il est ensuite retourné chez Vital Albert pour \$12.00 par semaine et en 1948, il en gagnait \$18.00.

C'est à cette époque qu'il se maria avec Aline Thibodeau qui était alors servante au presbytère de Saint-Hilaire. Il paraît qu'Hermel aussi avait tenté sa chance, mais c'est Onil qui l'emporta. Il retourna travailler pour la laiterie Clairval pour \$45.00 par semaine. Il fit le trajet Ste-Anne à Edmundston pendant cinq ans. Il fut en chômage pendant l'hiver précédant son entrée chez Anjou en 1954. Il conduisit des camions durant sept ans et une « vanne » pendant 11 ans. Il fût ensuite contre-maître à l'ancien entrepôt Anjou et est maintenant contre-maître du nouvel entrepôt situé sur la rue Canada d'Edmundston.

Onil et Aline ont eu une famille de huit enfants : Gaëtan, Donald, Mario, Suzanne, Marielle, Guido, Fernand et Marcel.



Famille d'Aline et Onil.

Ils demeurent présentement sur le rue Philip à Edmundston.

Vint ensuite Roger. Il est allée à l'Académie Mgr Conway et paraît-il qu'en 7^{ième} année, le professeur est tombé malade et c'est Roger qui l'a remplacé. Roger était espiègle, plus que son père ne l'avait été. Il allait dans les jardins des voisins se faire des provisions, pas parce qu'il n'en avait pas chez lui, mais plutôt parce que c'est souvent meilleur dans les jardins des autres.

Quand il a laissé l'école, il est allé travailler au CNR comme « call boy » jusqu'à son mariage avec Yollande Garant. Ils sont allés en voyage de noces à Oshawa et y sont restés. Il travaille présentement chez General Motors et est inspecteur sur la fabrication de plastique. Ils ont 5 enfants et demeurent à Pickering, Ontario : Guy, Daniel, Allen, Mark et Karen.



Roger et Yollande



Clarence et Roger

Nous fermons la marche avec Clarence qui est né le 31 août 1932. Il dit qu'il était brillard et maladif. Il est allé à l'école Cormier d'Edmundston jusqu'en 8^{ième} année. Il a passé ensuite une année plutôt difficile au Collège Saint-Louis d'Edmundston. Il était le supposé prêtre de la famille, mais la seule spécialisation qui a pris au collège est celle d'imiter l'écriture de son père pour se forger des excuses, car il manquait beaucoup de cours. Il passa de justesse et décida de retourner à l'école Cormier et finit son cours commercial en 1950.

Son premier emploi fut assistant « scaler » chez Fraser. Il travailla ensuite à la laiterie Sanitaire, chez Henri Germain (épicerie) et puis chez John J. Daigle. Il alla trouver son frère chez Anjou. Après avoir travaillé à la Régie des alcools, il partit à Hartford, Connecticut pour trois ans et Lewiston pour deux ans. À ce moment, il vendit des assurances pour la compagnie Assomption à Lewiston et devint gérant de la succursale. Il revint au Canada et travailla au Collège communautaire comme secrétaire administratif jusqu'en 1969. Ensuite, il repartit pour Fredericton et il travailla pour le Bien-être social au niveau fédéral pendant deux ans et au niveau provincial pour un an. Il revient à Edmundston et devint contracteur en construction de 1973 à 1974. Il travaille ensuite pour la Commission des occidents de travail, mais puisqu'on lui demande de déménager à Saint-Jean pour garder son emploi, il n'y travaille pas longtemps. Il retourne à son travail précédent, soit la construction jusqu'en 1978. Il retourne au Collège communautaire d'Edmundston jusqu'en février et transfère au Collège communautaire de Campbellton. Il ne s'est pas décidé à quitter le Madawaska, il demeure présentement à Saint-Jacques. Il s'est marié en 1952 à Corinne Pelletier, fille de Prudent (Zomme) Pelletier. Ils ont eu quatre enfants dont trois garçons et une fille : Robert, Gérard, Paul et Pauline. À remarquer que cette branche de la famille Ouellette compte maintenant 57 personnes. Jeannette en Romain ont 13 petite-enfants, Onil et Aline en ont six, Roger et Yollande en ont quatre, et Clarence et Corinne en ont trois.

Conclusion

Nos ancêtres ont établi leurs racines au Madawaska depuis maintenant près d'un siècle et demi. À lui seul, cet événement mérite d'être fêté. Ils se sont joints à d'autres familles acadiennes et québécoises de colonisateurs dont les plus importantes en nombre sont les Cyr, Daigle, Albert, Ouellette, Michaud, Thibodeau, Pelletier, Landry, Martin, Lévesque, Nadeau, Morneault. Ensemble, ils ont tenté de créer un coin de pays et une société à leur image et à l'image de leurs aspirations.

Il ne faut pas oublier également ceux qui ont choisi de quitter la région pour faire bénéficier d'autres communautés de la richesse de leur expérience et de leurs talents. Ils furent eux aussi des pionniers.

Une vingtaine d'années après la parution de la première édition de ce livre, Monique à Hermel (Timothée) et Jeannette, a entrepris de le rééditer pour le sauvegarder sur le site de l'Association des familles Ouellette d'Amérique. Bientôt vingt ans plus tard, il est toujours fort intéressant de lire l'histoire des différentes familles, souvent racontées par elles-mêmes. Les défis qu'ils ont rencontrés, l'impact des grands événements nationaux et internationaux sur leur quotidien, leur courage et leur incroyable résilience, leur créativité et leur détermination nous font comprendre la grande importance de sauvegarder cette lecture combien importante de l'histoire. La connaissance de leur histoire nous inspire pour poursuivre leur travail de pionniers.

Il y eut Edouard et Osithé Bélanger... Il y a maintenant une descendance très nombreuse, fruit de cette union, qui poursuit aussi l'œuvre commencée par ses ancêtres. Il y aura...

Nous remercions toutes les personnes qui de près ou de loin ont contribué à la publication de ce document, soit à la recherche pour fournir les renseignements nécessaires, à la compilation des documents reçus, à l'impression des photos, à la composition des textes et autres.

Un merci spécial aux personnes amies pour leurs récits sur la petite histoire, spécialement :

M et Mme Alcide Bélanger

M. et Mme Adrien Pelletier

M. et Mme Roméo Laplante

M. et Mme Albert Lainé

M. Ludger Bélanger

Mme Georges Bérubé

Les personnes suivantes ont contribué à ce volume en rédigeant leur histoire ou celle de leurs parents. Nous leur en sommes grandement reconnaissant.e.s).

Louise Ouellette

Colette Ouellette

Aldéo Ouellette

Fernande Lebrun

Florence Chassé

Hermel Ouellette

Louise Nadeau

Louise-Anne Lajoie

Carole Ouellette

Réjeanne Chassé

Florien Ouellette

Raymond Ouellette

Patricia Daigle

Cécile Michaud

Guillemond Ouellette

Photos supplémentaires pertinentes

Photo prise lors du mariage de Corinne et Florence en 1941 (Timothée et Odile).



Lors de la rencontre de 1979, deux enfants d'Edouard et Osithé étaient encore vivants et ont assisté à la rencontre familiale : Claude à gauche et Timothée à droite de la photo.



Nous y avons inauguré un monument à la mémoire de nos ancêtres



Cette photo, prise du toit de la maison paternelle, montre l'assistance lors de cette belle cérémonie.

Une deuxième rencontre eut lieu dix ans plus tard. De belles photos témoignent de cette belle rencontre familiale.



Famille Timothée et Odile en 1989

Devant : Madeleine (Florien),
Florence, Huguette et Réjeanne.
Derrière : Ludger Nadeau (Corinne)
et son épouse, Mariette, Aldéo,
Guillemond et son épouse Carole,
Hermel et son épouse Jeannette et
Raymond et son épouse Sylvia.



Une plaque souvenir a été remise à Claude, (des mains de leur filleul Hermel) le dernier survivant des enfants d'Edouard et Osithé. Il avait 86 ans à ce moment et il vécu jusqu'à l'âge de 90 ans.



Photo prise en 1979 et représente les 4 familles qui donnent le plaisir à Timothée de voir grandir quatre générations de Ouellette.